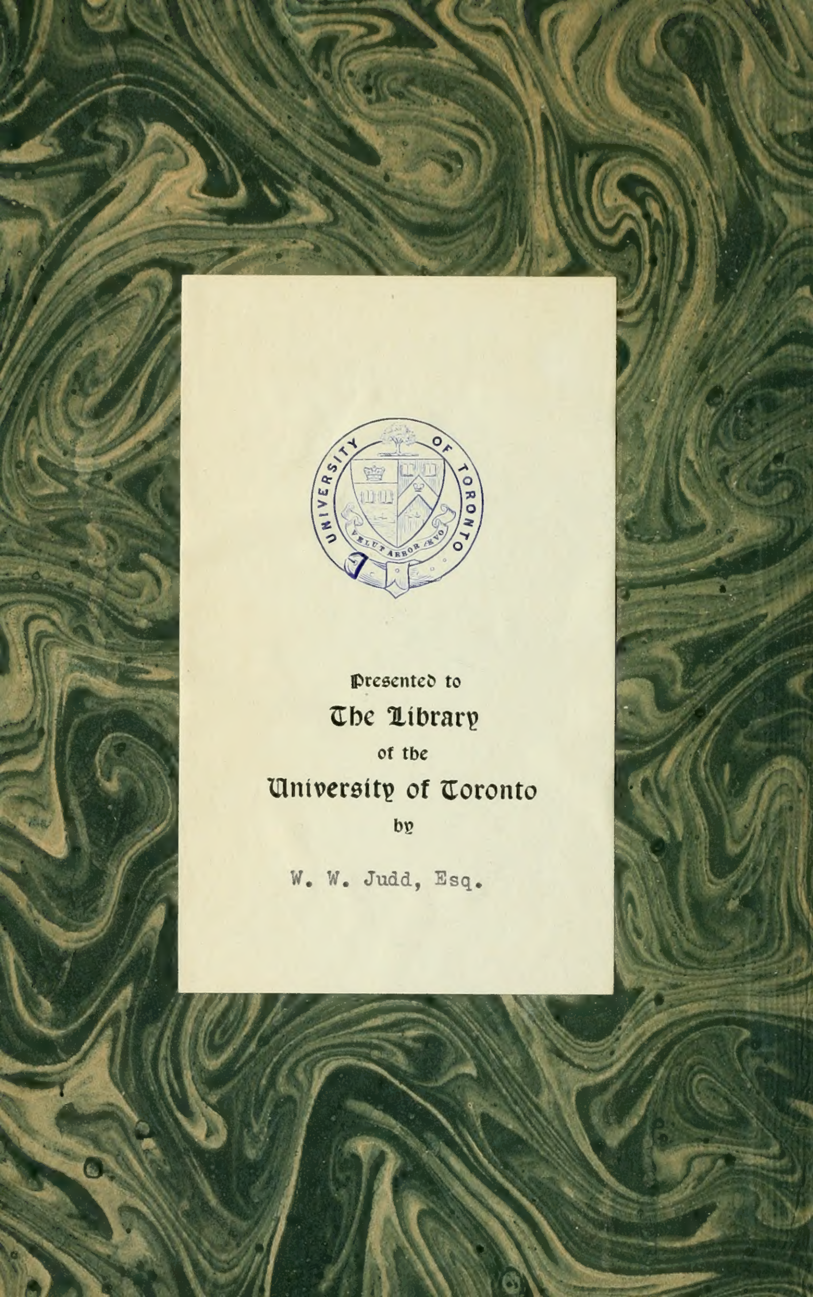


ANGÉLINE GUILLOU

JOSEPH LALLIER

Maison Aubanel Père, Avignon


UNIVERSITY OF TORONTO
VELUT ARBOR ÆVO



Hommage de l'auteur
Jos Lallier

Rev. J. R. Allen.
B.C.S.

Angéline Guillou

JOSEPH LALLIER

ANGÉLINE GUILLOU

Roman Canadien

« L'homme s'agite et Dieu le mène. »



AVIGNON
MAISON AUBANEL PÈRE, ÉDITEUR
Place Saint-Pierre, 7

DÉDIÉ A MON AÎNÉE

CACHÉE SOUS LE VOILE

ANGÉLINE GUILLOU

ROMAN CANADIEN

PREMIÈRE PARTIE

I

Le cri rauque, deux fois répété, de la sirène du petit paquebot faisant le service de la poste sur la Côte Nord du Saint-Laurent, annonçait qu'il devait bientôt quitter ses amarres au quai du Bassin Louise, dans le port du vieux Québec.

Une quarantaine de passagers de première, la plupart des Américains en quête d'émotions nouvelles, allaient demander à la Côte Nord de notre majestueux Golfe les sensations que leur refusaient, pour s'en être maintes fois repus, les vieilles villes historiques de la province, ses pittoresques villages, ses campagnes verdoyantes et luxurieuses sillonnées de belles routes.

Parmi les passagers, se trouvaient quelques citoyens de la Côte [1]. Des voyageurs de commerce allaient aussi dans ce pays lointain solliciter des commandes pour leurs patrons. Certains officiers des gouvernements, fédéral et provincial, faisaient leur tournée annuelle d'inspection.

1. Abréviation dont se servent les habitants de cette région pour désigner le littoral du Saguenay au Labrador terreneuvien.

Comme complément, deux sauvages de Natashquan, de la tribu montagnaise, attendaient aussi le départ du navire.

Sur la figure des pêcheurs de la Côte, qui se distinguent à leur teint bronzé par l'air vif et salin du Golfe, rayonnait la joie de retourner vers leur pays lointain et aimé. Les Américains et Américaines pour qui tout ce qu'ils voyaient était nouveau et révélateur, avaient plutôt l'air d'écoliers en vacances. Les commis-voyageurs et les officiers du gouvernement paraissaient cependant indifférents à ce spectacle tant de fois répété. Les passagers d'entrepont, rudes gars des chantiers du Nord : Bûcherons, tâcherons ou conducteurs de chevaux, ajoutaient au pittoresque de cette mêlée de gens si différents, par le costume, les manières et le langage.

Les Américaines en culottes, cheveux courts, au maintien négligé et nonchalant de gens qui ne savent trop que faire de leur personne, babillaient comme des pies. Les femmes de la Côte, à la structure osseuse et forte, revêtues de leurs robes neuves de couleurs voyantes achetées aux magasins de Québec au cours de leur voyage, et qui leur donnaient une certaine élégance, regardaient d'un air amusé les sans-jupes américaines, montrant sans scrupule leurs mollets multiformes.

Cette cohue se promenait sur le pont, au milieu d'un chargement de marchandises des plus variées : Depuis les puissantes pièces de machinerie servant à la confection du papier, jusqu'à l'humble botte de foin destinée à la nourriture des animaux dans les chantiers disséminés ça et là le long de la Côte, de la Baie-des-Cèdres aux Sept-Iles. Pêle-mêle, un troupeau de vaches, des cochons, des moutons; quelques oiseaux de basse-cour, puis deux renards argentés, dans une cage, épiant de leurs yeux inquiets cette agglomération si disparate.

Les derniers sacs contenant les matières postales étaient placés en lieu sûr par le boursier du navire; les têtes de puits se fermaient; les grues, remettaient en place les mâts de chargement; la vapeur sous pression s'échappait avec bruit. Tout indiquait, au mouvement fébrile des

officiers, que le capitaine allait bientôt donner l'ordre de démarrer, lorsque, soudain, arriva sur le quai une modeste voiture de couvent, de laquelle descendit une jeune fille portant le costume des élèves de Jésus-Marie de Sillery.

— Un instant ! dit le capitaine aux matelots qui avaient déjà commencé à enlever la passerelle.

Ses malles embarquées, la jeune fille sauta lestement sur le navire en poussant un soupir de soulagement. Les matelots, tout joyeux d'un service rendu, coupèrent le pont qui reliait le navire au quai.

— Adieu, mère, et priez pour moi.

— Adieu, mon enfant ! Que Dieu vous bénisse ! répondit la mère supérieure en essuyant une larme.

Un garçon conduisit la jeune fille à sa cabine et elle s'éclipsa aux yeux des quelques passagers qui avaient été témoins de son arrivée précipitée.

— Lâchez les amarres de proue ! commanda le capitaine de sa voix de stentor.

Au même instant, les engins furent mis en mouvement. Par une habile manœuvre, le bateau sortit comme par enchantement du Bassin Louise où quelques instants auparavant, il semblait emprisonné.

II

Le départ de Québec en bateau, toujours pittoresque et grandiose, avait un air de grandeur inaccoutumé par ce beau matin du 24 juin, jour de la Saint-Jean-Baptiste, fête patronale des Canadiens français.

La vieille cité de Champlain avait en effet revêtu ses habits de fête ce jour-là. Le drapeau fleurdelisé flottait à côté du drapeau anglais sur les bâtisses avoisinant la citadelle, rappelant au peuple la noblesse de ses origines et son allégeance. La haute silhouette de la tour du château Frontenac était drapée de décorations multicolores et chatoyantes.

La vénérable basilique, encore debout, témoin d'un passé qui persiste à ne pas vouloir s'effacer, attendait, les portes de son portique grandes ouvertes, le commencement de l'office religieux.

Champlain sur son piédestal, chapeau à plumes de la main droite et appuyant la gauche sur son épée, semblait, d'un geste gracieux, remercier la société Saint-Jean-Baptiste de l'hommage qu'elle venait de lui rendre en déposant des fleurs à ses pieds.

Le monument de Monseigneur de Laval paraissait aussi s'animer dans un geste de bénédiction, sous le souffle patriotique de la foule massée à ses pieds, regardant passer le défilé de la Saint-Jean-Baptiste.

Lentement le petit navire quitta la pointe à Carcy, traversa le fleuve gris qui coule si majestueusement entre deux promontoires, puis contourna la Pointe Lévis en face de l'Ile d'Orléans, saluant au passage le clocher de Sainte-Pétronille, perché sur une colline.

Tous, même les habitués qui semblaient y trouver un charme nouveau, contemplaient le spectacle charmant qui s'offrait à leurs yeux, en voyant disparaître tranquillement derrière les caps de Lévis, la vieille cité accrochée au Cap Diamant qui surplombe ce panorama incomparable.

Continuant sa course, le petit vapeur égrenait un à un les coquets villages situés en bordure du grand fleuve, encore tout empreint de l'âme de la vieille France de François Ier.

Oh ! âme de la France d'autrefois ! Viens-tu quelque fois la nuit planer au-dessus de la France nouvelle, sortie de ton sein glorieux ? Oui tu y viens, et tu appelles tes enfants qui répondent toujours aux doux noms que tu leur donnas quand tu les tins sur les fonts baptismaux : Saint-Laurent de l'Ile, Saint-Jean et Saint-François d'Orléans.

Dans tes pérégrinations nocturnes, frôle de ton aile le clocher des églises qui bordent les rives du grand fleuve que tu baptisas toi-même du nom de Saint-Laurent, pour y sentir vibrer dans leur cœur d'airain le doux son des cloches venues de France, qui rappellent, dans un éternel

refrain, un passé qui ne meurt point. Si, t'attardant jusqu'au matin, tu reçois les premiers échos de l'Angélus, rappelle-toi que du beffroi de nos églises sont partis nos soupirs, l'annonce de nos joies et de nos peines. Aux jours de réjouissances ou de deuils, soit qu'elles carillonnent ou qu'elles tintent, c'est toujours le même passé qu'elles évoquent, les mêmes souvenirs qu'elles rappellent.

Ecoute la voix des canotiers qui chantent en traversant le grand fleuve et tu saisiras l'écho des anciennes chansons françaises :

C'est la belle Françoise
Lon... gué...
C'est la belle Françoise
Qui veut s'y marier,
Maluron, lurette
Qui veut s'y marier
Maluron, luré.

Mais voici Beaumont avec sa vieille église historique cachée dans la verdure des arbres; Saint-Michel-de-Bellechasse doué d'une église portant la trace du temps; Saint-Valier avec le clocher élancé de son église surmonté du coq gaulois; puis c'est Berthier-en-Bas, et Montmagny, ville importante, fière de la majesté des deux tours de son église toute neuve; Cap-Saint-Ignace et, en aval, les deux clochers étincelants du vieux sanctuaire de L'Islet. En amont, sur la rive gauche, la croix celtique du cimetière de la Gosse-Isle, rappelant l'épidémie de typhus qui ravagea des milliers d'immigrants irlandais qui venaient chercher asile au Canada. A la suite de la Gosse-Isle, l'Ile-aux-Grues et l'Ile-aux-Oies agrémentaient la vue des voyageurs.

Tout le monde sur le pont était muet, tant les choses à contempler étaient ravissantes. De temps en temps, un Américain hasardait une question en anglais, soit aux passagers, soit aux officiers du bord, pour se renseigner sur les choses du pays. Ceux-ci leur répondaient dans leur langue, et tous étaient étonnés de voir avec quelle facilité ils alternaient du français à l'anglais et vice versa, quand

tout à coup deux cris stridents de la sirène vinrent les tirer de leurs rêveries. C'était le salut habituel du capitaine à sa vieille mère chaque fois qu'il passait à L'Islet. De son côté, cette bonne vieille, femme et mère de marins, malgré la certitude de n'être pas vue et encore moins entendue de son fils, sortait à chaque fois de sa demeure, agitait son grand mouchoir rouge et disait de sa voix la plus tendre :

— Que Dieu te garde, mon fils, et bon voyage !

Le capitaine, devinant sans doute le geste de sa vieille mère, se découvrait, faisait un geste d'adieu et ajoutait :

— Merci, la mère ! Que Dieu vous le rende !

Ce bel acte de piété filiale de la part du capitaine faisait le sujet de la conversation; l'admiration des Américains surtout était à son comble, quand, soudain, sonna l'appel pour le dîner.

— Le dîner est servi ! criait le garçon de table de sa plus belle voix, répétant la même chose en anglais pour le bénéfice des Américains.

— *Dinner is now being served !*

— Le dîner est servi, répétait-il en faisant le tour du bateau, frappant un timbre plus ou moins agréable à entendre.

Les passagers, quittant à regret la vue des rives enchanteresses sur lesquelles leurs yeux étaient rivés depuis le matin, s'acheminèrent lentement vers la spacieuse salle à manger, où les attendaient des tables invitantes, qui leur firent, pour un moment, oublier le beau panorama qui se déroulait devant eux.

Le capitaine fit son entrée en même temps que les passagers. Comme certains Américains ne purent lui taire leur admiration pour l'incident du salut à sa mère, il les remercia bien poliment en anglais, mais ne put retenir ces mots qui lui échappèrent :

— J'crois ben qu'ils n'ont pas d'amour maternel, ces gens-là, pour qu'ils s'étonnent que j'aime ma mère !

Tout le monde était attablé et les sièges tous remplis, excepté le numéro 31 en face du capitaine. Le potage était déjà servi, quand tout à coup sortit de l'un des longs

corridors conduisant des cabines à la salle à manger, une belle et grande jeune fille que personne n'avait vue de l'avant-midi et que quelques personnes seulement savaient être à bord, pour l'avoir vue embarquer précipitamment au départ du navire. Ses cheveux châtains légèrement bouclés, tombant élégamment sur ses épaules, contrastaient avantageusement avec les cheveux à la garçonne de la plupart des autres femmes présentes. Un large front surplombant deux yeux limpides, donnait à cette jeune fille un aspect sortant de l'ordinaire. Toute l'âme de l'Acadie martyre se reflétait dans la mélancolie des yeux de cette adolescente, descendante des habitants de Grandpré, sur la figure desquels la longue souffrance a laissé son empreinte ineffaçable.

— Elle ressemble à la petite Thérèse de l'Enfant-Jésus, chuchota une femme du pays.

— Moi, c'est à sainte Cécile que je trouve qu'elle ressemble, répondit sa voisine de table.

— *What a beautiful girl !* murmuraient les Américains qui avaient laissé retomber leurs cuillers, figés d'admiration devant cette enfant à la mise pourtant bien simple.

Ceux qui ne dirent rien n'en pensèrent certainement pas moins, si on peut en juger par l'attention dont elle fut l'objet.

Avant de prendre son siège que lui désigna le garçon de table, Angéline Guillou fit un grand signe de croix et récita son *Benedicite*, sans plus d'ostentation ni de respect humain, que si elle eût été attablée avec ses compagnes de pensionnat.

— Contente de retourner chez nous, la petite ? fit le capitaine rompant le premier le silence.

— Ah ! oui, Monsieur le Capitaine; on est toujours heureuse de revoir son pays, un père chéri, une mère adorée et des frères et sœurs aimés, sans compter les quatre derniers, nés après mon départ, et que j'ai bien hâte de voir. Il y a si longtemps que je les ai vus tous ! Il y aura en effet cinq ans le 28 août, si vous vous rappelez bien, Monsieur le Capitaine, que je quittai la Rivière-au-

Tonnerre pour aller compléter mes études au couvent de Sillery.

— Oui, oui, comme le temps passe vite, comme le temps passe vite ! répondit le capitaine d'un air distrait.

— Pauvres et chers parents ! reprit Angéline; ils ont fait de grands sacrifices pour moi; mais j'espère n'avoir pas été ingrate à leur égard.

— Tu dois être bien savante ! dit le capitaine d'un air convaincu.

— Pas tant que cela, Monsieur le Capitaine; mais j'ai pu acquérir quelques connaissances qui me seront peut-être utiles.

— Avez-vous vu mon père dernièrement, Monsieur le Capitaine ?

— Si j'ai vu le père Guillou ? j'te crois, ma belle. Il est toujours au poste. Ça c'est du marin ! C'est régulier comme l'horloge ! Quand on fait escale à la Rivière-au-Tonnerre, qu'il fasse beau ou mauvais temps, que ce soit le jour ou la nuit, le père Guillou est là !

— Comme ça je le verrai certainement en arrivant ? Et maman, avez-vous de ses nouvelles ? Ah ! que j'ai hâte de les voir tous !

— Ça ne sera pas long à présent, ma belle.

— Quand arriverons-nous à la Rivière-au-Tonnerre, Monsieur le Capitaine ?

— T'as ben hâte, hein, la petite ! Eh bien ! ça dépend. Il y a d'abord la marée avec laquelle il faut toujours compter;... les tempêtes,... les retards causés par le déchargement de la marchandise aux différents postes d'escale; mais enfin je crois que nous serons à la Rivière-au-Tonnerre vendredi vers les quatre heures de l'après-midi.

— Encore trois longs jours, comme ça ! dit Angéline avec un long soupir.

— Mais on a bien attendu cinq ans, on patientera bien trois jours ?

— Il le faudra bien ! répondit la jeune fille d'un air résigné.

Tout le monde avait pris un tel intérêt à ce petit dialogue qu'un silence complet s'était fait dans la salle; si bien que le capitaine, entendant sa grosse voix résonner dans le vide, s'aperçut de l'intérêt que suscitait sa protégée.

— Le temps est écho! je crois qu'on va avoir de la pluie, fit le capitaine pour détourner la conversation.

On causa de toutes sortes de banalités et, après le dîner, Angéline Guillou monta sur le pont et se mêla aux autres passagers, distribuant force sourires aux gens du pays, conversant avec eux avec toute la grâce d'une princesse en villégiature; elle répondait même en anglais avec amabilité aux passagers qui l'interrogeaient dans leur langue, sur son pays, son passé et même ses projets d'avenir.

III

LA RIVIÈRE-AU-TONNERRE

La Rivière-au-Tonnerre, nom dérivé d'une cataracte de cent cinquante pieds de hauteur, d'où l'eau s'échappe et tombe en bruit de tonnerre dans sa chute vertigineuse, est un humble hameau situé sur la rive gauche du Golfe Saint-Laurent, à mi-chemin entre la Baie des Sept-Iles et Havre-Saint-Pierre, parcours de cent mille marins. Quelques tronçons de route relient certains postes de pêche entre ces deux points; mais les communications ne se font que par eau en été et par cométique [1] en hiver.

Le bourg est composé d'une agglomération d'à peu près quatre-vingts maisons disséminées çà et là sans ordre ni symétrie. Une clôture, en perches d'épinette ou de cèdre, entoure les habitations. Des barrières rustiques de même confection s'ouvrent devant chaque demeure; mais on communique généralement entre elles au moyen de petits escaliers de planche de trois ou quatre marches, par-dessus

1. Espèce de traîneau tiré par des chiens esquimaux.

les clôtures. Il n'existe ni trottoirs ni chemins proprement dits.

La pêche à la morue y est la seule industrie en été. La population tout entière y est par conséquent occupée. Une flottille d'une centaine de barques est habituellement ancrée dans la petite anse en face du village le dimanche, quand, après une semaine de dur labeur, les rustiques pêcheurs prennent un repos bien mérité.

Une coquette petite église, blanche à l'extérieur, offre, à l'intérieur, cette particularité de panneaux, corniches, bas-reliefs et chapiteaux, sculptés sur bois par des paroissiens.

Le presbytère, situé tout près de l'église, loge convenablement son digne curé, de l'Ordre des Pères Eudistes, missionnaires français qui, aidés de quelques Pères canadiens, desservent presque toute la Côte du Saint-Laurent, avec Vicariat Apostolique à Havre-Saint-Pierre.

A côté de l'église, le modeste cimetière, où reposent ceux qui, ayant fini leur pèlerinage sur ce coin de terre isolé, sont partis pour un monde meilleur.

Le curé constitue à peu près la seule autorité que l'on consulte sur tous les sujets et dont on suit généralement les conseils sages et éclairés.

Les serrures aux portes sont inconnues dans ce pays, où la malhonnêteté n'existe pas. S'il n'y a pas de grandes fortunes, il n'y a pas non plus de grandes ambitions. On ne se fatigue pas l'esprit avec les inquiétudes du lendemain. C'est le curé qui doit tout prévoir et s'occuper même de leur confort matériel. Grâce au dévouement de ce dernier, une école, sous la direction d'une institutrice expérimentée, pourvoit à l'instruction rudimentaire des enfants. Toujours grâce aux efforts de l homme de Dieu, un octroi du gouvernement a permis la construction d'un dispensaire pour les malades, sous la direction d'une garde-malade diplômée qui remplace le médecin dans les cas les plus urgents, vu qu'il n'en existe pas entre Havre-Saint-Pierre et les Sept-Iles. Grâce à cette fondation, les traitements de sages-femmes ont pu être remplacés par des méthodes plus modernes.

En majorité, les habitants sont d'origine acadienne, descendant pour la plupart des Acadiens chassés de leurs villages et de leurs fermes par la cruauté anglaise et dispersés par toute l'Amérique du Nord.

Quelques-uns étaient venus s'échouer comme des épaves sur cette terre inhospitalière, et leur présence y fut longtemps ignorée; sauf des missionnaires Oblats. Ceux-ci avaient précédé les Eudistes dans ces missions lointaines, toujours attirés par cette solitude qui, à d'autres, n'offre aucun attrait.

IV

LA FAMILLE GUILLOU

Angéline Guillou était l'aînée d'une famille de quatorze enfants. Pierre Guillou, père de cette nombreuse famille, né aux Iles-de-la-Madeleine, était venu en bas âge avec ses parents faire la pêche à la morue à la Rivière-au-Tonnerre. Ayant pris femme à cet endroit, il y avait fixé sa résidence et s'était construit une modeste habitation.

Quoique le prix de la morue ne fût pas très élevé à cette époque, il y en avait cependant en telle abondance que Pierre Guillou, qui était fort de santé, travaillant jour et nuit, se levant à deux heures du matin pour aller prendre position au large afin de profiter du lever du soleil, moment le plus propice à la pêche à la morue, ramant quelques fois trois ou quatre milles avant l'aube, revenait chaque soir, sa barque remplie de belles morues, dont quelques-unes pesaient jusqu'à cinquante livres, et même plus; aussi avait-il réussi par son travail ardu à se procurer une modeste aisance.

L'hiver ne le surprenait pas en oisiveté; car à peine la pêche finie, et prenant juste le temps nécessaire pour mettre ordre à ses affaires, sécher ses filets et préparer ses provisions pour la chasse, il partait en cométique aussitôt

que la glace était prise sur les rivières. Il s'enfonçait jusqu'à trois cents milles dans les bois, y dressait sa tente, le plus souvent près d'un lac poissonneux, à la manière des sauvages; puis il tendait ses pièges et ses filets et tuait du gibier sauvage pour se nourrir.

Le castor et le renard argenté, qui foisonnaient à cette époque, étaient l'objet principal de ses attentions; mais les loutres, visons et autres bêtes à fourrure n'étaient pas pour cela négligés. Ses chiens, qu'il avait dressés à la chasse, étaient ses seuls compagnons dans cette solitude.

Au lieu d'attendre comme les sauvages, que les rivières fussent libres de glace au printemps, il rentrait chez lui avant la débâcle, ce qui lui permettait de préparer ses agrès en même temps que les autres pour la pêche.

Pierre Guillou était considéré, à bon droit, comme le modèle des pêcheurs de sa paroisse, par le curé, qui le citait souvent en exemple à ceux qui semblaient quelquefois vouloir manquer de courage.

Octave Cyr entre autres, se plaignait plus souvent qu'à son tour :

— Nous en avons un chien de métier ! répétait-il souvent au curé.

— Oui, mais au moins vous en avez un ! répondait invariablement celui-ci. Vous avez bon pied bon œil ?

— Oui, et bon sommeil ! Puis, continuant tout d'une haleine : Si on pouvait seulement dormir une bonne nuit par semaine; mais se lever à trois heures du matin, avant le lever du soleil; partir souvent à la pluie battante; ramer deux, trois heures avant de frapper les bancs; se tenir là toute la journée; manger sur le bout de son pouce quand on pêche à trois cents brasses et qu'on a l'estomac creux; décrocher de l'hameçon une morue qui ne daigne même pas offrir de résistance; revenir le soir avec cinquante, soixante-quinze ou cent morues; les dépecer pour les faire sécher au soleil, quand il veut bien se montrer; les retourner cent fois avant de pouvoir les mettre sur le marché pour les vendre et en retirer une

pitance; recommencer et recommencer tous les matins; c'est décourageant, ça, Monsieur le Curé !

— Voyez le père Guillou qui a quatorze enfants bien grouillants ! répondait-il à ceux qui, comme Cyr, fatigués de leur dur métier, menaçaient de jeter le manche après la cognée, pour aller s'engager dans les chantiers et servir de bêtes de somme à de grosses compagnies forestières sans entrailles.

Le bon Dieu a dit : « Aide-toi et le Ciel t'aidera ! » Il n'abandonne pas ceux qui savent lui rester fidèles.

Encouragés par ces paroles tombées des lèvres du prêtre et par l'exemple de Pierre Guillou, ils retournaient à leurs barques avec plus d'entrain et y mettaient même de la gaieté.

Quoique chante rarement ce peuple mélancolique, on entendait quelquefois partir les jeunes en chantant cette chanson de Botrel, si populaire au pays depuis la première visite du barde breton aux Canadiens.

La brise enfle notre voile :
Voici la première étoile
Qui luit !

Sur le flot qui nous balance,
Amis, voguons en silence,
Dans la nuit.

Tous les bruits viennent de se taire,
On dirait que tout sur terre
Est mort.

Les humains comme les choses,
Les oiseaux comme les roses
Tout s'endort.

Comme ils s'éloignaient, on entendait les derniers échos de leurs chansons que la rafale transportait au rivage :

Les goélands ont des ailes,
Ont des ailes...
Les goélettes aussi !

Puis les derniers sons de leur chant se confondant avec le bruit des rames, se perdaient dans le lointain.

V

La mère Guillou, de vingt ans plus jeune que son mari, était née à la Rivière-au-Tonnerre. Jolie sans être belle, elle possédait un certain degré d'instruction et élevait bien ses enfants. Econome et travailleuse, elle confectionnait de ses mains les étoffes servant à l'habillement de ses huit garçons et de ses six filles, avec de la laine du pays achetée à bon compte sur le marché de Québec. Elle cardait, filait et tissait la laine, souvent après que ses enfants étaient couchés, par les longues soirées d'hiver, pendant que son mari était à la chasse dans les bois. Il lui était impossible de faire ce travail durant l'été, devant surveiller le séchage de la morue pendant que son mari prolongeait sa pêche au large.

(La terre ingrate de cet immense territoire, grand comme la France, s'étendant des Sept-Iles au sud, à la Baie d'Ungava au nord et jusqu'au Labrador à l'est, ne peut nourrir ses habitants, à cause de la saison trop courte de l'été et de la nature aride de son sol. Il leur faut s'approvisionner au dehors des denrées et matières nécessaires à la vie. Cependant, avec force mélange de sable et d'humus quelques-uns réussissent dans la culture potagère; les plus patients parviennent à cultiver des fleurs au moyen de multiples transplantations; mais ce ne sont que les entreprenants qui s'y hasardent et que les persévérants qui ont du succès).

VI

Le petit bateau de la poste continuait paisiblement et lentement son chemin. Une douce brise caressante de juin soulevait de légères vagues qui venaient en cadence

mourir sur les flancs du navire. Les passagers étaient tout yeux pour contempler la beauté du fleuve majestueux, dont les eaux deviennent de plus en plus bleues à mesure que l'eau salée se mêle à l'eau douce. Une nuée de goélands survolaient le navire, guettant les morceaux de pain et autres déchets de table sur lesquels ils se précipitaient avec une avidité de vautours affamés. De nombreux marsouins blancs amusaient les spectateurs par leurs évolutions capricieuses. A moitié sortis de l'eau, ils faisaient reluire au brillant soleil de juin leurs larges dos blancs. Le temps s'écoula si agréablement, que la cloche du souper vint surprendre les passagers qui ne croyaient pas l'heure si avancée.

— Le souper est servi ! criait le garçon de table, faisant le tour du bateau en frappant son timbre.

Angéline Guillou pénétra, cette fois, en même temps que les autres passagers dans la salle à manger, et, comme au dîner, elle esquissa un grand signe de croix et dit son *Benedicite* avant de prendre son siège. Sans qu'elle s'en aperçût cependant, elle n'était pas seule cette fois, car plusieurs signes de croix furent remarqués aux autres tables.

Le capitaine fut moins loquace qu'au dîner, et c'est Angéline qui, la première, rompit le silence en parlant de la température; sujet qui vient toujours à point quand on veut parler sans rien dire. D'ailleurs, l'air soucieux du capitaine lui interdisait tout autre sujet de conversation.

— Nous avons une température qui agrémente le voyage et ajoute au bonheur du retour chez soi, Monsieur le Capitaine ?

— Oui,... oui,... répondit lentement le vieux loup de mer; mais cela ne me dit rien de bon.... Voyez-vous, « nous, gens de la mer », nos yeux pénètrent plus loin que ceux des profanes. Tout ce qui pour vous est radieux, pour moi est mauvais présage ! Voyez comme la rive sud est proche !

— Vous avez dû mettre vos mauvaises lunettes, Monsieur le Capitaine, répondit Angéline avec un petit air moqueur.

— Ris si tu veux, la petite! mais le vent tourne au nord-est. Tu le connais le traître nord-est, toi qui as été élevée sur la Côte.

— Si je le connais! Oui;' et comme mon pauvre père le craignait quand il partait pour la pêche et qu'il s'élevait de ce côté. Je l'entendais souvent rentrer et dire à ma mère : le nord-est s'élève, prie pour moi! Ma mère passait le reste de la nuit en prières et moi aussi je priais pour ce cher père, afin qu'il ne lui arrivât pas malheur.

— « Fais-moi pas pleurer » à présent! Oui, c'est ben dur le métier de pêcheur.

— Aurons-nous du mauvais temps aujourd'hui, Monsieur le Capitaine? dit Angéline d'un air converti.

— Pas avant la traverse de l'Anticosti; mais je crains qu'elle ne soit rude, avec les courants contraires qui sont toujours une source d'ennuis, même par temps calme.

— J'avais espéré que vous seriez optimiste, mais je vois bien que vous êtes comme mon père, que vous connaissez ça mieux que moi. En tout cas, nous dormirons bien sur nos deux oreilles en attendant la traverse de l'Ile qui ne sera que demain, je suppose? D'ailleurs, nous avons pleine confiance en l'habileté du capitaine.

— T'es ben bonne, la petite! En effet, j'ai mes états de service; trente-cinq ans sur la mer; mais un marin ne sait jamais ce que lui réserve le lendemain; aussi doit-il toujours avoir son testament écrit et son billet pour le ciel en poche, sans quoi, gare aux surprises!

VII

Le souper fini, tous se retrouvèrent sur le pont pour contempler le beau coucher du soleil, dorant de ses pâles rayons, par-dessus les montagnes abruptes de la Côte nord, les petits villages échelonnés sur la rive sud.

Un à un, ces villages disparurent dans l'obscurité d'un soir idéal sous un ciel sans nuage.

Les milliers de lumières de la Rivière-du-Loup, ville construite en amphithéâtre sur le penchant d'une montagne, commençaient à percer, offrant un spectacle éblouissant.... Les feux de la Saint-Jean s'allumèrent ici et là sur la rive droite, depuis la Rivière-du-Loup jusqu'à Mont-Joli, et ce fût bientôt un brasier éclairant toute la Côte, pendant les longues heures que mit à parcourir cette distance le petit bateau, qui se balladait harmonieusement au son rythmé des vagues.

La brise, se faisant moins caressante et plus froide, chassa un à un les passagers dans le petit salon situé sur le pont du navire.

Tout le monde se regardait comme chiens de faïence, écoutant le son grincheux d'un gramophone qui avait évidemment connu de meilleurs jours, et qui pendant tout le souper avait agacé les nerfs des amateurs du beau. La vieille boîte à musique, continuellement approvisionnée par un garçon, de morceaux de jazz et de pseudo-chansons comiques, déversait à flots sa mélodie criarde, quand tout à coup une Américaine, rougissant sans doute du menu artistique provenant de son pays, partit d'un pas déterminé et alla fermer la boîte, au grand contentement de l'assistance.

— Cette jeune fille doit être musicienne, dit-elle en anglais à sa voisine, en désignant Angéline; car les jeunes filles qui ont fait leurs études dans les couvents canadiens sont presque toutes musiciennes.

— Demandez-lui donc, répondit la voisine ! Vous parlez le français, vous.

— Vous aussi, Madame, vous parlez français ?

— *Yes, but I speak the real parisian french, you know, and perhaps she cannot understand me?*

— Essayez tout de même.

— C'est vo joua the music, Mademoiselle ? dit-elle en s'adressant à Angéline.

— Je joue un peu, Madame; mais je n'ai pas mes cahiers.

— Elle m'a compris, dit-elle. Peut-être a-t-elle fait ses études à Paris ? Je vais le lui demander.

— Je voa que vo parlez le real parisian french car je vo comprendre très bien.

— Et moi aussi, Madame, ce qui prouve qu'entre le français de Paris et le français du Canada il n'y a qu'une nuance.

— Mon professor avait cependant dit à moa que les Canadiens paarlaaient patois.

— Tout comme les Anglais de Londres prétendent que vous parlez « Slang » en Amérique, répondit Angéline d'un petit air moqueur.

— Mais ils ont tort, répondit-elle vivement en anglais.

— Comme votre professeur, Madame, dit Angéline en s'approchant du piano.

— Silence ! cria une grosse voix du fond du salon.

Angéline Guillou exécuta avec tant d'entrain une valse dansante qu'elle saisit bientôt les pas cadencés des danseurs qui s'étaient mis en mouvement, entraînés par son exécution.

Ses joues se colorèrent légèrement à la pensée que son jeu pouvait être la cause de cette sauterie improvisée; mais pour ne pas désappointer ses admirateurs, elle continua sa valse si bien commencée.

Elle attaqua ensuite : Rapsodie Hongroise de Liszt avec une telle maîtrise que tous s'assirent comme s'ils eussent obéi à une baguette de fée,

L'héroïne de l'heure dut aussi y aller de sa voix, à la demande générale. Elle chanta, autant pour épancher son cœur que pour plaire à ses auditeurs, une parodie du « Petit Mousse Noir » qu'elle semblait improviser sur le champ. Les gens du pays couvrirent son chant d'applaudissements pendant que les Américains essayaient de se faire traduire cette chanson dont ils n'avaient saisi que l'air.

Angéline Guillou regarda l'heure à l'horloge, salua gracieusement l'assistance, et, de son pas assuré, se retira à sa cabine.

La modestie de celle qui venait de s'éclipser si volontairement, au lieu de rester pour recueillir les applaudissements qui l'avaient suivie à sa cabine, lui interdisait de

penser qu'elle serait le sujet de la conversation après son départ.

— C'est vous avoar baaocoup de jeunes filles comme ça dans vôtre péi ? dit l'Américaine qui se piquait de parler le français de Paris, en s'approchant d'une femme du pays; on avoa dite à moa que les habitantes de vôtre péi étaa des demi-sauvages.

La réponse à une question si impertinente ne se fit pas attendre. Celle à qui elle s'était adressée, lui répondit d'un air bien tranquille et sans avoir l'air offensée :

— Voyez-vous, Madame, par chez nous les fleurs ça ne réussit que par la transplantation. On a transplanté celle-ci et ça a bien réussi. On en transplantera d'autres, et ça réussira de la même manière. Si toutes nos fleurs ne brillent pas d'un si vif éclat, c'est qu'elles n'ont pas eu l'avantage comme celle-ci de s'épanouir au grand soleil de nos pensionnats. Nous avons de ces fleurs en quantité, Madame, et si la générosité de quelque millionnaire américain voulait s'exercer avec avantage, il pourrait employer sa fortune à la diffusion de nos couvents, ce qui exempterait vos concitoyens de voir des sauvages un peu partout quand ils sortent de leur pays.

L'Américaine se le tint pour dit et ne hasarda pas d'autres questions. Elle dit à sa voisine d'un air de triomphe :

— *I understood every word she said !*

— *Wonderful ! Wonderful !* dit sa voisine ébahie. Et dire qu'ils ne parlent pas le *parisian french*. Vous avez certainement le don des langues !

Elle n'eut cependant pas l'air de traduire la réponse de la femme du pays à sa voisine.

VIII

Le lendemain au petit jour, la sirène annonçait l'arrivée à la Baie-des-Cèdres, premier port d'escale.

L'heure matinale n'empêcha pas la population presqu'au complet d'être présente au quai pour assister à l'arrivée

du bateau de la poste, seul événement de la semaine sortant de l'ordinaire.

La vie réelle du Nord commençait à se dévoiler aux yeux des passagers. La nuit les avait transportés dans un pays tout à fait différent de celui qu'ils avaient vu la veille. De quelque côté que l'on regardât, ce n'était que la forêt sombre d'où émanaient de fortes odeurs de cèdre, de sapin, d'épinette, de mélèze et de pin gris. Au fond des baies immenses, espacés d'une dizaine de milles, s'échelonnent de petits villages de pêcheurs, construits en lisière d'une forêt sévère. Un silence de mort plane au-dessus de ces montagnes boisées, sur lesquelles la hache du bûcheron ne semble pas encore avoir exercé son ravage, du moins sur le littoral. L'intérieur, cependant, doit être passablement entamé si on en juge par l'abondance de billes à pulpe qui descendent les rivières, pour être chargées sur des barges à destination des Etats-Unis par voie des Grands Lacs.

Le cœur d'Angéline Guillou se dilatait à la vue de cette grandiose nature qu'elle revoyait après cinq ans d'absence. Debout sur la proue du navire, elle se soulevait sur la pointe des pieds, comme si elle eût voulu voir son village par-dessus les montagnes; ses yeux brillaient de joie à la pensée que le lendemain, vers les quatre heures, elle se jetterait dans les bras de sa mère. Jamais les jours ne lui avaient paru si longs, ni son pays, si beau. Elle allait enfin revoir ce village; ces braves familles de pêcheurs dont la sienne était l'image; qui vivent de peu en se contentant de peu. Elle se mit à fredonner tout bas la chanson favorite des jeunes pêcheurs, partant aux petites heures pour la pêche :

La brise enfle notre voile :
. . . .
. . . .
Tous les bruits viennent de se taire.
. . . .
. . . .

Les goélands ont des ailes,
Ont des ailes…
Les goélettes aussi.

Au début du voyage, elle comptait les jours; maintenant, elle compte les heures; demain, elle comptera les minutes aux aiguilles de l'horloge qui semblent bien lentes à se mouvoir, sur un bateau qui n'avance plus. La veille, sur le grand fleuve, avant que celui-ci ne commence à s'élargir pour prendre des proportions de mer intérieure, les villages qui se perdaient de vue l'un après l'autre étaient témoins que le bateau avançait; mais aujourd'hui, ce sont toutes des montagnes qui se ressemblent, qui se suivent, s'enchaînent et se renouvellent continuellement. Elle n'était pourtant qu'à la moitié du chemin; mais le capitaine lui avait assuré qu'elle serait chez elle vers les quatre heures. Sa parole suffit à modérer son impatience.

Elle donna libre cours à son imagination sensitive. Allait-elle dormir au cours de sa dernière nuit sur le bateau, ou la joie intense qu'elle ressentait lui causerait-elle de l'insomnie comme la nuit précédente?… Comment serait-elle accueillie au village?… Son éducation supérieure serait-elle appréciée par ses anciennes compagnes, ou la jalousie, mauvaise conseillère, lui créerait-elle des ennuis?… Toutes ces pensées qui passaient l'une après l'autre dans son esprit se réflétaient sur sa figure. Certaine, cependant, de l'affection de ses parents et de ses frères et sœurs, elle se consolait à l'avance des déboires qu'elle pourrait essuyer. En tout cas, la Providence veillerait sur elle.

Le capitaine, malgré ses occupations, ne perdait pas de vue sa protégée.

— Ça va toujours, la petite? Mais on a l'air toute contrariée? Aurait-on envie de rebrousser chemin vers Sillery?

— Ah! non, par exemple; et pour quelle raison me demandez-vous cela, Monsieur le Capitaine?

— C'est que,... c'est que... vous avez l'air... pas triste; mais un peu anxieuse ?

— Ah ! non, Monsieur le Capitaine; ce sont de petits nuages qui passent, comme dans notre beau ciel canadien, mais qui ne laissent aucune trace après eux. Trop de joies à la fois causent quelquefois une dépression; c'est le seul malaise que je ressente en ce moment.

— Ça ne sera pas bien long à présent, répondit le capitaine d'un air sympathique.

Le bateau fit escale à Godbout, coquet petit village situé sur la baie du même nom. Le déchargement de la marchandise permit aux passagers de débarquer pour se délasser un peu sur la terre ferme.

Clarke-City fut atteint tard dans la nuit et le bateau demeura au quai jusqu'à sept heures du matin, pour attendre la marée permettant de traverser aux Sept-Iles.

Pendant de longues heures, le bruit des grues déchargeant la marchandise empêcha les passagers de dormir.

La nuit était calme; de ce calme inquiétant qui précède les tempêtes. Les étoiles étincelaient de clarté sur un fond de firmament bleu foncé, d'où la voie lactée, éclairant faiblement la nuit, se profilait indéfiniment. La voix du capitaine qui ne cessait de crier :

— Ho les gas ! Dépêchez-vous; on va manquer la marée de sept heures ! se répercutait dans le lointain.

Le hurlement des chiens des Sept-Iles, qui, toute la nuit, font un vacarme infernal quand arrive le bateau de la poste ou qu'ils pressentent une tempête, énerva les passagers qui n'avaient pas l'habitude de cette sinistre sérénade.

(La Baie des Sept-Iles, assez vaste pour abriter la flotte anglaise, tire son nom des sept îles qui ferment son entrée et dont toutes les issues sont invisibles à l'œil du profane. Ces îles sont d'immenses rochers multicolores, qui sont là comme des sentinelles gardant l'entrée de la baie. Il en prend une heure au moins pour en sortir et l'intérêt du voyageur ne ralentit pas un instant, pendant les pérégrinations du bateau à travers ce dédale).

IX

Le bateau, qui avait été retardé par le déchargement de la marchandise et la marée, était déjà de quinze heures en retard. Il ne fallait donc pas songer à arriver à la Rivière-au-Tonnerre avant le lendemain matin; de sorte qu'Angéline Guillou dut se résigner à passer une nuit supplémentaire à bord.

On s'arrêta à Moisie, Pigou, Rivière-Manitou, et Rivière-aux-Graines ne fut atteint qu'à la tombée de la nuit sur le Golfe.

L'obscurité était grande. De gros nuages menaçants se promenaient en tous sens; un vent de nord-est glacé commençait à soulever les vagues. Le roulis du navire avait déjà causé du malaise aux estomacs délicats.

Angéline s'était peu prêtée à la conversation au cours de la journée, tout absorbée qu'elle était par la pensée de voir son arrivée retardée d'une journée par des causes incontrôlables. Elle se retira de bonne heure à sa cabine, se sentant un peu atteinte du mal de mer.

Elle allait se mettre au lit, quand elle entendit au dehors, un bruit sinistre, suivi de beuglements effrayants. Elle se transporta sur le pont où elle trouva un grand nombre de passagers qui, eux aussi, inquiets de ce bruit insolite étaient sortis précipitamment de leurs cabines. La tempête redoutée du capitaine avait fait son entrée d'une manière tragique. Une vague énorme avait balayé à la mer une partie des animaux attachés sur le pont.

Le capitaine, qui se tenait sur la passerelle, délégua son second officier avec l'ordre suivant :

— Qu'on ferme les hublots ! Que les toiles sur les têtes de puits soient bien ficelées ! Les passagers passeront dans la salle à manger, ou bien se retireront dans leurs cabines ! Personne sur le pont, hors les hommes de l'équipage ! Quant à ceux-ci : chacun à son poste ! Que

les chaloupes soient prêtes à prendre la mer au premier commandement !

Le capitaine, homme de devoir et de prudence, ne laissait jamais rien au hasard.

Une seconde vague, plus forte que la première, vint balayer à la mer le reste des animaux, qui remplirent bientôt l'air de leurs cris différents, mais vite étouffés; car la furie des flots eut tôt fait de les engloutir.

Les vagues se succédaient avec une rapidité déconcertante, et le petit bateau dont tantôt la proue, tantôt la poupe disparaissaient sous l'eau, semblait se tordre de douleur, tant le craquement qui se dégageait de son armature d'acier était sinistre. Le roulis, faisant place au tangage, avait mis en danse verres et bouteilles, de même que la vaisselle et les ustensiles de cuisine; la cargaison dans la cale se déplaçait avec fracas, semant la peur parmi les passagers.

Le capitaine, sur le pont supérieur, ayant peine à se tenir debout, scrutait l'horizon au moyen de puissants réflecteurs par une nuit d'encre, sous un firmament éclairé seulement par le scintillement intermittent des éclairs qui déchiraient l'espace, suivis de terrifiants bruits de tonnerre.

Tout le monde à l'intérieur était glacé d'effroi. Le capitaine venu pour rassurer les passagers ne put s'empêcher de dire en passant, la mort dans l'âme :

— Il n'y a qu'un miracle qui peut nous sauver. Jamais de ma vie je n'ai vu pareil assaut de vagues !

L'eau passant par-dessus le seuil de la porte commençait à inonder la salle à manger. L'équipage, pourtant composé de marins éprouvés, perdait presque la tête. Le capitaine les avait jusque-là soutenus de son autorité; mais pour la première fois s'avouait vaincu, ce qui jeta la consternation dans l'âme de ces pauvres désemparés.

Angéline Guillou qui connaissait la bravoure du capitaine ne fut pas lente à suivre son conseil déguisé. Elle s'était jusque là retirée dans un coin et priait avec toute l'ardeur de son âme.

— Notre-Dame de la Garde, sauvez-nous! dit-elle d'une voix forte, dominant tous les bruits. Toute l'assistance de catholiques répondit : Priez pour nous!

Les protestants même, répondirent de leur mieux aux invocations d'Angéline à Notre-Dame de la Garde.

De nouvelles vagues, toujours de plus en plus furieuses, venaient se briser en claquant sur les flancs d'acier du petit navire qui tenait encore tête à la furie des flots.

Tout ce qu'il y avait de chargement sur le pont avait été emporté. Les deux sauvages de Natashquan, cramponnés à un cable d'acier servant à soutenir les mâts, et qui ne voulurent pour rien au monde pénétrer à l'intérieur du navire, étaient les seuls êtres vivants jusque-là restés sur le pont, qui ne furent pas balayés par-dessus bord.

A l'intérieur, Angéline Guillou continuait ses invocations :

— Notre-Dame de la Garde, sauvez-nous!

— Notre-Dame de la Garde, sauvez-nous! Ayez pitié de nous qui périssons!

Au milieu de cette prière on entendit tout à coup un craquement sinistre, qui fit croire à tous que la fin était arrivée. Le mât principal venait de s'abattre avec fracas au-dessus de la chambre des chaudières, mais comme par miracle il avait épargné le tuyau des bouilloires. La foudre avait coupé net le cable d'acier qui le soutenait.

— Notre-Dame de la Garde! Oh! nous laisserez-vous périr, nous qui avons recours à vous, qui n'avez jamais abandonné jusqu'ici ceux qui vous ont invoquée dans le danger?

Elle acheva cette invocation suprême debout, comme si elle eût voulu se rapprocher de celle dont elle implorait le secours.

X

Le vent, qui jusque-là soufflait en tempête, cessa tout à coup et les vagues s'apaisèrent petit à petit. Le jour commençait à poindre après cette nuit d'agonie. Le capitaine

qui n'avait fait que de très rares apparitions, car il s'était tenu constamment à son poste, parut, portant la trace des angoisses que lui avait causées cette nuit terrifiante.

— Nous l'avons échappé belle, mes amis! Depuis trente ans que je navigue « sur » le Golfe, jamais la peur ne s'est emparée de moi; mais je vous avoue franchement que cette nuit j'ai fait mes adieux au monde et que j'ai récité ce que je croyais être mon dernier acte de contrition quand le mât s'est écroulé.

Les passagers faisaient cercle autour de lui pour le féliciter de son habileté; mais comme tous les vrais héros, il ne se laissa pas éblouir par leurs félicitations.

— Je crois que nous devons une fière chandelle à Notre-Dame de la Garde! Mademoiselle Guillou a été bien inspirée, et il n'y a qu'une manière de remercier notre protectrice!

Enlevant sa casquette et la passant à toute l'assistance, il fit une quête pour faire élever une statue à Notre-Dame de la Garde.

— Nous avons fait le vœu, Mademoiselle Guillou et moi, d'ériger un ex-voto dans l'église de la Rivière-au-Tonnerre, et j'invite tous ceux qui sont ici présents à nous accompagner quand le dévoilement de la statue aura lieu!

— Accepté! crièrent ensemble un grand nombre de passagers.

La contribution fut abondante et protestants comme catholiques y allèrent généreusement de leur offrande.

Peu à peu on se hasarda sur le pont pour voir l'étendue du désastre. Le mât principal abattu; quatre chaloupes de sauvetage balayées à la mer; le pont veuf de tous les animaux qui, la veille au soir, étaient encore là, bien vivants. Un des deux sauvages cramponnés aux cables d'acier avait été foudroyé par l'éclair et gisait là devant son compagnon, stoïque, comme le sont les sauvages dans les grandes douleurs.

— Frère à moi, mort! Frère à moi, mort! disait-il tout simplement à ceux qui venaient lui offrir leurs sympathies.

Ces grands enfants des bois peuvent quelquefois donner des leçons de courage aux blancs; mais celui-ci semblait tellement accablé, quoique muet dans sa douleur, que toutes les sympathies convergèrent naturellement vers lui, aucune autre perte de vie n'ayant été signalée durant la tempête.

XI

La misère était venue, cette année-là, frapper à la porte de tous les pêcheurs de la Côte; mais ceux de la Rivière-au-Tonnerre eurent à souffrir plus que les autres. La pêche à la morue, qui avait été réduite des trois quarts partout ailleurs, avait complètement fait défaut à cet endroit. Les marsouins blancs qui, jusque-là, confinaient leurs évolutions entre l'embouchure du Saguenay et la baie des Sept-Iles, s'étaient multipliés au point de ne plus trouver leur nourriture à dévorer les poissons d'eau douce. Ils s'attaquaient maintenant à la morue sur la Côte et la chassaient devant eux avec le pain des habitants.

La moitié des barques des pêcheurs, soit une cinquantaine, étaient ancrées, immobiles, dans la petite anse en face du bourg à l'abri des tempêtes, attendant des temps meilleurs pour reprendre leur tâche quotidienne.

— Nous n'avons pas mangé de morue depuis quinze jours ou un mois! telle était la lamentation quotidienne des femmes et des enfants.

Que faire devant ce désastre pour nourrir ces bouches qui demandent du pain?

Pour subvenir aux besoins de leurs familles, ces pêcheurs de métier durent s'improviser hommes de chantiers (et pour eux c'était comme transplanter un fermier dans une mine de charbon) pour la coupe du bois, au service des grandes compagnies anglaises ou américaines qui faisaient le commerce de bois dans le bas du fleuve. Ils auraient bien eu recours à la pêche au saumon qui abondait dans

les rivières, mais celles-ci sont toutes en possession des seigneurs de la Minganie ou d'Américains qui y possèdent tous les droits de pêche.

Force leur fut donc de s'expatrier. Quelques-uns partirent pour l'Ile d'Anticosti, propriété d'un riche sénateur français qui y faisait un immense commerce de bois. (Cette île, peuplée de chevreuils et d'animaux à fourrure de toutes sortes, avait des règlements particuliers pour la protection du gibier et des animaux à fourrure et la chasse et la pêche y étaient strictement prohibées; mais ceux qui voulurent se conformer aux règlements de l'Ile y trouvèrent de l'ouvrage). Ceux qui ne voulurent pas quitter leur métier traversèrent du côté sud sur la côte de Gaspé, et quelques-uns se rendirent même jusqu'aux bancs de Miscou dans la Baie des Chaleurs; d'autres filèrent jusque sur les bancs de Terre-Neuve pour ne revenir qu'à l'automne, comme les pêcheurs bretons. Ceux qui, par exception, comme le père Guillou, avaient des économies ou se faisaient vieux, étaient restés à la maison et pourvoyaient aux besoins des familles nécessiteuses, sous la direction du vieux curé. Ils allaient aussi à la rencontre des bateaux avec leurs barques à essence, pour en ramener les maigres provisions que leurs ressources leur permettaient encore de faire venir de Québec.

XII

Le retard du bateau de la poste, qui était attendu le vendredi au cours de la journée, mit la consternation dans l'âme de la famille Guillou. La tempête qui sévissait au large s'était aussi fait sentir d'une manière désastreuse sur la grève. La rafale avait tout balayé dans la petite anse où les barques étaient ancrées. Quelle ne fut pas la stupeur des habitants restés au village de voir, au milieu du scintillement intermittent des éclairs, les petites barques s'entrechoquer, puis venir avec fracas se briser sur

les rochers du rivage ! Les maisons peu solides étaient ébranlées par la tempête. Les femmes s'étaient réfugiées à l'église où elles passèrent une partie de la nuit en prières avec le curé, qui les exhortait au courage.

— Notre-Dame de la Garde, priez pour nous !

— Notre-Dame de la Garde, priez pour nous ! entendit-on une partie de la nuit, comme faisant écho aux sublimes invocations des rescapés du petit bateau.

La mère Guillou s'était rendue à l'église avec les autres femmes.

— Je ne puis rester ici à la maison, disait-elle à son mari, quand les autres femmes sont à l'église et que ma fille est en danger et peut-être déjà au fond de la mer.

— Oui, avait répondu le père, va, et prie bien Notre-Dame de la Garde pour qu'elle protège Angéline.

Elle sortit avant les autres de l'église et on la croyait retournée à la maison; mais elle était restée sur la grève tout le reste de la nuit, essayant de découvrir à travers les éclairs une ombre lui indiquant l'arrivée du bateau de la poste, qui portait sa fille si impatiemment attendue. Son mari qui la croyait à l'église avec les autres femmes veillait au soin des enfants.

En sortant de l'église sur les petites heures, on trouva la mère Guillou inerte et sans connaissance, étendue sur la grève, où les vagues venaient s'abattre à quelques pieds d'elle. Elle fut transportée à la maison après que la garde-malade du dispensaire lui eut administré des stimulants; mais elle dut s'aliter, ayant épuisé ses nerfs dans cette nuit d'angoisses et d'inquiétudes sans nom.

XIII

Le petit bateau de la poste, avarié mais non désemparé, avait été poussé par la tempête jusque sur la côte de Gaspé, ce qui décida le capitaine à se diriger sur l'Ile

d'Anticosti à Havre-Meunier, retardant d'autant plus l'arrivée à la Rivière-au-Tonnerre.

Le golfe reprenait peu à peu son calme habituel, et on put constater tout le dégât causé par la tempête. On apprit la disparition de plusieurs barques de pêche, perdues à tout jamais.

Les félicitations au capitaine se renouvelèrent, mais lui se contentait de répondre :

— Remerciez le bon Dieu, car ce n'est pas moi qui vous ai sauvés malgré ma bonne volonté, et, si j'ai pu résister toute la nuit sur le pont, c'est Notre-Dame de la Garde qui m'en a donné la force. Cela dépasse toute conception humaine de penser à l'angoisse que m'a causée cette nuit de tempête.

— Vous auriez pu périr avec nous, capitaine, interrompit un passager.

— Ah ! mais ne croyez pas que c'est pour moi que j'ai eu peur, répondit le capitaine (piqué de croire qu'il eût pu trembler pour lui-même), mais pour vous tous ! Je m'en souviendrai longtemps tout de même. Puis s'adressant à Angéline :

— Eh bien, la petite ! On a craint de ne pas revoir ses parents, n'est-ce pas ?

— Si j'ai eu peur ! et si nous devons remercier le bon Dieu d'abord et Notre-Dame de la Garde ensuite, nous vous devons aussi une fière chandelle. Soyez assuré que vous aurez toujours une place dans mon cœur.

— Ah ! ah ! fit en riant le capitaine; dans un grand cœur, il y a de la place pour bien des petites choses. Eh bien ! foi de capitaine, s'il y a une toute petite place dans votre cœur pour moi, tant mieux ! Pourvu que vous me disiez un *Ave Maria* tous les soirs pour le reste de vos jours, je serai content.

— Promis, Monsieur le Capitaine, et j'y serai fidèle.

— C'est bien, mon enfant, et dans deux heures tu seras à la Rivière-au-Tonnerre et tu pourras embrasser tes vieux parents tant que tu le voudras.

— Que vous êtes bon, Monsieur le Capitaine !

— On va faire retentir la sirène de loin pour ne pas trop les surprendre; car tu sais que la mère est impressionnable, dit avec bonhomie le vieux capitaine qui s'intéressait de plus en plus à Angéline.

— Oh ! que c'est aimable de votre part ! Je n'oublierai pas mon *Ave Maria*.

— C'est ça. C'est très bien. C'est encore la meilleure monnaie que tu puisses m'offrir sur mes vieux jours.

Ces deux heures parurent bien longues à Angéline qui se tenait sur la proue du navire, comme si cela l'eût rapprochée d'autant de son village. Tous les passagers vinrent tour à tour exprimer leurs regrets de perdre une aussi agréable compagne qu'ils considéraient, à juste titre, comme leur sauvegarde.

La sirène annonça enfin la Rivière-au-Tonnerre. Le soleil, qui avait disparu derrière les montagnes, baignait encore au loin ses reflets dans une mer calme; et c'est au crépuscule d'un beau soir de juin qu'Angéline fit ses adieux à ses compagnons et compagnes de voyages.

Parmi les petites barques venant du rivage à la rencontre du navire, elle essayait de distinguer celle de son père et s'attendait à le rencontrer au bateau, peut-être accompagné de sa mère; mais elle apprit bientôt par l'aîné de ses frères, qu'elle reconnut cependant avec joie, la cause de son absence.

Le bagage placé sur la barque, celle-ci s'éloigna tranquillement du navire.

— Tu as l'air bien triste, petite sœur, ne put s'empêcher de dire André Guillou qui avait lu sur la figure d'Angéline tout le désappointement qu'elle éprouvait de ne pas voir son père au bateau.

— Peut-être un peu, André ! Vois-tu... je... croyais rencontrer mon père, et j'ai été un peu désappointée, tu comprends.

— Je te comprends très bien, petite sœur, mais maman n'est pas très bien depuis deux jours et papa n'a pas osé la quitter.

Quand Angéline eut appris que la maladie de sa mère était causée par l'anxiété qu'elle avait éprouvée à son égard, sa hâte de la revoir n'en devint que plus fébrile, et elle pressa son frère d'accélérer la vitesse de sa barque qui, ayant été avariée par la tempête, ne donnait pas sa vitesse habituelle.

Ayant enfin atteint le rivage, elle débarqua précipitamment et, sans attendre son frère ni son bagage, elle courut plutôt qu'elle ne marcha vers la maison paternelle. Son vieux père l'attendait sur le seuil de la porte et la reçut dans ses bras avec toute l'affection d'un père qui revoit son enfant après une si longue absence; mais il ne put proférer une seule parole. Ces âmes simples et bonnes comme celle du père Guillou expriment souvent leurs sentiments par le silence ou par une larme. C'est à ce dernier signe qu'Angéline lut dans les yeux de son père et sa joie et sa douleur.

— Pauvre père, que je vous aime ! et que je suis heureuse de vous revoir, s'exclama Angéline, qui essayait de se dégager de son étreinte pour voler vers sa mère.

Les plus âgés l'embrassèrent pour la couvrir de baisers, mais elle s'en dégagea pour courir au chevet de sa mère malade.

Oh ! comme elle est belle notre grande sœur murmura la petite Agathe, la plus âgée de celles qui étaient nées après le départ d'Angéline.

— Oui, elle est belle comme toi, répondit André qui aimait sa petite sœur Agathe d'un amour particulier, parce qu'elle était non seulement la plus fine et la plus aimable de cette belle nichée d'enfants, mais aussi parce qu'elle était sa filleule.

La mère Guillou attendait Angéline à demi couchée sur son lit, brûlant du désir de revoir son aînée.

La joie mêlée d'anxiété qu'Angéline lut dans les yeux de sa mère la fit se précipiter dans ses bras pour lui prodiguer caresses et baisers. Elle l'embrassa longuement et avec effusion, mais éprouva un malaise en ne recevant pas en retour les embrassements de sa mère.

— C'est votre aînée, votre Angéline, qui vous revient pour toujours ! ne cessait-elle de répéter sans recevoir de réponse.

S'étant relevée, elle constata, oh ! stupeur profonde ! que sa mère chérie avait fermé les yeux pour toujours. L'anxiété au sujet de son aînée l'avait alitée, la joie trop intense de la revoir l'avait tuée.

Angéline sortit affolée de la chambre pour en avertir son père qui manda immédiatement le curé et la garde-malade du dispensaire, mais ils ne purent que constater la mort de cette pauvre femme. Le curé lui administra les derniers sacrements *post-mortem* et consola du mieux qu'il put la famille affligée.

XIV

Les morts subites ne sont pas très fréquentes sur la Côte et la croyance existe encore chez quelques-uns que, quand une famille est ainsi frappée, c'est une malédiction directe du bon Dieu. Aussi, pendant que la morte reposait en chapelle ardente, fallait-il voir l'air que prenaient les bonnes vieilles quand elles passaient devant la maison en se signant, ou, si elles entraient, les regards qu'elles jetaient sur le père Guillou et Angéline.

Un groupe de quatre bonnes commères s'acheminant lentement vers la demeure des Guillou attirait particulièrement l'attention. Une écharpe de laine sur la tête en plein été, les mains sur les hanches, elles tenaient une conversation animée.

— Tu sais, disait Catherine Mélanson, des malheurs de mort subite, ça n'arrivions pas pour rien.

— La Pierre Guillou étions pourtant une morue de bonne femme, répliqua Varsovie Sainfoin, mais j'aimions pas la nouvelle arrivée avec son petit air de reine, comme si elle étions pas la fille de Pierre Guillou comme les autres !

— Non ! qu'il y « avâ » pas de sang royal dans « c'ta » famille-là, continua Joséphine Leblanc. Pourquoi aussi qu'elle avâ « c't'air là » ?

— Moi, j'étions de l'opinion de Catherine, ajouta Angélique Brochu. Quand arrive un malheur comme celui-ci dans une famille, y « avâ » une cause, eh bien ! je ne l'aimions pas cette petite reine, « moa ».

— « Entrons-ti ? » interrompit Catherine Mélanson qui écoutait distraitement la conversation, essayant d'épier par la fenêtre ce qui se passait à l'intérieur.

— Entrons quand même, répondit Varsovie Sainfoin, y pourront toujours pas nous manger !

— On dira un *Ave* pour les âmes du purgatoire, répliqua Catherine. Comme ça, y aurions moins de danger.

Les deux plus hardies entrèrent furtivement et se glissèrent près de la morte. Les deux autres passèrent outre en se signant. Celles qui étaient entrées restèrent longtemps immobiles, examinant attentivement la morte et jetant de temps en temps un regard inquisiteur sur Angéline. Celle-ci s'approcha des bonnes commères et leur adressa la parole :

— Vous connaissiez ma bonne mère, Mesdames ?

— Ecoutions ! dit Catherine à sa compagne, elle nous appelle madame !

Les deux commères se tâtèrent pour voir si c'était bien à elles qu'Angéline s'adressait.

— Oui,... oui,... qu'on la connaissions la mère Guillou, ma belle Demoiselle, et que « c'étâ » une morue de bonne femme !

— Oui,... et dire qu'elle est morte sans avoir pu me dire une seule parole, répondit Angéline, puis elle ajouta : Aimeriez-vous à réciter le chapelet avec moi ?

— Oh que oui ! ma belle Demoiselle ! et deux si vous « voulâ ».

Elles s'agenouillèrent et répondirent dévotement au chapelet dit par Angéline.

— Elle « n'avâ » pas l'air trop malheureuse, dit Catherine, rompant la première le silence et poussant sa compagne du coude.

Que non, répondit Varsovie, on « s'étâ » peut-être trompées. La petite reine avions pas l'air trop méchante non plus, elle nous « avâ » appelées madame.

— En effet, vous « avâ » raison. Ça n'a pas l'air aussi pire que je pensions.

— C'est Joséphine et Angélique qui vont regretter de n'être pas entrées quand nous leur dirons que la demoiselle nous a appelées madame, mais je t'avouons que je n'étions pas grosse quand j'avions ouvert la porte !

— Moi non plus, répondit Varsovie ! Le curé « avâ » bien raison de dire dimanche dans son sermon qu'il faut pas faire de jugements téméraires.

— Comme de bonne, on sait rien encore, mais si elle a fait des mauvais coups ailleurs, elle en fera bien d'autres ici. On sera toujours pas responsables de leurs malheurs. Disons un autre chapelet.... Je crois en Dieu.... Notre Père des Cieux.... Je vous salue, Marie.... Gloire soit au Père....

XV

Après la cérémonie funèbre, Angéline retourna à la maison, mais elle dut s'aliter pour se remettre de ses émotions.

Antoinette Dupuis, la garde-malade du dispensaire qui avait compati aux malheurs de la famille, mais qui s'était surtout occupée d'Angéline, continua à lui prodiguer ses soins et ses consolations. Comme la maladie ne fut pas considérée grave, on ne manda pas le médecin, sa science ayant suffi aux besoins présents. Elle passait de longues heures avec Angéline, causant du couvent de Sillery où elle avait elle-même fait ses études. Elles se sentirent moins isolées toutes les deux et une solide amitié ne tarda pas à les lier.

Le bon curé ne négligea pas non plus la famille et ne perdait aucune occasion de distraire Angéline durant sa convalescence. Il aborda même une fois la question de son

avenir auquel il s'intéressait beaucoup, n'ayant pas été étranger à la poursuite de ses études à Sillery.

— Vous êtes-vous découvert de la vocation? hasarda-t-il un jour qu'Angéline avait l'air bien disposée.

— « Si ». J'y ai pensé, Monsieur le Curé, d'ailleurs ma regrettée mère m'en parlait souvent sur ses lettres, et je devinais que les grands sacrifices que mes parents s'imposaient à mon égard n'étaient pas sans intention de cette sorte. Ma digne supérieure avait aussi abordé le sujet, et je n'ai pas été tout à fait sourde à son appel, sans toutefois lui donner de réponse définitive. Je désirais revoir ma famille, mais dans des circonstances moins tristes que je l'ai revue, dit-elle en essuyant une larme.

— Laissons de côté ce sujet,... n'y pensons plus, reprit le curé tout ému. Nous le reprendrons plus tard, quand vous serez complètement remise.

— Vous pouvez continuer, répondit Angéline plus forte que le curé, mais les circonstances sont si changées. Les événements se sont succédés avec une telle rapidité que je n'ai pas encore mis d'ordre dans mes idées. Je me dois d'abord à mon père jusqu'à ce qu'il soit tout à fait remis, car vous ne l'ignorez pas, sans doute, il est tout bouleversé, et je constate qu'il passe de grandes nuits sans sommeil. Je l'entends souvent soupirer de ma chambre et cela me cause de l'inquiétude.

— Mais fait-on de l'insomnie, Angéline?

— Non... non,... dit-elle en rougissant, mais je m'éveille souvent, car je dors inquiète.

— Vous avez raison,... c'est ça : vous avez raison ma fille, répondit le bon curé très ému. Vous vous devez d'abord à votre père, à vos frères et sœurs et, ensuite... après... le bon Dieu arrangera tout cela.

— Je me suis en effet confiée à la Providence. J'ai réfléchi beaucoup depuis notre malheur et je continuerai à réfléchir encore.

— Vous agissez sagement mon enfant, car la Providence voit à tout, vous savez. Si la vie religieuse est un état à peu près parfait pour acquérir des mérites pour le ciel, la

vie conjugale est aussi très noble en soi, et qui sait si un jour un prince charmant ne viendra pas faire votre bonheur !

— Passe pour le prince charmant, répondit Angéline avec un léger sourire, mais je crois qu'ils sont plutôt rares à la Rivière-au-Tonnerre.

— Eh bien ! on sourit, c'est bon signe, dit le curé plus joyeux, je vais essayer de vous en trouver un.

— Dormez tranquille, Monsieur le Curé, ça ne presse pas, allez !

— Pas assez pour en faire commande d'un aux magasins Dupuis Frères ? répondit le curé qui devenait badin.

Sur ce, il souhaita une bonne nuit à Angéline et à toute la famille et retourna au presbytère.

XVI

Quand Angéline fut suffisamment remise de ses fatigues, elle résolut d'accomplir la promesse qu'elle avait faite à sa bonne mère supérieure de Sillery, celle de lui donner périodiquement de ses nouvelles. Elle lui écrivit donc en ces termes :

Rivière-au-Tonnerre, le 19 juillet.

Révérende Mère Saint-Pierre-d'Alcantara,
Couvent de Jésus-Marie de Sillery,
Sillery, près Québec (Canada).

Bonne et chère Mère,

Le retard apporté à l'accomplissement de ma promesse, que je considère cependant comme un pieux devoir, et que j'expliquerai incessamment, me laisse tout de même un peu confuse. Connaissant votre grande bonté, je me sens déjà pardonnée. Le télégramme de mon père vous apprit très laconiquement la mort de ma bien-aimée mère.

Après les incidents que je vous raconterai plus loin, j'ai dû m'aliter pour me remettre.

Les journaux ont dû vous apprendre la tempête que nous avons essuyée en mer. *(Je dis en mer, car, ici, quand nous parlons du Golfe, nous disons toujours la mer).* Comme les détails ne vous sont certainement pas parvenus, permettez, digne mère, que je vous en raconte les péripéties.

Nous partîmes de Québec, comme vous le savez, le 24 juin au matin sous les plus heureux auspices, et le voyage se continua ainsi jusqu'au vendredi soir. La température idéale dont nous étions favorisés mettait la joie dans tous les cœurs. Le spectacle féerique de notre départ de Québec, puis le déroulement de ce panorama incomparable que nous voyions de notre bateau filant droit au milieu du fleuve (comme si le capitaine eût voulu que nous jouissions autant du spectacle qui s'offrait sur la rive droite que de celui qui nous était offert sur la gauche); des compagnons de voyage charmants et un équipage irréprochable, (j'ai trouvé une amélioration dans les moyens de transport depuis mon départ, il y a cinq ans); tout enfin semblait s'harmoniser pour nous procurer un bon voyage. Le pessimisme du bon vieux capitaine Bouchard, à qui vous m'aviez confiée au départ, était le seul point noir à l'horizon. Notre inexpérience nous faisait presque rire de ses craintes, qui nous semblaient puériles, quand nous dûmes enfin constater qu'elles n'étaient pas vaines.

Vers les sept heures du soir, commença à s'élever un fort vent du nord-est qui dégénéra bientôt en une tempête furieuse. Ma plume est impuissante à vous décrire les horreurs de cette nuit d'agonie, où tout ce qu'il y avait de vivant sur le pont fut balayé à la mer. Les cris de ces pauvres animaux, bientôt noyés, étaient terrifiants à entendre. Ce qui créa cependant le plus de sympathies, ce fut la mort d'un pauvre sauvage qui, n'ayant pas voulu pénétrer à l'intérieur du bateau, fut foudroyé sur le pont en présence de son compagnon qui avait échappé par miracle à la mort.

Vous connaissez mes idées au sujet de ces pauvres sauvages du Nord dont je vous ai souvent parlé et au sujet desquels je vous ai raconté maintes histoires de foi si touchantes. La sympathie que j'ai éprouvée pour son pauvre compagnon qui restait vivant n'était que le prélude de la douleur que je devais éprouver moi-même à mon arrivée à la Rivière-au-Tonnerre.

Je ne veux m'attribuer aucun mérite personnel, mais je crois que Notre-Dame de la Garde pour qui, vous le savez, j'ai une dévotion particulière, et que j'ai invoquée de toute l'ardeur de mon âme pendant la tempête, nous a seule sauvés du naufrage. Le bon vieux capitaine Bouchard qui s'était uni à nos humbles prières, avait promis au nom de tous de faire ériger un ex-voto à la Vierge, sous ce vocable, dans l'église de la Rivière-au-Tonnerre, si nous étions sauvés. Après ce vœu, alors que nous croyions tous périr, la tempête cessa soudainement.

Si j'ai prié si ardemment c'était pour revoir ma mère, mais, hélas!... elle est morte dans mes bras sans avoir même pu me donner un baiser. L'anxiété qu'elle avait éprouvée, me sachant en mer par cette nuit de tempête, l'avait rendue malade. Le seul bonheur que j'ai pu éprouver a été de voir l'expression de ses yeux en entrant dans sa chambre où elle fut foudroyée pendant que je lui prodiguais mes caresses.

Vous comprenez, chère bonne Mère, toute la détresse de mon âme! mais je me console en pensant que je ne suis pas tout à fait orpheline, puisque vous me restez et que le souvenir de vos bontés à mon égard restera ineffaçable dans mon cœur.

Mon vieux père est inconsolable de la perte de sa chère épouse, et je lui prodigue toutes les consolations qu'il est en mon pouvoir de lui donner, quoique je sois aussi triste que lui-même.

Heureusement qu'Antoinette Dupuis, que vous comptez au nombre de vos anciennes élèves, est ici comme garde-malade en charge du dispensaire. Sa présence me procure un peu de distractions et me fait une compagne agréable.

Monsieur le Curé est aussi bien bon pour nous, ce qui atténue un peu notre malheur.

Je dois prendre charge temporairement de la maison, pour aider mon pauvre père qui se fait vieux et que cette dernière épreuve a failli tuer. Priez, chère bonne Mère, pour lui conserver la vie, car je me sentirais bien désemparée s'il fallait qu'un double malheur arrivât.

J'ai été fidèle à l'*Ave Maria* que je vous ai promis, et j'en ai ajouté un autre pour le bon vieux capitaine. Je vous demande en retour, avec instance, le secours de vos efficaces prières et vous prie d'agréer, très Révérende Mère, les sentiments les plus respectueux

De votre humble petite fille,

Angéline GUILLOU.

XVII

Le mois de juillet se passa sans incidents remarquables. Après avoir vaqué aux soins du ménage, Angéline visitait Antoinette Dupuis au dispensaire et s'intéressait beaucoup aux travaux de celle-ci, se renseignant sur tout. De son côté, le plaisir d'avoir enfin rencontré une compagne aussi aimable et intéressante fit paraître moins lourd et plus attrayant à Antoinette Dupuis son séjour à la Rivière-au-Tonnerre. Elle appréhendait moins la venue de l'hiver, son premier qu'elle passerait sur la Côte, et ce n'était pas sans une certaine crainte qu'elle voyait venir la saison froide, bien que le dispensaire fût abondamment pourvu de combustible.

Le dimanche précédant l'Assomption, le curé annonça en chaire un événement sortant de l'ordinaire. Il venait en effet de recevoir du capitaine Bouchard une lettre, lui annonçant que lui-même et ses officiers assisteraient à la grand'messe dans son église le jour de l'Assomption, fête patronale des Acadiens. Il venait remplir le vœu qu'il avait

fait, avec Angéline Guillou, d'ériger un ex-voto à Notre-Dame de la Garde dans l'église de la Rivière-au-Tonnerre, pour les avoir sauvés du naufrage dans la nuit du 27 juin.

Le bon vieux curé en profita pour haranguer ses paroissiens et leur citer la piété des marins comme exemple.

Tel que prévu, le bateau jeta l'ancre au large de la baie juste une heure avant la grand'messe. Comme les barques étaient toutes prêtes pour rencontrer le bateau au large, elles étaient de retour une demi-heure plus tard dans la petite anse.

Le curé les attendait, revêtu de ses habits sacerdotaux et accompagné des enfants de chœur, croix en tête.

Toute la paroisse était réunie sur la grève, attendant le débarquement du capitaine et de ses officiers. Ceux-ci déchargèrent leur précieux fardeau qu'ils installèrent sur un boyard, et portèrent la statue de Notre-Dame de la Garde solennellement jusqu'à l'église. Le curé était visiblement impressionné de même que toute l'assistance. Angéline occupait un banc à côté du capitaine, celui-ci ayant insisté pour qu'elle fût à l'honneur comme elle avait été à la peine. Après la bénédiction de la statue le bon Père Curé s'adressa ainsi à ses paroissiens :

MONSIEUR LE CAPITAINE,
MESSIEURS LES OFFICIERS,
MADEMOISELLE,
MES TRÈS CHERS FRÈRES,

« L'événement solennel qui vient de se dérouler à vos yeux, fera époque dans l'histoire de notre humble paroisse. Votre foi déjà si vivace n'en sera qu'accrue par cette manifestation, provoquée par des événements qui font honneur à ceux qui en sont les héros comme à ceux qui se sont associés à eux pour rendre un nouvel hommage à la Reine du Ciel.

Je n'entrerai pas dans les détails des faits qui ont motivé ce bel acte de foi, ils vous sont déjà connus. Une jeune fille estimée de cette paroisse participe aux honneurs,

comme vous le voyez, avec les messieurs étrangers qui nous visitent en ce moment. Désormais, aux jours de grande détresse, adressez-vous à Notre-Dame de la Garde. Demandez-lui qu'elle ramène la prospérité d'autrefois sur ce petit coin de terre que nous avons tous appris à aimer malgré la rigueur du climat et l'aridité de son sol. Priez-la de nous procurer un moyen pour que la pêche reprenne au printemps. Nous subissons une dure épreuve, mais Notre-Seigneur envoie sa Mère à notre secours.

Que Notre-Dame de la Garde vous protège !...

A Monsieur le Capitaine et aux autres officiers du bateau, merci pour cette belle statue qui ornera désormais notre église et qui sera certainement une source de bénédictions pour vous tous aussi bien que pour nous-mêmes. »

Le curé n'en disait jamais long, mais il était toujours au point. Les paroissiens paraissaient profondément émus quand ils allèrent reconduire le capitaine et les officiers sur la grève.

XVIII

La courte saison d'été prit bientôt fin. Les pêcheurs partis au printemps pour la Gaspésie commencèrent à rentrer un à un, ayant fait pour la plupart une saison assez fructueuse. Ceux qui s'étaient rendus aux bancs de Miscou et à Terre-Neuve revinrent un peu plus tard, tandis que d'autres, qui avaient traversé à l'île d'Anticosti pour y travailler à la coupe du bois, profitèrent du dernier bateau pour réintégrer leurs foyers.

Les plus forts d'entre eux repartirent immédiatement pour la chasse, de sorte que la population restée au village se résumait aux femmes, aux vieillards et aux enfants. Les jours sombres et moroses du mois d'octobre s'écoulèrent tristes et monotones. Puis vint la Toussaint qui apporta avec elle la traditionnelle bordée de neige, couvrant de son blanc linceul tout le littoral et jusqu'aux profondeurs de la forêt sans fin.

En ce jour de la commémoration des morts et malgré le froid, toute la famille Guillou visita l'humble cimetière. Devant la petite croix de bois portant cette simple inscription :

CI-GIT
MARGUERITE BELLIVEAU
EPOUSE
DE PIERRE GUILLOU.

toute la famille s'agenouilla sur la neige qui recouvrait le sol. Angéline, tenant le plus jeune de ses petits frères par la main, tremblait sous la froide bise de novembre, déshabituée qu'elle était du climat rigoureux de la Côte. Elle n'en récita pas moins à haute voix un *De Profundis* pour le repos de l'âme de sa mère.

Les tristes événements des mois écoulés passèrent tous dans sa mémoire de jeune fille si tôt éprouvée, comme pour lui rappeler les amertumes de la vie d'ici-bas.

Ce n'était pourtant pas ce qu'avait rêvé cette pauvre enfant, quand, toute joyeuse, elle s'embarquait le 24 juin pour retourner dans son cher pays. Toutes les horreurs de cette nuit terrible repassèrent dans sa mémoire. Elle se voyait encore ballottée par les flots courroucés; son désappointement de ne pas voir son père au bateau, puis enfin sa mère mourant dans ses bras sans pouvoir lui rendre ses baisers, lui firent pour un instant douter de la justice divine; mais se ressaisissant, d'une voix forte quoique empreinte de désespoir, elle s'adressa à celle qui l'avait sauvée des flots :

— Notre-Dame de la Garde, pardonnez à ma douleur et donnez-moi du courage !

Elle souffrit cependant les affres de l'agonie devant cette tombe à jamais fermée et que le nouveau linceul de neige dérobait davantage à ses yeux.

Le bon curé, qui suivait de loin ce pieux pèlerinage, manœuvra de manière à se trouver sur leur chemin au

sortir du cimetière. Il trouva dans l'évangile et dans son cœur des mots de consolation appropriés aux circonstances, qui les laissèrent moins tristes et plus courageux.

XIX

Tout annonçait un hiver rigoureux. Le bateau de la poste, qui donnait un peu de vie à la Côte durant la belle saison, fit son dernier voyage le 8 novembre, et ce fut ensuite l'isolement complet du monde civilisé qui commença. Antoinette Dupuis ne put s'empêcher de pleurer quand elle le vit partir, tant l'isolement qu'elle ressentit lui parut complet. C'est Angéline qui à son tour fut son ange consolateur.

Comme elles cheminaient lentement ensemble après avoir assisté au départ du bateau, Antoinette ne put taire son désespoir de le voir partir.

— Il me semble, disait-elle, en voyant s'éloigner le bateau, que c'est un pont que la vague emporte et qui ne se reconstruira plus.

— Vous broyez du noir, ma chère amie, répondit Angéline. Vous verrez comme le temps passe vite. D'abord, avez-vous déjà voyagé en cométique ?

— Non, et je brûle du désir de tenter cette expérience.

— Vous voyez, répondit Angéline fière de son premier succès, qu'il y a moyen de tuer la monotonie. Ensuite nous pourrons faire du ski.

— J'adore le ski ! dit Antoinette enthousiasmée.

— Voilà déjà deux objets de vos délices trouvés, et nous en découvrirons bien d'autres. Il y a aussi la traîne sauvage (*Toboggan*), que vous ne devez pas ignorer, puisqu'on s'amuse ainsi durant le carnaval à Québec.

— Oh ! le carnaval ! Je vais manquer cela aussi.

— Nous aurons le nôtre, puisque nous ferons la même chose ici.

— En effet, dit Antoinette consolée et accélérant le pas; avec une compagne aussi bonne et aussi charmante que toi l'hiver ne sera pas trop long.

Quoique la petite garde-malade ne désirât la maladie de personne, elle était cependant avide de faire un voyage en cométique. L'occasion ne tarda pas à se présenter, car elle fut bientôt appelée auprès d'une malade à vingt milles du dispensaire.

— Vous « alla » « plêre » trouver le temps long, dit le conducteur qu'on avait envoyé à sa rencontre, mais j'avions de bons chiens.

— Je n'en doute pas, et d'ailleurs votre cométique a l'air bien confortable.

— Que oui, Mademoiselle... et le conducteur n'étions pas un manchot non plus.

— Non, car vous m'avez l'air avoir deux bons bras solides.

— Et j'avions aussi un bon fouet.

— Mais ne maltraitez pas vos petites bêtes, elles sont si gentilles.

— « Tenâ » vous bien, dit le conducteur en faisant claquer son fouet au-dessus de la tête des bêtes sans toutefois les toucher. Voyez-vous, dit-il en riant la bouche ouverte, découvrant deux belles rangées de dents blanches et saines, vous voyez que ça ne leur fait pas mal.

Elle s'emmitouffla dans les fourrures et s'étendit sur le cométique. Les chiens, haletants, attendaient le signal du maître pour partir. Quand tout fut prêt, fouette cocher! Les chiens s'élancèrent avec une telle rapidité que le conducteur n'eut pas le temps de tenir l'équilibre, et le cométique chavira.

— Nous ne vous avions pas fait mal, dit le conducteur un peu penaud.

— Mais non, et cela m'amuse beaucoup.

La jeune fille s'étant remise en place, le voyage se continua heureusement jusqu'à ce qu'ils arrivassent à un petit campement sis au bord d'une rivière congelée.

— Vous ne vous êtes pas fait conduire au Château

Frontenac, dit le conducteur en plaisantant, mais c'étions du bien bon monde.

— Antoinette Dupuis ne répondit rien à cette plaisanterie, tant elle se sentit glacée d'effroi en pénétrant dans ce taudis, où gisait une pauvre femme qui attendait ses soins professionnels. Comme il lui fallut passer trois jours dans cet abri mal joint où le vent s'infiltrait de toutes parts, ses propres misères lui parurent moins grandes.

Le retour à la Rivière-au-Tonnerre fut aussi moins solitaire, car trois cométiques se suivaient, à part celui de la garde-malade : le parrain et la marraine d'un nouveau-né venaient à l'église pour la cérémonie du baptême.

Antoinette Dupuis était toute radieuse de sa nouvelle expérience et elle se dirigea immédiatement vers la demeure d'Angéline pour lui raconter son voyage.

Le retour du cométique avait attiré près de l'église une partie de la population qui voulait être témoin de l'émotion qu'avait dû éprouver leur petite garde-malade. Les bonnes commères n'en revenaient pas de sa hardiesse et de son courage.

— Pour une pimbèche de Québec, elle « étâ » assez courageuse, dit Catherine Mélanson.

— Elle « avâ » pas vu le pire, disait une autre.

— « Ma foé », répliqua Varsovie Sainfoin, j'croyons qu'elle « avâ » pris part aux courses de chiens à Québec.

— Allons donc lui demander, dit à son tour Joséphine Leblanc.

Le curé, qui avait vu passer les trois cométiques, devinant qu'on avait besoin de ses services, les avait précédés à la sacristie. Le parrain et la marraine arrivèrent bientôt après, accompagnés du père de l'enfant.

— Encore toi? dit le bon curé à Joseph Séguin en manière de plaisanterie.

— Eh oui ! répondit Séguin un peu interloqué.

— Tu sais, ce n'est pas un reproche, au contraire; mais c'est bien ton dixième celui-ci? Est-ce un garçon ou une fille?

— C'est un garçon, Monsieur le Curé. Et si c'étions comme dans les paroisses de la rive sud où l'on paye la

dîme au treizième minot, celui-ci serait à vous, car c'est bien mon treizième.

— Heureusement, Joseph ! Si c'était comme cela sur la Côte j'aurais une moyenne famille sur les bras, car les nichées de treize ne sont pas rares, et par le temps qui court....

— Oui, j'étions pas riche en effet, et vous nous « ferâ » bien grâce pour les cloches. Eh ! Monsieur le Curé ?

— Comme c'est ton treizième, Joseph, je vais les sonner pour rien.

— Vous « étâ » ben toujours bon pareil, Monsieur le Curé. Ça nous encouragions ! A l'année prochaine, Monsieur le Curé, dit Séguin en ajustant son casque de vison et son paletot de castor.

XX

Rien ne venait rompre la monotonie des tristes jours d'hiver et des longues soirées passées au coin du feu dans le modeste logis des Guillou si ce n'est l'arrivée des cométiques de la poste. Angéline attendait impatiemment une réponse à sa lettre écrite à la Supérieure de son *Alma Mater*. Elle commençait à craindre que sa lettre ou la réponse ne se fussent égarées, quand son frère lui apporta enfin un jour du bureau de poste la réponse si ardemment attendue.

Elle eut tôt fait d'ouvrir l'enveloppe, tremblante d'émotion à la vue de cette écriture régulière comme si elle eût été moulée; et elle lut avec une émotion facile à comprendre la lettre qu'elle contenait.

Sillery, Québec, le 1er décembre 19....

MADEMOISELLE ANGÉLINE GUILLOU,
Rivière-au-Tonnerre, Côte Nord,
Province de Québec (Canada).

MA CHÈRE ENFANT,

Votre aimable lettre pleine de tendresse et d'affection, conçue dans les moments de douleurs que vous avez traversés, a rappelé à ma mémoire les quelques remarques

que j'ai cru bon de faire aux finissantes sur ce qui les attendait dans la vie. Mes prévisions, hélas ! n'étaient que trop justes, quoique j'aurais désiré qu'elles ne s'appliquassent jamais à vous; mais comme Dieu dans sa grande sagesse frappe souvent ceux qu'il aime, j'ose croire que la terrible épreuve que vous avez subie est une nouvelle marque de son amour.

Vous avez toute ma sympathie, ma chère enfant, dans votre malheur et tous mes souhaits de réussite dans la lourde tâche, que vous avez acceptée si généreusement, de remplacer votre digne mère. Mettez toute votre confiance dans Notre-Dame de la Garde ! Quel que soit le vocable sous lequel vous prierez notre Mère du Ciel, c'est toujours à la dispensatrice des biens célestes que vous vous adresserez.

Le capitaine Bouchard m'a appris la belle cérémonie dont vous avez été les héros conjoints. C'est une belle note en votre faveur dont il ne faudra cependant pas trop vous enorgueillir, si vous ne voulez pas perdre tout le fruit de votre belle action.

Comme vous le voyez, ma chère enfant, je prêche toujours l'humilité; c'est une fleur qu'il vous faudra cultiver davantage, si, après avoir accompli votre tâche à la Rivière-au-Tonnerre, vous donnez suite aux espérances de votre vieille directrice, en réintégrant le couvent de Sillery avec le costume de postulante qui vous attend toujours.

Je suis heureuse en même temps que surprise de la présence chez vous de cette chère Antoinette Dupuis, de qui j'ai conservé le meilleur souvenir. Rappelez-moi à sa mémoire et dites-lui que je serai toujours heureuse de recevoir de ses nouvelles.

Veuillez présenter mes condoléances à votre bon père affligé et accepter de toute la communauté nos vœux de bonheur pour la nouvelle année qui va bientôt frapper à notre porte.

Mère Saint-Pierre d'Alcantara,
Directrice.

Des larmes abondantes coulèrent des yeux d'Angéline pendant la lecture de cette lettre si remplie d'affection maternelle. Ses années de pensionnat repassèrent l'une après l'autre dans sa mémoire, depuis son arrivée au couvent où l'avait conduite le capitaine Bouchard; son entrée timide dans cette imposante maison; la première rencontre avec ses compagnes qui la regardaient toutes avec un air de curiosité, où elle avait failli éclater en sanglots tant elle se sentait intimidée; ses premiers succès en classe où les rieuses cette fois furent de son côté; la création d'amitiés solides dans une atmosphère de confort où l'on jouissait du chauffage à la vapeur, de l'éclairage à l'électricité et de mille autres commodités qui étaient absentes de la Rivière-au-Tonnerre et de l'humble demeure des Guillou en particulier. Elle fut prise du désir de retourner à Sillery par le premier bateau du printemps; mais elle se ressaisit bientôt en pensant au devoir qu'elle avait accepté et résolut de l'accomplir jusqu'au bout.

La lettre de sa digne mère Supérieure rappelait en effet à Angéline que la fête de Noël était à la porte. Cette fête, qui revêtait à son *Alma Mater* des airs de solennelle grandeur, allait-elle renouveler ici, dans son cher village, les mêmes sentiments de piété et de naïve admiration qu'autrefois? L'humble crèche de la petite église blanche représentait certainement le même événement que les splendeurs de la chapelle du couvent de Sillery, mais allait-elle y trouver les mêmes jouissances que jadis?

Elle se remémorait pourtant toute la poésie d'une messe de minuit dans ce hameau solitaire, situé au bord du grand golfe, mer intérieure presqu'aussi grande que la moitié de la Méditerranée et fermée six mois de l'année à la navigation. Un hameau sous la neige dont rien ne vient altérer la blancheur immaculée, éclairé par les reflets d'argent d'une pleine lune de décembre, sous un ciel serein, scintillant d'étoiles et se mirant dans une mer bleue; le seul bruit perceptible : celui des vagues venant se briser doucement sur le rocher toujours nu du rivage et caressant son oreille attentive.

Au milieu de cette scène : une petite église blanche éclairée à l'intérieur par des lampes à pétrole, laissant percer timidement la lumière à travers les hautes fenêtres couvertes de givre aux multiples dessins créés par les caprices de la nature et que le pinceau le plus exercé ne saurait imiter; de faibles lumières éclairant les petites maisons couvertes de neige, faisant contraste avec le bois noir des lambris sans peinture; puis, passant en silence à travers les barrières, marchant à la file indienne, au son pâle de la petite cloche de l'église, parents et enfants qui vont présenter à l'Enfant de la crèche leurs naïfs mais sincères hommages.

Dans l'église à demi éclairée et mal chauffée, une humble crèche représentant la scène de la Nativité. Dans la nef, de rudes pêcheurs à la foi naïve mais forte, des petits, des humbles, des pêcheurs comme les apôtres : ceux que le Sauveur aimait et dont il cherchait à s'entourer. Le cadre n'était-il pas aussi naturel après tout qu'au milieu de la splendeur des villes où le luxe s'étale presqu'avec impudence?

Elle s'entretenait souvent de ces pensées quand arriva enfin le jour solennel. Elle se rendit à l'église avec André et la petite Agathe qu'elle tenait par la main. Ils pénétrèrent dans l'église après avoir encore une fois contemplé cette belle scène extérieure qui s'était maintes fois offerte aux yeux des habitants de la Rivière-au-Tonnerre, sans peut-être qu'ils en saisissent toute la beauté et la poésie.

Le « maître-chantre », de sa voix criarde, entonna le « *Minuit Chrétiens* », puis l'humble curé, fatigué par les épreuves où passait sa paroisse, fit cependant son entrée de la manière la plus solennelle possible.

Angéline ne put s'empêcher d'établir le contraste entre les chants presque célestes de son *Alma Mater* et ceux qu'elle entendait en ce moment; mais elle se disait en elle-même : c'était, là-bas, le chant des Anges, ici c'est le chant des Bergers. Elle pensait avec raison en elle-même que l'un et l'autre étaient agréables à l'Enfant-Dieu.

La messe de minuit finie, tout le monde rentra paisiblement chez soi. Il n'y a pas comme dans les paroisses de la rive sud des grelots sonnants aux harnais des chevaux traînant carrioles, « berlots » et faisant mille bruits.

Là, c'est le silence de la mort, et il semble que l'on craigne de le rompre, car la plupart du temps on parle à demi-voix, comme si on tenait à respecter ce caprice du sort.

Le bon vieux curé annonça le dimanche suivant que, vu les épreuves par lesquelles passait sa paroisse, il ne ferait pas la quête de l'Enfant-Jésus; que de plus il remettrait la dîme à tous ceux qui en feraient la demande; mais que, pour ne pas priver les familles de sa bénédiction, il la donnerait à l'église, le Jour de l'An, à la grand'messe. Il recommanda à ses paroissiens d'éviter les réunions tapageuses, vu la détresse dans la paroisse; mais il leur permit les réunions où l'on raconterait des histoires et des contes, pourvu que le bon ordre y régnât.

XXI

A midi, le Jour de l'An, Ambroise Comeau, conteur de peurs, d'histoires de loups-garous, de feux-follets, etc., frappa à la porte des Guillou pour leur demander l'hospitalité, qui n'est d'ailleurs jamais refusée sur la Côte. Ambroise fut invité à fumer une pipe dans la cuisine avant le dîner. Cet homme vivait ainsi du Jour de l'An à la Saint-Sylvestre et passait toujours trois ou quatre jours dans la même maison une fois qu'il avait été agréé. Il était toujours le bienvenu partout et les enfants en particulier raffolaient de ses histoires dont le répertoire se composait d'une centaine. Il ne finissait jamais une séance sans qu'on lui demandât de raconter la belle histoire d'Évangéline immortalisée par Longfellow.

— Racontez-nous donc la belle histoire d'Évangéline, s'empressa de dire Jude Guillou, âgé de huit ans.

— J'ai l'habitude de réserver cette histoire pour la fin; mais puisque vous le désirez ! Ça vous va tous ?

— Oui,... oui,... répondirent à l'unisson tous les enfants.

— Moi, je me mets tout près du père Ambroise pour mieux entendre, dit la blonde petite Agathe.

— Viens t'asseoir sur mes genoux, lui proposa André.

— Ça y est ? dit le père Ambroise.

Le vieux conteur prenait bien son aplomb, puis les deux coudes sur les genoux, commençait toujours ainsi son récit :

— Il y « avé » une « foa ! » dans notre belle Acadie, qui était autrefois un domaine de la vieille France, sous les grands rois *(le père Ambroise essuyait toujours une larme à ce point de son récit)*, un village qui se « dénommait » Grandpré. Ce village était situé au bord de la mer, comme vous le verrez d'ailleurs dans un instant. On y vivait content, heureux. La campagne verdoyante des alentours était peuplée de nos gens, de bons Acadiens comme nous, qui prospéraient sur des terres fertiles. On y entendait du matin jusqu'au soir le chant du laboureur pendant que la charrue, dont le soc déchirait le sol, était tirée par deux bons bœufs paisibles et doux.

— Évangéline était-elle sur une de ces fermes ? interrompit Thomas, âgé de sept ans.

— Fais « moa » pas perdre le fil de mon histoire, nom d'un nom ! Où est-ce que j'en étais rendu ?

— Deux bœufs paisibles et doux, dit Thomas timidement pour réparer sa gaucherie.

— Or il y avait, dans le village de Grandpré, la plus belle fille qui ne se fût jamais vue. Elle était taillée au ciseau, comme on dit, et avec ça une' belle chevelure, blonde comme une gerbe de blé. Ah ! puis les deux beaux grands yeux bleus qu'elle avait ! Aussi fallait-il voir les garçons faire la roue autour d'elle le dimanche après la grand'messe quand elle sortait de l'église; c'était à qui lui ferait de l'œil. C'était elle Évangéline (pointant vers Thomas qui l'avait interrompu). C'était la fille à Benoît

Bellefontaine que courtisait Gabriel, le fils de Bazile, le forgeron du village. Leur demeure n'était pas loin de celle d'Évangéline, et quand celle-ci allait traire sa « caillette », il manœuvrait toujours pour la rencontrer; de son côté, « elle ne se faisait pas tirer l'oreille », car elle l'aimait bien et avec raison, parce que c'était un fameux beau garçon, planté comme un chêne et doué de la force de son père, qui se faisait fort de maîtriser le cheval le plus fringant qu'on pût lui amener à ferrer.

Ha! ha! ha! Il y « avé » une « foa » un Anglais qui lui avait lancé un défi et il a cassé la patte de son cheval avec son bras de fer. « Ya pas » revenu celui-là.

Or, comme ça faisait déjà assez longtemps que les « jeunesses » se courtisaient, il fallut bien songer à les marier. On fixa donc le mariage pour le six juin et il fut convenu que le vieux notaire Leblanc viendrait passer le contrat deux jours avant le mariage.

Les « jeunesses » avaient le cœur gai comme de bonne; mais les vieux avaient l'air plutôt triste. « Y avé » une chose qui intriguait la population du village : depuis deux jours, deux corvettes anglaises ancrées au large tenaient leurs canons braqués sur Grandpré comme si elles eussent voulu le bombarder. « Y avé » même un canon qui avait l'air pointé sur l'église quand on se mettait en ligne entre le bateau et l'église. Ça nous paraissait comme ça du moins.

— Etiez-vous là, père Comeau? interrompit le petit espiègle Thomas.

— Tiens! tiens! quand je dis nous, c'est pour vous faire mieux comprendre! c'tarrivé il y a cent cinquante ans et je n'ai pas encore cet âge!

— Ça inquiétait bien le père Bazile qui était mauvais et avec ça qu'il pouvait battre quatre hommes à la fois. C'est vous dire que le sang y bouillait dans les veines. Quand il vint passer le contrat il en parla au père Bellefontaine et au notaire. Quant au notaire, qui était un homme craintif, ayant déjà eu maille à partir avec les Anglais, il ne disait pas grand chose ; mais le père d'Évangéline était

de l'opinion de Bazile : que ça ne sentait pas bon et, hasarda ce dernier : ça sent la poudre anglaise !

Les jeunes, Gabriel et Évangéline, écoutaient les vieux, et ils eurent comme un pressentiment que ça dérangerait leur mariage. On signa tout de même le contrat. Les vieux allumèrent leur pipe avec le notaire et causèrent à voix basse. A tout instant, Bazile sursautait et regardait par la fenêtre, puis il se rasseyait, pendant que les fiancés faisaient des projets d'avenir.

Gabriel disait à Évangeline que ce n'était pas qu'une seule « caillette » qu'elle aurait, mais deux et plus tard trois. Il lui disait aussi qu'il lui donnerait un beau ménage et qu'ils auraient des enfants, beaux comme leur mère, et en abondance. Évangéline dont la figure rayonnait de bonheur, répondait qu'elle aurait bien soin de tout cela, qu'elle lui ferait une bonne cuisine et qu'elle n'épargnerait rien pour le rendre heureux.

Le père Bazile était toujours moins qu'à son aise. En sortant sur le perron, il regarda vers la mer et vit que les frégates anglaises étaient toujours là. Il leur lança un regard de défi et murmura entre ses lèvres : Force pour force et homme pour homme, j'aurais tôt fait leur affaire à ces effrontés-là. Si ses yeux eussent été des canons, il les aurait bien coulées toutes les deux, les corvettes anglaises; mais il n'avait même pas le droit de garder un fusil de chasse dans sa maison. La main crispée sur la clenche de la porte, il regardait dans le lointain, quand il vit une lumière s'allumer sur le bateau. Dans sa colère, il arracha sans s'en rendre compte la clenche de la porte.

— Mais laisse-moi ma porte au moins, dit doucement le père Bellefontaine.

— Ça en fera moins aux Anglais à emporter, répondit Bazile, prophétisant sans s'en rendre compte.

Gabriel donna un baiser sur le beau front d'Évangéline et chacun rentra chez soi.

Après qu'il fut couché, le père Bazile ne dormit pas. Il se levait à tout moment pour aller voir à la fenêtre qui donnait sur la mer.

— As-tu des vers? que lui dit sa bonne femme, que tu n'es pas capable de rester en place.

— Nom d'un nom ! je n'ai pas de vers, mais je voudrais bien avoir l'arquebuse qu'avait mon grand'père à la bataille de Port-Royal ! J'en décamperais toujours une demi-douzaine, avant le déjeûner, de ces Anglais-là ! La vieille, qui connaissait le caractère de son vieux, fit semblant de dormir pour le reste de la nuit, mais elle dormait un œil ouvert de crainte que Bazile ne fasse des frasques.

Le lendemain matin, de grands officiers anglais se promenaient dans le village en lisant une proclamation qui disait que : leur bon roy George ordonnait aux hommes de se rendre à l'église pour y entendre lire l'autre proclamation de ce qu'ils appelaient leur bon roy. Tout le monde se rendit à l'église pour voir ce qu'il s'y passerait, Bazile le premier, puis Gabriel son fils, le père Bellefontaine, le notaire Leblanc et tous les autres. Évangéline n'était pas faraude quand elle les vit tous partir; avec ça qu'elle se méfiait des Anglais elle aussi ! Y sont si traîtres ! Toujours que, rendus à l'église d'où le curé avait heureusement eu la précaution « d'ôter » le Saint-Sacrement, le grand capitaine efflanqué se met à lire la proclamation de ce qu'il appelait son bon roy ! Bazile ne fait ni un ni deux, il t'agraffe un soldat et le « fronde » par-dessus la balustrade, le gas se ramasse du mieux qu'il peut et puis désigne au capitaine celui qui l'a « frondé si raide », qu'il se croyait parti sûr un boulet de canon.

La chicane commença pour de bon. Bazile prit un autre soldat par les jambes et commençait à « faucher avec », quand le curé arriva sur les « entrefaites ».

— Que faites-vous là, mes bons amis ? Est-ce la charité que je vous prêche tous les dimanches ? de rendre le bien pour le mal, et de présenter votre joue droite si on vous frappe sur la gauche ?

Tout le monde devint paisible comme des agneaux à ces simples paroles du curé.

Le grand capitaine, tout blême de peur, finit de lire sa proclamation qui disait que : le roi, dans sa bonté et

pour n'avoir pas à les exterminer tous pour leur manque de loyauté envers lui, allait les déporter sur les bateaux qui les attendaient au large ; que leurs terres seraient confisquées au profit du roi pour le dédommager des dépenses encourues par cette expédition.

On était venu à bout de maîtriser Bazile, de sorte qu'on fit avertir les femmes de se « gréer » pour le lendemain, pendant qu'on retiendrait les hommes à l'église.

Si vous aviez vu ça comme c'était triste ! Des femmes avec leurs enfants dans les bras qui traînaient leurs paillasses ! Des vieillards qui avaient de la peine à marcher, et qu'on conduisait comme un troupeau vers la grève. Évangéline, qui accompagnait son vieux père, rencontra Gabriel entre deux soldats : ils ne voulurent même pas les laisser s'embrasser avant de les embarquer sur leur bateau. Pas un petit brin d'adieux où ils auraient pu se dire à l'oreille où se rencontrer.

Le père d'Évangéline, qui fit comme la femme de Loth et regarda en arrière, vit sa maison en feu de même que tout le village et les maisons et dépendances des fermes environnantes. A la vue de ce spectacle, il lâcha un grand cri et tomba mort ! On l'enterra sur la grève après que le curé, qui lui aussi suivait le cortège, eût récité des prières.

On embarqua les hommes sur un bateau et les femmes sur l'autre. La paillasse de l'un était mise à bord du « bateau contraire ». Les femmes étaient séparées de leurs maris et les mères de leurs enfants ; et vogue la galère pendant que leur village brûlait encore.

Les cruels officiers, sur les ordres de leurs maîtres, dispersèrent les pauvres victimes depuis Boston, dans la Nouvelle-Angleterre jusque sur les confins de la Louisiane. Évangéline fut laissée quelque part en Floride, pendant que le bateau qui transportait Gabriel avec son père entra dans le golfe du Mexique et les conduisit quelque part sur le Mississipi où ils furent débarqués.

— Donne-moi un verre d'eau, le petit, j'commence à avoir la gorge sèche, dit le conteur en s'interrompant lui-même.

Toujours qu'une fois débarquée, Évangéline ne vivait plus. Elle voulait partir pour aller rejoindre Gabriel; mais où le prendre? Elle consulta le Père Félicien, son curé, qui lui conseilla d'attendre quelques jours pour prendre des renseignements et qui lui promit de l'accompagner ensuite.

Gabriel, de son côté, ne pouvait rester en place tant qu'il n'aurait pas retrouvé sa fiancée. Ils partirent chacun de leur côté en canots d'écorce et ramèrent pendant plusieurs jours sans se rencontrer. Or, un bon soir qu'Évangéline était très fatiguée, ayant voyagé toute la journée, elle s'endormit pour la nuit. Pendant qu'elle dormait, Gabriel qui lui aussi avait ramé toute la journée, et qui ramait encore tard dans la soirée pour rejoindre sa fiancée, passa outre où était Évangéline sans l'apercevoir. Elle non plus ne le vit pas passer, mais pendant son sommeil elle eut un songe qui la mit au désespoir, quand elle s'éveilla. Elle avait vu, en songe, passer Gabriel sans qu'elle pût lui parler. Elle avait vu son Gabriel toujours entre les deux soldats anglais.

C'est alors qu'Évangéline arriva chez le père de Gabriel. Bazile, l'ancien forgeron, avait acquis une belle ferme sur laquelle il commandait comme un grand seigneur. Sa ferme était si grande qu'il fallait qu'il aille à cheval quand il voulait en faire le tour en une seule journée. Il apprit à Évangéline que Gabriel était parti la veille et qu'il avait dû les repasser en chemin. On partit à sa poursuite ; mais en vain chercha-t-on à le rejoindre. Quand on arrivait à un endroit, on apprenait qu'il était parti la veille pour un autre. Il n'y avait pas de télégraphe comme aujourd'hui dans ce temps-là, vous savez. Tous les jours il s'enfonçait plus profondément dans les grandes plaines de l'Ouest américain, si bien qu'à la fin Évangéline se découragea et, sur les conseils d'un missionnaire qui connaissait très bien les solitudes de l'Ouest américain (c'était aussi sauvage dans ce temps-là qu'à l'intérieur de la Côte à ct'heure), elle décida de ne pas aller plus loin.

Elle se dévoua aux soins des malades et finalement se fit Sœur de Charité. Elle avait bien vieilli et en se

regardant un jour dans son miroir, elle se demandait, si Gabriel la voyait, s'il l'aimerait encore.

Elle continua à soigner les malades dans le Far West américain et c'était comme voir venir un ange quand elle venait vers eux pour soigner leurs plaies.

Un jour, v'là une épidémie qui se déclare ! et l'hôpital qui commence à se remplir de malades. Il y en avait dans tous les corridors et jusque dans la cuisine. Enfin on dut convertir l'église en hôpital.

Parmi les malades, un homme brisé par la misère et la fatigue, portant une longue barbe, requit les soins de la bonne Évangéline. Gabriel ! qu'elle s'écria en le voyant, mais il ne put lui dire une seule parole. Ses yeux cependant firent croire à Évangéline qu'il l'avait reconnue avant de mourir.

Après sa mort, on enterra ce pauvre Gabriel dans le cimetière près du couvent où Évangéline allait souvent prier sur sa tombe.

— Mes enfants, cette histoire d'Évangéline, écrite en anglais par le grand poète américain Longfellow, est aussi l'histoire de la dispersion des Acadiens, ou du grand dérangement, comme on appelait cela dans notre temps.

— Merci, père Comeau ! firent tous les enfants à l'unisson, les yeux pleins de larmes, touchés au récit de cette navrante histoire.

Angéline, tout en raccommodant un filet dans un coin de la maison, n'avait pas perdu un mot de la narration, faite dans le langage du terroir, de cette triste épopée du peuple acadien. Elle descendait elle-même de l'une de ces familles éprouvées qui avaient réussi à force de courage et de persévérance à se rapprocher un peu de leur pays d'origine et qui avaient enfin échoué à la Rivière-au-Tonnerre. Elle se faisait la réflexion en elle-même, que, si pareil malheur lui arrivait, c'est dans le fond d'un cloître qu'elle irait pleurer son malheur.

DEUXIÈME PARTIE

I

Les fêtes de la Noël et du Jour de l'An passèrent comme passent tant de choses ici-bas, sans laisser de traces profondes, mais qui contribuent cependant à tuer le temps, après quoi la monotonie reprend ses droits. C'est ainsi qu'il en fut à la Rivière-au-Tonnerre au cours de la saison froide, qui parut encore plus longue à Angéline à cause de son état d'âme.

Il y eut bien une fois ou deux comme diversion, au cours de l'hiver, la visite du médecin des Sept-Iles qui fut appelé pour des cas de maladies graves, mais ces incidents étaient vite oubliés, malgré l'intérêt momentané que suscitait toujours l'arrivée du cométique du médecin. Les commères s'en donnaient à cœur joie pour quelques jours, puis tout retombait dans le silence.

Le curé-missionnaire était aussi parfois mandé auprès de quelque sauvage se mourant au fond des bois ou auprès de quelque famille de blancs émigrés pour la chasse. Ce bon vieillard, qui ne pouvait se coucher sur son cométique à cause d'une maladie qui le minait depuis de longues années, s'en était fait construire un où il avait mis son ingéniosité à profit, au grand amusement de ses paroissiens qui s'imaginaient ne pouvoir voyager en cométique autrement qu'étendus de tout leur long.

Le long hiver se passa ainsi à s'amuser du moindre petit incident pour tuer le temps et la monotonie.

A l'arrivée du cométique de la poste, qui faisait son apparition irrégulièrement tous les quinze jours, une partie de la population du village s'engouffrait dans l'étroit vestibule du bureau de poste, en attendant le déballement du courrier sur lequel on se précipitait avec avidité quand la maîtresse de poste se décidait enfin à distribuer les journaux déjà vieux de quinze jours et les lettres qui, souvent, portaient des marques de l'intempérie dont elles avaient essuyé les morsures au cours du long trajet de la Malbaie à la Rivière-au-Tonnerre, où chevaux et chiens succèdent à la voie ferrée comme moyen de transport.

On commençait à faire des conjectures sur l'arrivée du prochain cométique, tout en lisant en famille les journaux reçus par le dernier courrier.

II

Malgré que l'hiver eût une apparence de forteresse imprenable, le chaud soleil de mars en commença l'attaque avec sa ténacité coutumière qui finit toujours par emporter le morceau. La neige se désagrégea sous les rayons ardents du soleil et le littoral reprit un peu de vie. Bientôt, le bruit grossissant de la chute annonça que la neige fondait aussi à l'intérieur de la forêt.

Les chasseurs blancs sortirent du bois pour venir recommencer la pêche à la morue le plus tôt possible, mais bien décidés à quitter la Côte si les marsouins continuaient leurs ravages.

III

Comme dans tous les romans, après l'hiver ce fut le printemps; non pas le printemps de nos verdoyantes campagnes où tout renaît dans la nature, où l'oiseau migrateur vient à votre fenêtre annoncer son arrivée par

son chant matinal; mais le printemps de la Côte qui, sans faire reverdir les arbres d'essence résineuse et éternellement verts, apporte quand même une certaine gaieté à ceux qui sont coutumiers de sa venue tardive.

Le premier bateau de la poste fut accueilli avec des cris de joie quand il fit son apparition, un beau soir de mai, après l'exercice du mois de Marie, au moment où les fidèles sortaient de l'église. On fêta gaiement ce premier signe de vie extérieure, et nombreuses furent les barques de pêcheurs qui allèrent à la rencontre du bateau, chargées de jeunes gens et de jeunes filles, simplement, comme disait un « loustic », pour voir si le bateau se portait bien.

Angéline, qui avait revêtu une toilette de demi-deuil, s'était mêlée aux autres villageois, quoiqu'elle refusât de prendre place à bord des barques qui se rendirent au large, de crainte d'éveiller en elle de trop cuisants souvenirs.

Sa beauté ne faisait que s'accroître au contact de la froide bise du nord, et l'air salin lui avait redonné ses couleurs d'enfant. Le temps, grand guérisseur, faisait son œuvre. Elle avait recouvré sa gaieté et faisait souvent de longues promenades sur la grève en compagnie de jeunes filles qui, comme elle, étaient l'image de la santé. Souvent seule aussi, quand la température était belle et que les soins de la maison lui en donnaient le loisir, elle se coiffait d'un bonnet breton et faisait de longues promenades, ayant l'air de méditer sur quelque sujet inconnu des villageois. Elle errait ainsi de longues heures sur la grève, s'asseyant pour se reposer sur un rocher escarpé, contemplant cette grande nature sauvage et muette pour les étrangers, mais qui dit cependant de si jolies choses aux habitants du pays qui lui sont attachés par les fibres les plus intimes de leur être.

Un jour qu'Angéline faisait seule l'un de ces pèlerinages méditatifs par une belle après-midi ensoleillée, elle tourna ses regards vers le sud-ouest et crut distinguer les deux ailes d'un aéroplane qui se dirigeait en droite ligne sur la Rivière-au-Tonnerre. Elle resta un moment stupéfiée, se

demandant si elle était victime d'une hallucination. Elle se frotta les yeux, ajusta sa lunette et vit qu'elle ne rêvait pas.

Que venait faire dans cette galère ce grand oiseau mécanique à cette saison de l'année ?

— Je vais aller prévenir Monsieur le Curé ! se dit-elle à elle-même, parlant presqu'à haute voix.

Elle partit d'un pas précipité vers le presbytère et entra même sans frapper, toute confuse de sa gaucherie.

— Je vous demande bien pardon, Monsieur le Curé, mais... venez donc voir....

— Vous avez l'air bien surexcitée, Angéline, y aurait-il quelqu'un de malade chez vous ?

— Non,... non,... Monsieur le Curé; mais il y a un aéroplane qui semble se diriger en droite ligne sur le village; il est même à une vingtaine de milles d'ici.

— Saprelotte ! serait-ce déjà le capitaine?... marmotta le curé entre ses dents, tout en se précipitant à l'extérieur.

— Vous attendez un capitaine, Monsieur le Curé ? reprit Angéline toute nerveuse.

— Non,... non,... je n'attends personne, mais ça pourrait bien être.... Saprelotte ! je vais me rendre sur la grève en tout cas pour voir qui ça peut bien être.

— Je vais avertir Antoinette, Monsieur le Curé ?

— C'est ça,... c'est ça, reprit vivement le curé, comme soulagé du départ d'Angéline.

Elle a failli me faire compromettre, mais heureusement elle est partie. Pourvu que ce ne soit pas déjà lui !

Comme le grand oiseau, les deux ailes déployées, approchait rapidement, on distingua bientôt la forme d'un hydravion. Les commères ne tardèrent pas à faire leur apparition sur la grève pour être témoins du spectacle peu banal qui s'offrait à elles.

— « Queulle » sorte de bête que « c'étâ ? » dit Marguerite Brindamour à sa compagne.

— C'est un marsouin des airs ! cria un gamin de toute la force de ses poumons.

— N'en faisions pas de cas, dit Marguerite à sa compagne. « C'étà » un polisson.

— Demande donc à Monsieur le Curé, dit Varsovie Sainfoin.

— C'est un marsouin des airs ! continua de crier le gamin dans les oreilles des commères.

— Laissions faire, dit Varsovie Sainfoin, yétions comme sa mère, y manquions un bardeau.

— Si c'est un marsouin des airs, ça marchions pas sur la terre, reprit Marguerite.

— Tiens, la v'là qui cré le gamin à Bernard, elle !

L'immense oiseau, qui s'était approché du rivage, décrivit deux courbes harmonieuses et vint se poser tranquillement, en fendant l'eau de sa quille, dans la petite anse en face de l'église.

— Yétions tombé à l'eau ! s'écria Marguerite Brindamour. Pour sûr qu'il allions se noyer.

Un jeune homme hâlé et de haute stature, portant le costume d'aviateur, sortit de l'hydravion et fit signe qu'on aille à sa rencontre.

En moins de temps qu'il faut pour le dire, deux solides rameurs étaient en route pour aller à la rencontre de l'aviateur. Après avoir jeté l'ancre, il prit place sur l'embarcation et se dirigea vers la grève. Mettant le pied à terre, il pressa le pas vers Monsieur le Curé en lui tendant la main.

— Vous ne m'attendiez pas si tôt, Monsieur le Curé ?

— Non, capitaine, et votre hangar n'est pas encore prêt, le bois de charpente n'est pas encore arrivé de Québec.

— C'est un simple contretemps, Monsieur le Curé ; d'ailleurs il est peut-être préférable que j'en surveille moi-même l'érection et c'est même ce qui a hâté mon départ de Québec.

— Nous verrons à cela, demain, répondit le curé. Votre machine est à l'abri du vent. Elle ne craint pas la pluie, je suppose ?

— Capitaine Jacques Vigneault, je vous présente Monsieur Pierre Guillou, maire de notre village.

— Mon père m'a souvent parlé de vous, Monsieur Guillou.

— Oui, en effet, j'avions souvent cassé la croûte ensemble.

— Eh bien ! comme les temps sont changés, nous allons tâcher de casser autre chose si le temps peut se bien comporter !

Après les compliments d'usage, on se sépara et le curé pria le jeune aviateur de l'accompagner chez lui.

Le mystère qui semblait entourer cet événement extraordinaire, les paroles du curé en accueillant le jeune homme, la réponse de celui-ci indiquant qu'il était attendu, intriguaient vivement la population.

Jacques Vigneault qui était beau jeune homme avait immédiatement attiré l'attention des jeunes filles. Il avait surtout pris l'œil d'Antoinette Dupuis.

— Voici le genre d'homme que j'aimerais pour époux, dit-elle.

— Tu as beau ! fais-lui de l'œil ! répondit Angéline, qui ne laissa pas percer ce qui s'était passé en elle quand, un instant auparavant, il donnait la main à son père. Sa sagesse lui interdisait de se prononcer ; mais ses sentiments intimes n'en étaient pas moins vifs. Antoinette Dupuis allait-elle devenir sa rivale, d'amies qu'elles étaient ? En tous cas, en ce qui la concernait, elle laisserait faire les événements. Le cœur du jeune homme était peut-être déjà pris et il ne fallait pas faire de faux pas, sachant que la prudence est encore la mère de la sûreté.

IV

Le capitaine Vigneault n'était pas tout à fait étranger à la Rivière-au-Tonnerre, pour y être né vingt-cinq ans auparavant ; mais personne ne reconnut dans le jeune homme le fils de Jacques Vigneault, père, ancien pêcheur de leur village.

Jacques Vigneault, père, était un pêcheur français qui s'était fixé sur les bancs de Terre-Neuve, où les pêcheurs de son pays jouissaient du droit exclusif de la pêche à la morue, avant le règlement de la longue controverse entre les gouvernements anglais et français au sujet de ces privilèges. Il avait quitté Port-aux-Basques avant la signature du traité et avait habité la Rivière-au-Tonnerre deux ans, au cours desquels un fils lui était né. Il émigra plus tard, au sud, dans la Baie des Chaleurs où il continua son rude métier.

Après ses études primaires à Grande-Rivière, Jacques, fils, fut envoyé au petit Séminaire de Québec où il poursuivit ses études secondaires. Il venait de recevoir ses titres de bachelier, quand la grande guerre éclata comme un coup de tonnerre. Sans même retourner dans sa famille, il se rapporta au consul français à Québec, qui lui procura les moyens de se rendre en France. Rendu là, il se mit à la disposition des autorités militaires qui le dirigèrent sur le camp anglais où sa connaissance des deux langues leur fut d'une grande utilité.

D'une bravoure et d'une habileté consommée, Jacques fut souvent cité à l'ordre du jour; il décrocha bientôt le grade de capitaine et fut plus tard décoré de la croix de guerre par le ministère français. La croix Victoria lui fut aussi décernée pour sa bravoure par le gouvernement anglais.

L'orientation de sa vie avait été changée par cette guerre qui brisa tant de carrières promettantes. Il inclinait vers le Sacerdoce, quand l'appel aux armes changea tout d'un coup sa destinée en échangeant le képi contre le froc pour lequel il semblait fait. Son talent lui permit cependant de briller dans cette carrière improvisée du même éclat dont il eût brillé sous la robe noire du missionnaire.

Maître des airs, il revint au Canada après la guerre où un vaste champ s'ouvrait à l'aviation dans ce pays neuf, plein de possibilités pour celui qui aime le travail et qui a de l'ambition.

Mais, que venait-il faire à la Rivière-au-Tonnerre? ne cessaient de se demander les pêcheurs consternés. C'était

son secret et celui du bon curé qui avait l'air tout radieux depuis l'arrivée de l'aviateur. Il se rendait tous les jours au hangar en cours de construction sous les ordres du capitaine.

— Ça avance? était toujours sa première question au capitaine.

— Oui, mais lentement. Les bateaux tous les huit jours, ça ne va pas vite quand on attend après le matériel de Québec.

Une partie de la population se tenait aux aguets pour épier les moindres mouvements du capitaine, mais lui ne semblait pas même remarquer leur présence.

De temps à autre quelqu'un essayait de déclencher une conversation avec lui.

— Ça doit coûter cher une machine comme ça ? dit un gamin.

— Oui, assez, répondit sèchement le capitaine.

— Combien de mille qui faisions à l'heure votre avion.

— Plusieurs milles, plusieurs milles, répondit-il sur le même ton.

— Venez-vous de Québec ? continua le gamin sans se décourager.

— Oui, des environs ! mon garçon.

— Venez-vous à la pêche par « icite » ? hasarda un autre gamin.

— Oui, à la pêche au marsouin, répondit-il d'un air amusé.

— Bon ! dit une commère, y en avions pour son argent le gamin à Bernard.

— Y avions pas l'air d'un bavard tout de même ce grand monsieur-là, reprit Catherine Mélanson. Peut-être qui étions pas bien intéressé à des pauvres gens comme nous.

Quand le capitaine quittait les lieux après s'être assuré que tout était bien en ordre, une partie des flâneurs et flâneuses restaient sur la grève pour commenter les quelques réponses qu'il voulait bien consentir à leur donner.

V

Deux semaines s'écoulèrent ainsi avant que la curiosité des villageois ne fût satisfaite, quand, par un beau matin, au lever du soleil, ils furent éveillés par le ronronnement de l'avion et le crépitement d'une mitrailleuse, suivis de détonations qui faisaient voler l'eau en l'air à vingt-cinq ou trente pieds.

Tous s'habillèrent précipitamment et volèrent, plutôt qu'ils ne marchèrent, vers la grève où ils virent, flottant sur l'eau, le ventre au soleil, une mer de marsouins blancs que la mitraille et la dynamite avaient détruits.

— Vite, les chaloupes à la mer ! commanda le curé qui avait précédé la population sur la grève.

— Cueillons la manne pendant qu'elle passe ! continua-t-il sans attendre de réponse de personne.

Tout ce qu'il y avait de barques et de chaloupes disponibles fut employé à ramener à terre, au moyen d'estacades flottantes, les marsouins, dont on compta du premier coup trois cent douze.

Le curé était au comble de la joie. Son idée avait eu un plein succès.

— Notre-Dame de la Garde m'a bien inspiré, disait-il. Ils ont bien pu rire de moi dans leur barbe au ministère, mais je savais que j'avais raison. Les marsouins n'ont qu'à se bien tenir.

— Faisons une ovation au capitaine pour son succès ! continua-t-il enthousiasmé.

Au retour de Jacques la foule massée sur la grève le reçut au milieu des applaudissements.

— Vive le capitaine Vigneault !

— Mort aux marsouins !

— Vive notre bon curé ! dit seul Pierre Guillou, et la foule répéta les mêmes vivats après lui.

— Remercions Notre-Dame de la Garde ! dit le curé, se mettant à genoux après avoir enlevé son chapeau.

C'est au milieu de cette prière que le capitaine mit le pied à terre la figure toute rayonnante de bonheur et qu'il se joignit aux villageois dans leurs actions de grâces.

Antoinette Dupuis, que la nature n'avait pas gâtée, mais qui possédait une facilité de parole remarquable y alla de son petit boniment.

— Monsieur le Capitaine, nous sommes ravis de vous.

— J'avoue, Mademoiselle, que j'éprouvais plus de fierté quand j'avais descendu un « Fokker » allemand qu'à la vue de trois cents marsouins à mes pieds, dit d'un air mi-fier, mi-modeste le jeune et beau capitaine.

— Oh ! que ça devait être beau, en effet, reprit la garde-malade enthousiasmée. Mais avouez que ce n'est pas banal, trois cents marsouins pour un premier coup de ligne.

— C'est à croire que je deviendrai un grand pêcheur, Mademoiselle !

— Pècheur de perles ? dit Antoinette, d'un air suggestif.

— Non, répondit d'un air grave le capitaine. Je crains de devenir un pêcheur de compliments.

— Vous ètes maussade comme un Québecquois, capitaine.

— Si ça s'attrape, Mademoiselle, j'y prendrai garde.

La garde-malade s'éloigna d'un petit air boudeur, pendant que la foule s'amusait de la réponse du capitaine.

— Vite, à l'œuvre, dit le curé. Il ne faut pas perdre le fruit de notre travail. Trois cent douze marsouins, ça vaut de l'argent.

— Que ferons-nous de tout ça ? dit un pêcheur d'un ton découragé.

— Saprelotte ! nous en retirerons l'huile d'abord. Nous vendrons les peaux ensuite.

— Et après, Monsieur le Curé ?

— Et après, Baptiste ? Après si tu as assez de dessein pour ouvrir tes poches, nous mettrons l'argent dedans, dit en riant de tout cœur le vieux curé aux applaudissements des autres assistants.

On institua tant bien que mal une distillerie au moyen de chaudières de toutes formes et de toutes dimensions.

Pendant deux semaines, la fumée opaque des marsouins se transformant en huile démontrait qu'on allait tirer bon profit de cette aubaine.

VI

Le dimanche suivant, à la grand'messe, les pêcheurs n'avaient plus cet air triste qui démontrait leur découragement. C'est avec gaieté que l'on commentait en groupe les événements de la semaine écoulée.

Jacques se rendit à la messe et prit place dans le banc du curé, situé juste à côté de celui de Pierre Guillou.

Angéline pénétra à son tour dans l'église, accompagnée de sa petite sœur Agathe et alla s'asseoir dans le banc de la famille.

Les yeux de Jacques et d'Angéline s'y rencontrèrent pour la première fois; cette dernière s'étant toujours dérobée aux yeux de Jacques pour n'avoir pas l'air de se mettre de l'avant. Ses joues se colorèrent légèrement en voyant que Jacques l'avait remarquée. De son côté celui-ci eut, pendant le saint office, des distractions bien légitimes chez un jeune homme de son âge.

Quand le moment du prône fut arrivé, le curé qui paraissait rajeuni de dix années commenta la réussite du capitaine.

— Je vous avais recommandé, dit-il, de prier Notre-Dame de la Garde pour ramener la prospérité dans notre région quand nous avons fait la bénédiction et l'installation de la statue qui honore notre église, due aux circonstances que vous connaissez tous et auxquelles une jeune fille de cette paroisse a contribué. Cette tempête, qui a causé bien des larmes, a été aussi la cause de la nouvelle dévotion qui honore cette paroisse et qui nous rapporte aujourd'hui d'aussi beaux fruits.

Angéline sentit le rouge lui monter au front quand elle saisit le regard de Jacques, qui, s'étant retourné de son côté, l'observait tout en écoutant le prône du curé.

Après la messe, de nouveaux groupes se formèrent à la porte de l'église; mais Angéline fila droit à la maison, pendant que Jacques, qui la suivait de près au sortir de l'office, la reconduisit du regard à travers le chemin tortueux conduisant à sa demeure. Regardant par-dessus les groupes qu'il dominait de toute la tête, il n'aperçut pas d'abord la garde-malade qui avait trouvé moyen de se trouver sur son passage. Le capitaine qui n'avait pas remarqué cette manœuvre, tout distrait par l'attrait d'Angéline, salua gracieusement Antoinette quand il l'aperçut. Ce fut celle-ci qui lui adressa la parole.

— Vous êtes le héros du jour, capitaine! Et la Côte retentira longtemps des échos de vos exploits.

— Ma foi, Mademoiselle, chacun son métier. Il n'y a pas tant de mérite, après tout, à tuer des marsouins. Je les tue comme vous... soignez les humains, parce que je suis payé pour le faire.

— Vous êtes maussade! et vous me faites de la peine.

— Je le regrette, Mademoiselle, et si je vous ai fait de la peine, je suis bien prêt à réparer.

— Ah! c'est plus aimable! et comment?

— Vous êtes l'offensée, vous avez le choix des armes!

— Eh! bien, je choisis un tour d'aéroplane.

— Vous êtes brave, Mademoiselle! j'accepte. A ma prochaine envolée vous m'accompagnerez.

La petite garde-malade, toute heureuse de son succès apparent, s'en-retourna au dispensaire pendant que le capitaine rentrait au presbytère.

VII

Angéline n'avait pas été sans être l'objet de l'attention des jeunes gens du village depuis son retour sur la Côte, mais surtout depuis qu'elle se mêlait plus souvent aux autres dans leurs réunions. Douée d'un caractère naturellement jovial, le naturel reprenait le dessus à mesure que

le temps faisait son œuvre, chassant graduellement sa mélancolie. Jean-Baptiste Benoît entr'autres, qui se piquait d'être le plus beau gas du bourg, tenait habituellement le haut du pavé quand il s'agissait de faire la cour aux demoiselles; mais il se sentait toujours mal à l'aise quand il se trouvait en présence d'Angéline. Quoiqu'il fût naturellement spirituel, il semblait perdre ses bons mots. Ses compagnons se moquaient de lui, en lui disant qu'il avait le trac, et qu'il était pris au cœur. Il se défendait du mieux qu'il le pouvait, sans cependant oser l'avouer ni le nier, de crainte que la jeune fille ne réponde pas à ses avances et d'être ensuite l'objet des railleries de ses compagnons.

Une occasion fortuite se présenta cependant d'ouvrir son cœur à celle qui avait été la compagne de son enfance et qui avait semblé lui témoigner plus d'attention qu'aux autres jeunes gens.

Un jour qu'Angéline arrosait amoureusement son petit jardin de fleurs qu'elle avait réussi, à force de transplantation et de soins minutieux, à rendre attrayant, au grand étonnement des vieux habitants qui n'en pouvaient croire leurs yeux en voyant un si bel étalage de fleurs en plein air, passa Jean-Baptiste coiffé d'un chapeau à la mode des pêcheurs, s'en allant à sa barque pour y préparer ses agrès de pêche pour le lendemain. Arrivé près de la demeure des Guillou, il s'arrêta près de la jeune fille. Comme elle avait le dos tourné il l'observait en silence. Les forces faillirent lui manquer quand elle se retourna de son côté.

— Bonjour,... Angéline, fit-il d'un air gauche.

— Bonjour, Jean-Baptiste! Quel bon vent t'amène si matin de ce côté?

— Je viens gréer pour la pêche.

— Pars-tu ce matin?

— Non, mais le temps s'annonce beau pour demain et je veux être prêt. Il ne faut pas perdre l'occasion de reprendre le temps perdu, maintenant que le capitaine Vigneault nous a délivrés des marsouins. Il faut... que...

je commence à songer à mon avenir aussi, dit-il d'un air hésitant.

— En effet, Jean-Baptiste, il est temps d'y penser. Songerais-tu à te marier bientôt ?

Jean-Baptiste faillit s'évanouir à cette question inattendue.

— « Si », Mademoiselle Angéline, mais il faut commencer par trouver.

— Ça ne doit pas être Baptiste Benoît qui est en peine de trouver femme ! Tu as la réputation d'être un bon travailleur ! On dit même dans le village que tu dames le pion aux vieux pêcheurs, ce qui n'est pas à ton désavantage !

— Vous savez ça ? reprit-il d'un air joyeux.

— Mais, tout le monde le sait ! C'est un secret de polichinelle. N'est-ce pas vrai que tu as rapporté l'autre jour, à toi seul, deux quintaux de morues dans une seule journée ?

— Qui vous a dit cela, Mademoiselle ?

— Mais c'est mon père qui m'a dit cela en louant ta vaillance et ton adresse.

— En effet, Mademoiselle, j'aime le travail ! Surtout quand ça réussit. Mais je vous avoue que l'année dernière c'était pas mal décourageant de partir pour la pêche aux petites heures et, rendu au large, de se trouver en face d'un banc de marsouins ; mais cette année on y va le cœur plus gai.

— Le capitaine nous a sauvé la vie, dit Angéline ; avec les idées de Monsieur le Curé qui a toujours un tour nouveau dans son sac.

— Il paraît, Angéline, que tu n'es pas tout à fait étrangère au succès du capitaine, puisque le curé dit que c'est Notre-Dame de la Garde qui l'a inspiré et que c'est toi qui a inspiré Notre-Dame de la Garde.

Angéline, s'apercevant que ce pauvre Jean-Baptiste parlait sans trop se rendre compte de ce qu'il disait, éclata de son franc rire qui désarmait immédiatement ceux qui tentaient de lui faire la cour. Elle continua tout de même la conversation.

— Mais tu es tout blême, Jean-Baptiste! aurais-tu quelque chose de grave à me confier?

— Oui, Angéline, il y a que je suis amoureux.

— Eh bien! fais ta déclaration d'amour quand tu rencontreras celle que tu aimes. Tu n'as pas l'habitude d'être gêné?

— C'est justement ce que je voulais faire, Angéline, mais dans d'autres circonstances que celle-ci. En disant cela, il faisait tourner son chapeau sur son index avec une telle rapidité que le vent l'emporta de l'autre côté de la clôture et l'envoya choir aux pieds d'Angéline.

Voyant l'embarras de son amoureux et ne voulant pas trop le chagriner, elle lui dit avec bonté :

— Je te comprends; mais je regrette beaucoup, mon cher Jean-Baptiste, de ne pouvoir répondre à tes sentiments malgré toute la considération que je puisse avoir pour toi qui as été le compagnon de mon enfance. Je ne suis pas encore décidée à me marier et peut-être ne me marierai-je jamais?

A ce moment, le capitaine Vigneault passa outre près d'Angéline qu'il salua respectueusement. Les joues d'Angéline se colorèrent en lui rendant son salut.

Jean-Baptiste, qui jusque-là regardait bas, leva soudainement la vue et saisit sur les joues d'Angéline l'émotion qui s'était emparée d'elle au passage de Jacques.

— Peut-être préfèrerais-tu un monsieur comme le capitaine Vigneault? dit Jean-Baptiste d'un air résigné. Je comprends qu'une jeune fille instruite comme toi peut viser plus haut qu'un pauvre petit gas de la Rivière-au-Tonnerre.

— Je suis encore libre, fut la simple réponse d'Angéline, qui se sentait embarrassée à son tour, à la question de Jean-Baptiste.

— Eh bien, sans rancune! dit Jean-Baptiste, et je te demande comme faveur de tenir cette conversation secrète.

— Compte sur moi. Je te comprends, mais je suis peinée de ne pouvoir répondre à ton amour. Je

n'ai pas l'intention de me marier, pour le présent du moins.

Jean-Baptiste ramassa son chapeau, puis continua tête baissée son chemin vers son embarcation.

VIII

— Fidèle au rendez-vous et toujours prête à braver la mort? dit le capitaine Vigneault à la garde-malade, comme il venait pour remplir la promesse qu'il lui avait faite de la mener à sa prochaine envolée.

— Avec un pilote tel que vous, répondit à point Antoinette Dupuis, on peut tout braver.

— Je dois d'abord vous dire que j'ai demandé l'autorisation du curé.

— Et il l'a permis ?

— A vos risques !

Plusieurs personnes, au nombre desquelles étaient les quatre commères, s'étaient réunies sur la grève pour être témoins du départ du capitaine et de sa compagne.

— Avions pas « fret » aux yeux la petite « garde » pour embarquer dans c't'oiseau-là avec un garçon ? dit Varsovie Sainfoin.

— A va voir que c'étions pas un cométique, répliqua Marguerite Brindamour, et que si a prenions une pirouette, a prendrions un bain de quatre sous.

— Taisez-vous donc ! dit Catherine Mélanson, si a vous entend a voudra pas partir et on va manquer le plaisir de la voir prendre une douche.

— Ma « foais » tant pis ; si a se « nouaat » ça ne sera toujours pas de notre faute.

— Tiens, la v'là en l'air, dit Catherine Mélanson. Je l'avions entendu lâcher un cri quand la mitrailleuse a parti. Mais regarde-moi-la donc, c'est elle qui tire sur les marsouins ! C'est ben assez pour attirer la

malédiction sur la place. Monsieur le Curé ne doit pas être au courant.

— Moi, dit Joséphine Leblanc, j'commençions à être vieille, j'me mêlions plus de rien. J'comprenions plus le monde. C'est peut-être parce que j'étions pas assez instruite. Mes parents auraient bien dû m'envoyer au couvent comme la petite reine à Guillou.

— Ben sûr, dit Varsovie, que si j'avions été instruite j'aurions fait quelque chose de bien. Avec ça que j'étions jolie dans notre jeune temps.

— Ma foi, ça paraît plus, dit Joséphine Leblanc entre ses dents.

— Mais, tiens les voilà déjà revenus. J'gagions qu'elle a déjà mal au cœur.

Angéline, qui avait eu connaissance de tout, était restée bien tranquille à la maison.

Antoinette ne fut pas lente à venir lui raconter son expérience et lui dire comme le capitaine avait été charmant à son égard.

— Veux-tu que je lui demande pour t'amener? dit Antoinette enthousiasmée. Je suis certaine qu'il ne me refusera pas cette faveur.

— Je n'en doute pas, répondit Angéline; mais le capitaine est un homme sérieux et je craindrais vraiment de l'importuner; d'ailleurs, je ne tiens pas à contrarier mon père qui ne verrait pas d'un bon œil une telle démarche de ta part et encore moins de la mienne.

— En tout cas, s'il m'invite de nouveau, je ne serai pas lente à accepter.

— Je crois que tu n'as rien à te reprocher à ce sujet, répondit Angéline avec une petite pointe de malice.

Le capitaine était retourné immédiatement à son ouvrage et ne pensait plus à cette pauvre Antoinette; mais, elle, ne cessait de parler de Jacques, comme si elle eût fait une conquête dont elle eût pu d'ailleurs s'enorgueillir à juste titre.

IX

Trois semaines s'étaient déjà écoulées, depuis que Jacques avait commencé ses fructueuses opérations, et tous les jours lui apportaient de nouveaux succès.

A une assemblée du conseil du village, tenue sous la présidence de Pierre Guillou, une résolution de remerciement avait été adressée au ministère qui avait sustenté l'entreprise, et on décida en même temps de faire une petite fête intime au capitaine. Il fut décidé que le maire donnerait le souper chez lui, et que l'on continuerait la fête à la maison d'école.

Le petit salon propret des Guillou s'ouvrit pour la première fois depuis la mort de Madame Guillou. Précédemment au deuil qui avait frappé la famille, il ne s'ouvrait qu'à la visite du curé, du député ou de quelque personnage de marque.

« Entrez, entrez, le toit ne vous tombera pas sur la tête ! »

C'était la bienvenue invariable que Pierre Guillou adressait à ses hôtes. Le capitaine Vigneault fut un peu surpris de cette bienvenue, mais il n'en laissa rien paraître. Les housses furent enlevées des meubles, et Angéline fit de son mieux, mettant à profit les leçons d'enseignement ménager qu'elle avait reçues au couvent de Sillery, pour être à la hauteur de la position que sa qualité de mairesse lui imposait.

Le succès couronna entièrement ses efforts si on en juge par les compliments que ne manquèrent pas de lui adresser le curé, le capitaine et les autres convives. La morue restaurée dans ses droits avait été apprêtée à toutes les sauces et y fut appréciée à sa juste valeur.

Après le souper, on se rendit à la maison d'école où toute la population était invitée. En sa qualité de mairesse, Angéline lut une adresse au capitaine et elle s'acquitta de

sa tâche avec tant de grâce qu'il en fut charmé et lui jeta en réponse ses plus belles fleurs de rhétorique.

Antoinette Dupuis goûta moins ces compliments que ses sensations en aéroplane ; mais elle fut assez intelligente pour n'en rien laisser paraître.

Après la cérémonie, Jacques réclama l'honneur de reconduire Angéline chez elle et lui fit part de ses intentions de lui rendre visite le dimanche suivant.

X

Une activité fébrile régnait dans la petite anse en face du village. La construction du hangar de l'hydravion terminée, on s'était mis avec entrain à l'ouvrage pour réparer les chaloupes et les barques qui avaient été avariées par la tempête, ce qu'on avait négligé au milieu du découragement qui s'était emparé des pêcheurs, victimes de ce désastre et de la pénurie de morue l'année précédente. Les pêcheurs qui avaient été plus prévoyants avaient repris leur tâche quotidienne et revenaient chaque soir chargés de morues. Tout était comme autrefois, et cette année de disette ne leur apparaissait plus maintenant que comme un rêve, mais un rêve qu'ils ne voulaient pas faire de nouveau.

Les demandes de différents postes ne tardèrent pas à affluer, requérant les services du capitaine; mais celui-ci poursuivait méthodiquement son œuvre, paraissant de plus en plus intéressé à son ouvrage. Il revenait tous les soirs que la température lui permettait de faire des envolées, fier de nouveaux exploits.

La distillerie de marsouins s'était en même temps perfectionnée, et ajoutait encore au revenu de la pêche à la morue. On dut bientôt cesser de faire l'expédition de l'huile, car les prix commençaient à fléchir. On la mit en réserve pour l'écouler quand la hausse se ferait sentir.

Depuis la réception dont Jacques avait été le héros, il s'était épris d'Angéline Guillou dont il admirait, en même temps que l'intelligence, les solides vertus. Chaque fois qu'il partait pour une envolée, il lui faisait le compliment de survoler deux ou trois fois sa demeure qui offrait un aspect de propreté attribué à son bon goût.

Le joli petit jardinet de fleurs qu'elle cultivait avec habileté donnait un air de vie à cette demeure autrefois si sombre et si peu attrayante, comme d'ailleurs toutes les autres habitations du bourg. La maison avait été de plus blanchie à la chaux, opération très peu coûteuse et qui donnait du relief à l'ensemble; mais la fleur la plus exquise, comme se plaisait à répéter Jacques, était bien celle qui était à l'intérieur de la maison et sur laquelle les mortes saisons n'avaient aucune influence.

Jacques Vigneault n'était pourtant pas venu à la Rivière-au-Tonnerre avec l'intention de se lier d'amitié, car son métier hasardeux lui avait jusqu'ici interdit de laisser s'éprendre son cœur. Il y avait refoulé tout au fond maints sentiments qui auraient pu s'éveiller en lui, se disant qu'il ne devait pas songer au mariage, au moins pour le présent. C'est presqu'inconsciemment qu'il s'était engagé dans cette aventure amoureuse, dont l'issue pouvait contrecarrer ses idées bien arrêtées, mais est-on maître de son cœur?

De son côté, Angéline n'avait ni prémédité, ni voulu ce qui arrivait. Le devoir qu'elle s'était imposé d'aider son vieux père à élever sa nombreuse famille, ne la prédisposait pas au mariage; mais elle sentait son cœur pris par ce beau et jeune capitaine de vingt-cinq ans, à l'air martial et dont la conduite semblait irréprochable, envié de toutes les jeunes filles du village; mais un fait indéniable existait : elle aimait Jacques éperdûment. Comment, en effet, la sympathie qui existait entre ces deux êtres si bien faits pour se comprendre, pouvait-elle ne pas se développer en amour parfait?

Jacques continua ses assiduités auprès d'Angéline et quand une fête se présentait qui donnait lieu à des réjouis-

sances publiques, le capitaine prisait toujours l'honneur de se retrouver en sa compagnie.

Après les premiers combats livrés entre son cœur et sa raison, où le cœur devait fatalement avoir le dessus dans cette poitrine de vingt ans, Angéline sentit les premiers rayons de bonheur l'envahir. Sa gaieté et son entrain en faisaient foi, malgré qu'elle eût voulu le dissimuler, pour ne pas faire de peine à son amie Antoinette d'abord, et de crainte aussi de faire jaser les commères qui attendent toujours une occasion pour donner libre cours à leur penchant naturel pour la calomnie ou la médisance. Elle ne se laissait pas moins bercer par les illusions naturelles aux jeunes filles de son âge. Elle voyait dans ses rêves d'avenir le jour de son mariage avec le charmant capitaine, entourée de toutes ses amies et certainement enviée par elles; puis la possibilité d'un voyage de noces en aéroplane dans les belles paroisses de la rive sud du fleuve et même jusqu'en Gaspésie, où elle ferait la connaissance de la famille de Jacques qu'elle aimait déjà sans la connaître et qui, comme la sienne, était une famille de pêcheurs. Leur éducation supérieure loin de nuire à leur bonheur ne devait que le compléter, se disait-elle. Aucune disparité de condition sociale n'existant entre elle et son amoureux, elle ne pouvait qu'être la bienvenue dans sa famille. Jacques, après tout, pourrait bien embrasser une autre carrière une fois marié, qui pût être moins hasardeuse. Ils pourraient peut-être s'établir sur la rive sud, où les communications par chemin de fer sont faciles, et où l'on jouit presque du confort des villes. Elle se voyait entourée d'une belle petite famille au sein de laquelle s'écouleraient des jours heureux.

De son côté, Jacques n'était pas sans faire des projets d'avenir, tout en poursuivant son œuvre comme si rien d'anormal n'était venu troubler son existence.

Le curé s'était aussi très intéressé à cette petite trame d'amour, mais « gardait de Conrad le silence prudent », attendant sans doute qu'on le consultât ; mais il ne manquait jamais l'occasion tout en badinant, de s'informer de

la santé de l'un ou de l'autre, quand il les rencontrait séparément.

Angéline, dont le deuil avait pris fin, reprit ses exercices de piano, ce qui ajoutait aux charmes du petit salon qui ne chôma plus et sur les meubles duquel les housses ne furent plus replacées.

Comme toute médaille a son revers, Angéline ne constata pas sans un amer regret que la petite garde-malade, avec qui elle s'était liée d'amitié, espaçait de plus en plus ses visites. Qu'allait-elle faire pour la réconcilier? Faire des excuses? Mais elle n'était pas responsable de ce qui arrivait. Lui céder Jacques par un excès de générosité? Mais ce dernier avait eu l'avantage de rencontrer Antoinette, il l'avait même emmenée avec lui en aéroplane et, s'il n'avait pas su l'apprécier, ce n'était certainement pas de sa faute. Elle se dit qu'après tout, elle ne gâcherait pas son bonheur pour les autres, égoïsme bien permis chez une jeune fille qui aime bien sincèrement.

Elle pensait bien aussi au grand dérangement que son départ causerait dans la maison de son père, où elle s'était chargée du soin de sa famille; mais le mariage n'aurait pas lieu immédiatement, et de plus son père n'avait pas posé de conditions ni fait d'objections aux assiduités de Jacques. Pouvait-elle conclure qu'il verrait ce mariage d'un bon œil?

Pour mettre fin à ces inquiétudes, elle résolut d'en avoir le cœur net en ouvrant son cœur à Jacques à la première occasion; ce qui ne tarda pas, car les deux amoureux se voyaient maintenant très souvent.

Un jour qu'ils revenaient de la messe basse, cheminant lentement à travers les allées tortueuses du village, Angéline paraissait songeuse et ne faisait que répondre brièvement aux questions de Jacques.

— Vous avez quelque chose? dit-il s'arrêtant soudain en face d'Angéline et la regardant dans les yeux.

Pour toute réponse Angéline rougit comme une « pomme fameuse » sous un soleil de septembre.

— Ah! mais les pommes sont mûres, dit Jacques, en riant.

— Il faudra les cueillir ! répondit Angéline, en baissant les yeux; mais avec la permission de papa bien entendu.

— Et que dirait votre père ?

— Il vous dirait que c'est une pomme qui a perdu l'humanité, mais que les pommes de la Côte ne sont pas fameuses.

— Ah ! mais vous faites de l'esprit sans en avoir l'air ?

— Peut-être Jacques ? Mais c'est pour ne pas parler de choses sérieuses qui me tracassent.

— Angéline, si vous avez quelque chose qui vous inquiète, je suis prêt à vous écouter et, si je puis vous aider de mes conseils, vous savez avec quel plaisir je le ferai, car vous ne vous imaginez pas combien je vous aime.

— Votre bonté et votre indulgence me donnent confiance. Vous savez, je me méfie un peu de moi-même et je désire vous consulter sur un sujet qui me donne beaucoup à réfléchir et qui me cause beaucoup d'ennuis.

— Parlez, dit Jacques, je vous écoute.

— Vous n'êtes pas sans savoir que j'avais promis à mon père, lors de la mort de ma mère, de me consacrer entièrement aux soins de la famille ?

— Oui, je sais cela. Monsieur le Curé m'en avait averti et j'ai même consulté votre père à ce sujet.

— Et que vous a-t-il répondu ?

— Mon assiduité auprès de vous, vous est-elle une réponse satisfaisante ?

— Que vous êtes sage et grand, Jacques, et comme je vous aime, moi aussi !

— Alors que manque-t-il à votre bonheur ?

— Rien ! mais mon bonheur fait peut-être le malheur d'autrui ?

— Eh ! qu'y pouvez-vous faire pauvre amie? Puis-je vous demander de qui il s'agit ?

— De mon amie Antoinette Dupuis, répondit timidement Angéline.

— Eh, en quoi votre bonheur peut-il nuire au sien ?

— C'est qu'elle vous aime, elle aussi.

— Vous a-t-elle chargée de me le dire ?

— Non, mais depuis que vous me courtisez, elle a complètement cessé ses visites chez moi, et c'est à peine si elle me regarde quand elle me rencontre. Elle parle même de quitter la Rivière-au-Tonnerre, sous prétexte qu'elle s'ennuie et qu'elle perd son temps ici.

— Ne vous troublez pas avec cela, ma chère Angéline. Je parlerai à Mademoiselle Dupuis. Elle est très intelligente comme vous ne l'ignorez pas.

— Mais n'allez pas lui dire que je vous ai parlé de cela.

— Vous avez confiance en moi, Angéline ?

— Oui, et je vous aime davantage !

Ils continuèrent ensuite leur chemin jusqu'à la résidence d'Angéline. Jacques enleva son chapeau puis repartit d'un pas précipité vers le presbytère où le curé l'attendait à déjeûner.

XI

Le capitaine Vigneault était l'objet du plus grand respect de la part des habitants de la Côte et de ceux de la Rivière-au-Tonnerre en particulier. Personne ne le rencontrait sans enlever son chapeau, et les femmes lui souriaient aimablement en reconnaissance de la prospérité qui renaissait sur la Côte et pour la part qu'il avait prise à la ramener.

Il avait étendu ses opérations au point d'avoir chassé les marsouins depuis les Sept-Iles jusqu'à Natashquan, à la grande joie de toute cette brave population. Le chargement de la morue sèche qui se faisait sur les différents bateaux faisant la navette sur le golfe attestait d'ailleurs du regain d'activité dans la région.

La belle température contribuait au succès des opérations du capitaine, car l'été se prolongeait indéfiniment. On jouissait encore, au commencement de novembre, d'une température estivale. C'était « l'été des sauvages » dans toute sa pâle splendeur automnale.

Jacques avait terminé sa tâche, son contrat expirant le premier novembre; mais il résolut de se reposer avant de retourner à Québec, où il devait faire au ministère un rapport détaillé du résultat de ses opérations.

Tout en se reposant, Jacques faisait ses préparatifs de départ. Rien ne transpira des colloques intimes qu'il eut avec sa fiancée dans ce court intervalle.

La perspective du départ ne lui semblait pas aussi souriante qu'il se l'était figurée avant d'avoir rencontré celle à qui il avait donné son cœur; mais, en homme de devoir, il fit le sacrifice de ses délices et continua ses préparatifs de départ.

Angéline de son côté partageait les mêmes sentiments; mais, habituée aux épreuves, elle en avait pris résolument son parti. D'ailleurs, Jacques devait lui télégraphier dès son arrivée à Québec et lui écrire à chaque courrier, avec la perspective de le revoir au printemps quand il reviendrait pour continuer son ouvrage, si le besoin s'en faisait sentir.

La population du village organisa une fête en l'honneur du capitaine avant son départ. Tous les notables de la Côte se rendirent à cette cérémonie qui revêtit, par le fait même, le caractère d'une réunion régionale où, curés, maires, députés se donnèrent rendez-vous, autant pour rendre hommage à l'aviateur, que pour encourager cette population laborieuse dans la poursuite de son rude métier.

Cette démonstration eut lieu sous forme de banquet où l'habileté des cuisinières fut mise à profit, et la morue, à l'honneur, occupant la place que lui donnait sa royauté restaurée.

On était au beau milieu de la fête et chacun y allait de son boniment, louant le brave curé de la Rivière-au-Tonnerre qui avait eu l'ingénieuse idée, que quelques-uns qualifièrent d'audace, de demander au gouvernement sa coopération dans une entreprise si problématique.

— On ne pourra toujours pas faire pire que rire de moi, disait le brave curé, à ceux qui l'accusaient de témérité. Si je ne réussis pas, je serai le dindon de la farce, voilà

tout. J'ai fait vœu d'humilité ! Ça ne pourra que me faire du bien. Si ça réussit, c'est tout le monde qui en profitera et ça sera encore la volonté du bon Dieu.

Certains orateurs louaient, soit le député, soit le capitaine, ou encore le gouvernement qui avait sustenté l'entreprise, suivant que leurs sympathies allaient aux uns ou aux autres. L'entrain et la gaieté régnaient dans toute la salle. Angéline occupait une place à table avec les notables presqu'en face du capitaine qui lui faisait l'amabilité de s'occuper d'elle, quand le télégraphiste entra précipitamment dans la salle et alla porter à Jacques une enveloppe contenant un télégramme.

— Vous permettez ? dit l'aviateur tout en ouvrant l'enveloppe.

— Faites, capitaine ! fut la réponse unanime de l'assistance.

Tout le monde observa les convulsions qui se produisirent sur la figure du héros de la fête à mesure qu'il avançait dans la lecture du message.

Le capitaine se leva, grave, et lut tout haut le télégramme suivant :

CAPITAINE JACQUES VIGNEAULT,
Rivière-au-Tonnerre.

Deux aviateurs français partis Paris aéroplane pour traverser Atlantique. Supposés perdus route. Probablement égarés forêts du Nord. Supposés passés au-dessus Terre-Neuve depuis quatre jours. Faites recherches. Envolées frais gouvernement. Prendre toutes précautions nécessaires pour ne pas exposer vie inutilement.

Signé : MINISTRE DE L'AVIATION.

Tout le monde resta bouche béante. Jacques tourna les yeux vers Angéline qui avait recouvert sa figure de ses mains.

— Mesdames et Messieurs, dit-il tout simplement, un nouveau devoir m'appelle ; celui de secourir des infortunés

et par surcroît de mes compatriotes, qui sont bien un peu les vôtres, puisque le même sang coule dans nos veines. Je ne vous dis pas adieu, mais au revoir. J'établis mes quartiers généraux pour mes recherches ici, et c'est ici qu'avec l'aide de Dieu je ramènerai mes confrères perdus dans nos immenses forêts. Pardonnez si je quitte cette salle, car je commence mes préparatifs de départ immédiatement.

Tous les yeux se tournèrent vers cette pauvre Angéline, quand Jacques se dirigea de son côté pour lui confier ce qu'il avait à lui dire avant son départ. Il lui parla longtemps à voix basse.

— Je serai forte, Jacques ! fut tout ce que l'on entendit de la conversation intime entre les deux amoureux.

La fête perdit naturellement de son entrain après le départ de Jacques. Un groupe entoura bientôt Angéline pour la consoler. Elle se montra forte, en effet, car pas une seule larme ne coula de ses yeux, quoique le rouge sur sa figure exprimât la douleur intense qu'elle ressentait à l'intérieur d'elle-même.

Chacun commentait l'incident à sa manière.

— Si ces Français-là sont dans nos bois, disaient les uns, le capitaine Vigneault est l'homme pour les retrouver.

D'autres disaient : C'est pas la peine de risquer la vie d'un homme comme le capitaine Vigneault pour courir après des moulins à vents (sans calembour).

— Les brouillards sont fréquents à cette saison de l'année, disaient plusieurs, et les lacs sont peut-être gelés à l'intérieur de la forêt : ce qui rendra l'amerrissage difficile.

Le capitaine, n'écoutant que son courage, fit ses préparatifs de départ durant la nuit pour ne pas être en retard.

Il alla de bon matin faire ses adieux à Angéline qui lui manifesta bien son inquiétude ; mais connaissant le caractère déterminé de Jacques, elle n'essaya pas de le dissuader de sa tentative.

— Je serai de retour dans trois jours, dit-il, comme il sortait avec Angéline, qui l'accompagna à la messe basse où ils communièrent ensemble.

— Avec le pain des forts, Jacques, je vous promets le succès si vos confrères sont dans nos forêts; mais je doute fort qu'ils y soient.

— Je pars certainement sur un incertain et avec des indications bien vagues; mais j'aurai tôt fait de survoler toute la forêt du Labrador et, si le succès ne couronne pas mes efforts, j'aurai du moins la satisfaction du devoir accompli.

— Je vous ferais injure, Jacques, si j'essayais de vous dissuader de votre entreprise. Je sais que votre courage ne fléchira pas. Je vais bien prier pour vous, pour que vous me reveniez sain et sauf.

— J'irai moi-même porter votre prière aussi haut que possible vers le ciel et je vous apporterai la réponse dans trois jours.

— Que Dieu vous garde, Jacques! Permettez que je n'assiste pas à votre départ, je n'en aurais vraiment pas la force.

Les deux amoureux se séparèrent sur le seuil de la porte de la demeure d'Angéline d'où toute la famille sortit pour souhaiter bon voyage à l'aviateur.

Toute la population du village était réunie sur la grève pour assister au départ de l'aviateur, qui revêtait ce jour-là un aspect plus grave que pour ses envolées précédentes.

XII

Malgré le courage que manifesta Angéline en présence du capitaine, elle n'en était pas moins convaincue qu'il se vouait à une mort certaine, opinion que plusieurs partagèrent.

A neuf heures précises, l'aviateur sortait de son hangar, et, scrutant les airs avec un air déterminé, prit son envolée; mais avant de s'éloigner il paya son tribut d'amour à Angéline en survolant trois fois autour de sa demeure. Celle-ci sortit de la maison, et lui fit un dernier signe

d'adieu. L'avion disparut bientôt au-dessus de la chute et s'enfonça dans la forêt sans fin.

Les bonnes commères restées sur la grève commentaient cet événement comme si Jacques était déjà parti pour l'autre monde.

Marguerite Brindamour disait à sa compagne :

— Y a des personnes qui étions nées pour la malchance.

— Y a ben une destinée, allez ! reprit Joséphine Leblanc.

— Oui, et on ne peut y échapper ! dit à son tour Catherine Mélanson.

— C'est bien vrai tout ça, reprit Marguerite Brindamour; on peut pas y échapper ! Voyez-vous notre petite reine, comme on la nomme toujours, ça ne l'empèche pas d'être une morue de bonne fille quand même. Mais elle « étâ » pas née pour la chance ! A partions toute jeune pour Québec et elle étions pas encore retournée que sa mère y « mourit » dans les bras. A s'emourachions d'un beau capitaine et le v'là qui s'en va se faire tuer bêtement et p't'être bien se faire manger par les bêtes sauvages.

— Oui, mais y étions pas encore mort, dit Varsovie Sainfoin.

— J'avions pourtant promis de ne plus me mêler de rien, reprit Joséphine Leblanc; mais j'avions ben droit à « noutre » opinion quand même, et je m'demandions comment le capitaine pourra revenir du diable vert si lui arrivions un accident ?

— « Ah ! badame ! » qui vivra verra ! dit sentencieusement Catherine Mélanson.

— Mais si les marsouins reviennent, reprit Joséphine, et que notre bon capitaine étions mort, il nous faudra encore manger de la vache enragée de Québec, avec ça que la viande étions pas si bonne, même quand elle est fraîche. Allons donc dire notre chapelet pour le repos de son âme.

— Oui, reprirent-elles à l'unisson.

Plusieurs autres personnes se rendirent à l'église avec la même intention de prier pour le repos de l'âme de Jacques.

XIII

Le capitaine, qui était parti le mercredi, avait fixé son retour pour le vendredi, croyant avoir le temps de parcourir tout le terrain qu'il s'était assigné au moyen d'une carte géographique qu'il avait apportée avec lui de Québec; mais le samedi passa sans que l'avion si impatiemment attendu parût à l'horizon.

— Bien sûr qu'un malheur est arrivé, pensaient tous les habitants du village.

Le curé seul avait confiance; mais se doutant bien de l'anxiété que devait éprouver Angéline, il alla la rassurer.

— Ce n'est qu'un contretemps, disait-il. Vous verrez qu'il ne sera pas tard demain qu'il aura amerri.

Angéline ne répondait rien aux paroles du curé, rassurée par ses paroles d'encouragement; mais son âme était trop troublée pour trouver une réponse ou un argument qui eût pu la rassurer elle-même.

L'aurore du samedi matin surprit Angéline à la fenêtre de sa chambre donnant sur le nord. Elle avait prié une partie de la nuit les bras en croix, croyant saisir, au clair de la lune, le moindre petit point noir ou une lumière lui annonçant que l'avion de Jacques s'avançait vers la Rivière-au-Tonnerre. Elle se tint ainsi pendant de longues heures scrutant l'horizon, malgré la fatigue que lui causait cette longue attente, quand, vers les trois heures de l'après-midi, elle crut distinguer le bruit d'un aéroplane, mais qui venait dans la direction opposée d'où elle l'attendait. Ayant tout de même reconnu l'avion de Jacques elle courut, plus morte que vive, au rivage. Ce dernier, qui la croyait chez elle, alla survoler deux fois la maison pour lui annoncer son arrivée et fut très surpris de ne pas la voir sortir pour le saluer. Il continua son chemin et alla amerrir à la même place que lors de sa première arrivée à la Rivière-au-Tonnerre.

La même jeune fille était sur le rivage; mais avec quelle différence de sentiments elle accueillit celui qu'elle croyait perdu sans retour. Saisissant une chaloupe, elle rama elle-même pour aller au-devant de Jacques qui lut, dans ses yeux encore rougis, toute l'anxiété qu'elle avait ressentie au sujet du retard qu'un contretemps lui avait fait subir.

— Que faites-vous ici, seule? ne put s'empêcher de lui dire avec bonté celui qui avait été la cause de son anxiété?

— Je ne sais trop, répondit Angéline un peu embarrassée par cette question.

— Je vous demande pardon, dit Jacques, en voyant le trouble que sa question avait créé chez son amie; mais n'ai-je pas été fidèle à ma parole? Suis-je si en retard? Une journée compte peu dans une randonnée comme celle que je viens de faire.

— Pardonnez-moi, Jacques! ne put que balbutier Angéline, mais j'étais si inquiète! J'ai craint que vous n'ayez péri ou que vous ne fussiez tombé aux mains de quelque tribu sauvage.

— Jacques sourit tendrement à son amie en constatant quel amour elle nourrissait pour lui. Je vous avoue, ajouta-t-il, que la peur n'est pas ma conseillère habituelle.

— Vous êtes brave, Jacques! et je suis faible, mais que voulez-vous? je suis femme.

— Et c'est pour cela que je vous aime, Angéline, et je ne puis refuser l'honneur de prendre place avec une si jolie canotière; mais souffrez que je prenne les rames pendant que vous causerez avec mon compagnon.

— Vous avez retrouvé les aviateurs? dit Angéline enthousiasmée.

— Non, mais je ramène quand même quelqu'un à la civilisation.

A ce moment, un homme d'âge moyen, miné par la maladie, sortit de l'hydravion, enleva son casque de cuir et salua respectueusement Angéline.

— Mademoiselle Guillou, permettez que je vous présente Monsieur Antoine Marcheterre, arpenteur au compte du gouvernement de Québec.

L'arpenteur salua de nouveau Angéline et alla s'asseoir dans la chaloupe. Sa démarche et les traits imprimés sur sa figure indiquaient qu'il avait passé par de terribles angoisses au cours de sa maladie.

— Vous vous demandez sans doute la raison de ma présence sur l'avion du capitaine Vigneault ? dit l'arpenteur en portant sa main sur son côté droit et semblant réprimer une douleur interne.

— En effet, le capitaine ne m'a encore rien dit, et je brûle de tout savoir.

— Vous sentez-vous un peu remis ? interrompit Jacques en s'adressant à l'arpenteur.

— Je me sens beaucoup mieux, merci, et j'espère que la crise est passée.

— Pendant que je ramerai au rivage, Monsieur Marcheterre vous racontera lui-même comment je l'ai recueilli, dit Jacques en s'adressant à Angéline.

— Dites plutôt comment vous m'avez sauvé la vie, répliqua l'arpenteur; car, sans votre secours, je n'avais qu'à attendre la mort au fond de la forêt avec mon guide sauvage, seul compagnon qui me restait et dont je commençais à saisir les mouvements d'impatience. Quand un sauvage commence à faire des reproches à son maître, il n'est pas prudent de prolonger sa nervosité, car on peut s'attendre aux pires conséquences; mais puisque le capitaine désire que je vous raconte comment il m'a sauvé la vie....

— Je n'insiste pas, interrompit Jacques; mais mon action n'est pas tout à fait un acte héroïque.

— Peut-être ? mais sauver la vie de son semblable est toujours quelque chose de méritoire, et il n'y a personne pour l'apprécier comme celui qui est le bénéficiaire d'un tel acte de charité.

— Continuez, dit anxieusement Angéline. Pour ma part je suis persuadée qu'il vous a sauvé la vie, car votre apparence dénote que vous vous ressentez de votre maladie, et que sans ce secours inattendu, vous seriez certainement resté au fond des bois avec votre sauvage.

— Eh bien! je continue, au risque de blesser la modestie de notre ami commun, puisque cela vous fait plaisir, Mademoiselle.

J'étais parti au commencement de mai, de Québec, pour faire de l'arpentage au compte du ministère des Terres et Forêts qui voulait connaître la nature du terrain, de même que l'étendue de bois résineux au nord du cinquante-cinquième degré de latitude. Partis de Québec en bateau, nous débarquions à Natashquan quatre jours plus tard, quatre aides-arpenteurs et moi. Là nous nous assurions les services de deux guides sauvages, répondant aux noms de Sawi-Sawa et Wei-Sawa; deux frères renommés pour leur connaissance de cette région où se trouvait situé leur territoire de chasse. Nous étions munis de provisions pour quatre mois. Ayant acheté sur les lieux quatre canots d'écorce, nous partîmes sur la rivière Natashquan qui conduit à l'endroit que nous devions atteindre. Après avoir ramé pendant trois semaines, fait de nombreux portages, nous arrivions au terme de notre voyage.

Malencontreusement, nous avions perdu, au cours d'un portage, la trousse contenant les médicaments nécessaires au cours de ces sortes d'incursions dans les forêts lointaines du Nord.

— Mais vous n'aviez pas de médecin, interrompit Angéline, pour vous prescrire vos remèdes?

— Non, continua l'arpenteur; mais avec certaines connaissances rudimentaires de la médecine et les indications contenues dans un livre, nous trouvons presqu'infailliblement le bon remède quand un compagnon tombe malade; mais, quand c'est le médecin improvisé qui succombe, le cas est plus dangereux.

Inutile de vous dire qu'à quatre cents milles dans les bois, nous sommes tous frères; même le guide sauvage est de la famille, car ces gens sont très fiers et, si le chef de l'expédition témoignait moins d'égards à lui qu'aux blancs, on pourrait s'attendre aux pires conséquences; soit qu'il cache vos provisions ou les détruise par le feu, après en avoir pris une bonne partie pour lui seul.

Je disais donc que nous étions au terme de notre voyage. Tout allait pour le mieux, dans le meilleur des mondes. L'harmonie la plus parfaite régnait autour de nous et l'ouvrage avançait rapidement. Trois mois s'écoulèrent ainsi et, malgré la solitude qui nous entourait, le temps passait rapidement, lorsque je fus soudainement pris de douleurs intestinales atroces. D'après mes faibles connaissances médicales je constatai que je souffrais de l'appendicite, et je dus prendre le lit. Mes compagnons étaient tout découragés de me voir ainsi invalidé sans secours de médecin et sans remèdes. Dans ma condition, il m'était impossible de sortir du bois, vu les nombreux portages que nous avions à faire. Un sauvage s'était bien offert à me porter sur son dos, mais je ne voulus pas lui imposer cette fatigue.

— Moi connaît bon « lemède », dit un des guides. Mon père malade comme toi ! Moi guérit mon père.

— Si tu y peux quelque chose, Sawi, vas-y. Fais de ton mieux, je te récompenserai.

Le sauvage fronça les sourcils.

— Sauvage, pas besoin de récompense; soigner bon maître pour rien. Moi content si bon maître revient mieux.

— Je n'insistai pas. Sawi qui, comme tous les sauvages, était herboriste, alla cueillir des herbes sauvages, enleva l'écorce de différents arbres et en fit un bouillon qu'il me présenta tout joyeux. Force me fut d'accepter ce breuvage qui, en effet, me procura quelque soulagement, au grand contentement de mon médecin improvisé; mais le mal recommença plus violemment le lendemain.

Après avoir tenu conseil, nous décidâmes que les quatre aides et un sauvage retourneraient en canots d'écorce à Natashquan, pour aller chercher du secours en cométique aussitôt que la neige tomberait en assez grande abondance pour permettre de faire le trajet, et que j'attendrais leur retour avec l'autre guide.

Pour comble de malheur pour nous, l'été semblait se prolonger indéfiniment, là comme sur le littoral, ce qui

retardait indéfiniment mon départ et aggravait nécessairement ma maladie.

Comme les rivières ne gelaient pas, je n'ai pu me procurer la glace qui aurait été nécessaire au soulagement de mon mal. Force nous fut donc d'attendre à tout risque. Or, hier après-midi, pendant que je sommeillais, mon guide entre précipitamment dans ma tente et me dit tout effaré : Viens voir le Grand-Esprit qui passe ! Je me traîne tant bien que mal en dehors de ma tente, plantée sur le bord d'un lac et je vois l'avion survoler au-dessus de nos têtes. Je n'ai pas pris le temps d'expliquer au sauvage ce qu'était ce Grand-Esprit, mais je fis immédiatement des signes de détresse qui furent aperçus du capitaine. Il vint à ma grande joie amerrir sur le lac, tout près de ma tente. J'appelai Sawi ; mais il était disparu, s'étant enfui dans la forêt à la vue de l'avion. Je me traînai donc jusqu'au seul canot qui nous restait et, l'ayant délivré de son amarre, je lui donnai une poussée vers l'avion et il fila droit comme une torpille vers le but visé.

— Ne craignez rien, criai-je au capitaine, il n'est pas chargé.

— Tant mieux, me répondit-il, je le chargerai moi-même.

Deux coups d'aviron, et il était revenu à terre.

Angéline porta vers Jacques un regard d'admiration.

— Ne fardez pas la pilule, dit Jacques en badinant.

— Le capitaine, continua l'arpenteur, m'apprit l'objet de ses recherches.

Je suis marri, lui dis-je, de vous avoir détourné de votre but.

— Mais non, me répondit-il ; une vie en vaut une autre ! J'étais venu sur des hypothèses et je me trouve en face d'une réalité. Faites vos préparatifs, et demain matin au petit jour nous partons.

— Et votre guide ? questionna Angéline.

— Mon guide ? Il avait pris la fuite, comme je vous l'ai dit tout à l'heure ; il ne revint que fort tard dans la soirée et entra furtivement sous la tente.

— Pas danger pour sauvage? Grand-Esprit parti? me dit-il tout bas.

— Grand-Esprit dort, lui répondis-je en lui montrant le capitaine qui dormait profondément.

Je lui expliquai alors ce qu'était un avion; mais pour rien au monde ne voulut-il y monter le lendemain matin. Il attendra le secours des cométiques et a promis de me donner de ses nouvelles aussitôt qu'il sera de retour à Natashquan. Je l'attendrai ici ou aux Sept-Iles si le dernier bateau n'est pas parti.

— Qu'à cela ne tienne, interrompit Jacques. D'abord vous n'êtes pas en état de faire le voyage immédiatement et, si le bateau est parti quand vous serez suffisamment rétabli, vous ferez le voyage avec moi.

— Puisqu'il n'y a pas de limite à votre générosité, j'accepte, capitaine, dit l'arpenteur en essuyant son front ruisselant de sueur.

— Vous vous sentez plus mal, Monsieur, dit Angéline.

— Non, une petite fatigue; j'ai peut-être un peu trop parlé.

— Et c'est moi qui en suis la cause, dit Angéline toute peinée. Nous allons prévenir Mademoiselle Dupuis.

Il y avait longtemps que l'embarcation avait atteint le rivage quand l'arpenteur Marcheterre eut fini son récit. Les villageois et villageoises qui s'étaient rassemblés sur la grève crurent que le compagnon de Jacques était bel et bien un des aviateurs retrouvés, et il fallut leur raconter avec force détails le récit confié à Angéline, pour les convaincre du contraire.

Le malade fut conduit au dispensaire où il reçut les soins que requérait son état, en attendant son départ.

Jacques offrit son bras à Angéline et l'escorta jusqu'à la maison. Le père Guillou attendait le retour de sa fille sur le seuil de la porte. Il offrit à Jacques de partager leur modeste souper, ce qui fut accepté avec plaisir.

Au cours du repas, il raconta tous les incidents et fit part de ses impressions, du voyage qui l'avait intéressé au plus haut point.

— Quelle impression profonde, disait-il, laisse cette solitude sans nom, au-dessus de cette forêt sans fin, où l'horizon semble toujours reculer à mesure que l'on avance, offrant le spectacle de nouveaux lacs, de nouvelles rivières que l'on découvre toujours et toujours et qui se multiplient à l'infini; des chutes superbes qui attendent depuis des siècles que la main du progrès les atteigne pour les harnacher et en tirer tous les avantages qui en découlent. Qui dira l'avenir réservé à cette solitude d'aujourd'hui, que demain, l'activité humaine transformera en énergie électrique pour répandre la prospérité où ne règne aujourd'hui qu'un silence de mort ?

XIV

L'anxiété éprouvée par Angéline qui avait laissé des traces si profondes sur sa belle figure, fit presque renoncer Jacques à poursuivre ses recherches; mais, ayant reçn de nouveaux renseignements, il décida de repartir le mardi suivant pour tenter un nouvel effort.

On avait rapporté que des signes lumineux avaient été remarqués du côté du Labrador, qui ne pouvaient être antres, disait-on, que des signes de détresse de la part des aviateurs perdus.

Le sort de ces pauvres aviateurs supposés égarés au fond de cette solitude, sans abri, peut-être sans nourriture et sans armes pour se défendre contre les loups qui infestaient la forêt, ne lui aurait pas laissé de repos; et il se reprocherait, disait-il, toute sa vie de n'avoir pas tenté un dernier effort pour les secourir.

— Je préfère encore mourir à l'effort, que de laisser mourir sans secours deux êtres qui ont risqué leur vie pour l'humanité ! répondait Jacques à ceux qui lui représentaient la témérité de son entreprise.

Que répondre devant une telle bravoure qui méprise la mort pour soi-même, afin de sauver les autres ?

Angéline paraissait moins inquiète lors du deuxième départ de Jacques qui eut lieu au milieu des acclamations des villageois, toujours de plus en plus admirateurs de celui qui revêtait maintenant à leurs yeux un caractère presque surhumain.

— Quand vous attendrai-je? dit simplement, d'un air confiant, la courageuse jeune fille qu'était maintenant devenue Angéline.

— Samedi, avant le crépuscule, répondit Jacques d'un ton assuré; mais ne vous inquiétez pas d'une journée ou deux de retard, ajouta-t-il en lui baisant la main.

L'avion prit son envolée directement vers le nord-est, où les signes de détresse étaient supposés avoir été vus, et disparut bientôt au-dessus de la forêt.

Antoine Marcheterre, qui avait été empêché par son état de maladie de se rendre sur la grève, s'était fait asseoir près de la fenêtre de sa chambre au dispensaire, pour être témoin du départ de son sauveur.

— Quel brave garçon! disait-il à Antoinette Dupuis, que ce capitaine Vigneault. Heureuse sera la femme qui l'aura pour mari!

— Il est assez difficile de deviner qui jouira de ce bonheur, dit tristement la petite garde-malade. Il y a des personnes nées pour la chance. Quant à moi, je ne suis pas de ce nombre.

— Mais votre tour viendra? répondit l'arpenteur un peu embarrassé en voyant qu'il avait chagriné la jeune fille.

— Oui, mais on n'aime réellement qu'une fois, vous savez, et j'ai aimé le capitaine Vigneault dès la première fois que je l'ai vu, et il n'a même pas daigné s'en apercevoir.

— Que voulez-vous? il y a de ces fatalités dans la vie. On court après le bonheur et il nous échappe au moment où on croit le tenir; ou bien on rencontre trop tard celui ou celle qui aurait vraiment fait notre bonheur.

— Je suis persuadée, moi, que le capitaine et Mademoiselle Guillou n'éprouveront pas ce désenchantement.

— Il y a quelquefois loin, de la coupe aux lèvres! répondit-il avec une émotion qui trahissait une pensée intime refoulée au fond de lui-même.

— Mais que voulez-vous dire, Monsieur?

L'arpenteur n'eut pas le temps de répondre et tomba évanoui sur sa chaise.

XV

Pendant cinq jours le capitaine Vigneault survola par intermittences cette étendue illimitée de forêt résineuse, tantôt s'élevant à une hauteur vertigineuse, tantôt rasant le sol, sans cependant rien apercevoir des deux aviateurs.

Au soir du cinquième jour, avant de descendre pour la nuit, sa vue fut attirée par une double chute d'une imposante hauteur. Entre les deux chutes reposait un petit lac aux eaux tranquilles. Fasciné par cette vue superbe, il survola l'endroit plusieurs fois, puis finalement se laissa glisser mi-conscient entre ces deux précipices. Il laissa tomber immédiatement son ancre, car, malgré l'apparente tranquillité de l'eau, il devina un fort courant qui aurait pu l'entraîner en bas de la chute. Il lâcha quarante-cinq brasses de corde avant de saisir le fond du lac. Il ne lui en restait plus qu'une demi-brasse entre ses mains toutes râpées par le câble, dans la chute précipitée de l'ancre.

Après s'être assuré qu'il était solidement ancré, il s'assit sur son avion, écoutant les mille bruits que font ces deux chutes dont l'une surplombe le lac de trois cents pieds et l'autre se précipite d'une hauteur égale à la première, pour s'engouffrer entre deux rochers escarpés où mugit un torrent tumultueux. Il contempla longtemps cette vue superbe, tout en écoutant les bruits étranges qui semblaient venir de tous les côtés à la fois.

— Bien sûr, dit-il, si je croyais aux revenants, ces bruits me diraient mille choses que ma nature si peu encline aux superstitions me laisse ignorer.

La lune qui se leva soudain sur ce beau spectacle ajoutait au charme du lieu et aurait tenté le pinceau d'un artiste; mais Jacques se contenta de se repaître de cette scène sauvage incomparable, où jamais humain n'avait mis les pieds, l'endroit étant inaccessible, excepté par hydravion.

Ceux qui faisaient le portage pour escalader les hauteurs de cette chute s'en éloignaient toujours le plus possible, de peur d'être pris de vertige. Elle avait depuis longtemps la réputation d'être hantée, à cause du bruit infernal que faisait l'eau dans sa chute vertigineuse et que les mille échos répétaient à travers la forêt.

L'aviateur s'installa dans son avion pour y passer la nuit et s'endormit au son des bruissements incessants de la chute.

Le froid qui commençait à sévir l'éveilla de bon matin. La nature reprenait ses droits et annonçait que l'hiver n'était pas loin, malgré son retard apparent.

Après avoir pris un petit déjeuner à la hâte, il commença à faire ses préparatifs de départ en pensant à la promesse qu'il avait faite à Angéline. Il examina attentivement son moteur qu'il fit fonctionner librement. Il commença ensuite à mesurer de l'œil la distance qui le séparait de la chute. Ayant constaté que cette distance était suffisante pour prendre son élan, il se prépara à partir et jeta un dernier coup d'œil aux alentours pour se repaître encore une fois de ce beau spectacle, lorsqu'il crut apercevoir, aux reflets du soleil levant qui arrosait le rivage de ses rayons langoureux de novembre, de petites pépites jaunes qui lui donnèrent l'impression que ce pouvait bien être de l'or.

Quoique seul, il lâcha un immense éclat de rire dont il entendit les échos se répercuter au loin.

Sa première impression avait été de répéter les paroles de Monte-Cristo en face des trésors trouvés sur l'île déserte : « A moi, l'univers ! »; mais ne voulant pas s'emballer, même au prix de l'or, il résolut d'approcher son avion du rivage au coût de mille difficultés.

Ayant mis pied à terre, il constata qu'il était bel et bien en face d'un trésor d'une richesse incalculable. Il n'avait qu'à se baisser pour ramasser les pépites d'or que la chute supérieure avait lavées et rejetées sur le rivage.

Il résolut de faire ample provision du précieux métal, dût-il retarder encore d'une journée son retour, malgré que la glace commençât à prendre en bordure du lac. Il chargea du précieux métal tout ce que la prudence lui permit de prendre et passa de nouveau la nuit près de la chute.

Le lendemain, au lever du soleil, il s'élança dans les airs dans la direction de la Rivière-au-Tonnerre.

Comme il passait au Havre-Saint-Pierre, il vit les gens qui entraient à l'église pour la grand'messe du dimanche. Il y amerrit pour entendre l'office divin. Il courut d'abord au bureau du télégraphe pour avertir Angéline de son heureux retour; mais il trouva le bureau fermé.

Jacques n'en entendit pas moins la messe, puis repartit immédiatement après, pour amerrir à la Rivière-au-Tonnerre vers une heure de l'après-midi, après avoir payé son tribut ordinaire à sa fiancée.

Ayant entendu survoler l'avion au-dessus de sa demeure, Angéline alla au-devant de Jacques qu'elle rencontra à mi-chemin.

— Vous avez été plus raisonnable, cette fois, dit Jacques en l'accueillant.

— Il faut que je m'habitue aux contre temps si je veux devenir la digne femme d'un brave capitaine.

— Il vous faudra être de plus en plus raisonnable, car j'ai fait la découverte d'un trésor qui va me forcer à m'absenter souvent au cours de l'été prochain.

Il sortit de sa poche une poignée de pépites d'or qu'il étala aux yeux d'Angéline ébahie.

— Voici, dit-il, le secret que j'ai à vous confier. Tous les petits sacs que j'ai fait transporter chez vous et que vous avez rencontrés en chemin, contiennent des pépites d'or comme celles que je viens de vous montrer, et que j'ai recueillies auprès de cette superbe chute dont je vous ai

parlé il y a un instant. Je vous confie ce trésor jusqu'à mon retour de Québec le printemps prochain. J'apporte assez du précieux métal pour me procurer un avion, afin d'exploiter cet Eldorado que la Providence a mis sur mes pas, et je reviendrai à la Rivière-au-Tonnerre aussitôt que la température le permettra au printemps.

— Vous n'oublierez pas votre petite fiancée, maintenant que vous êtes riche ?

— Angéline, si vous parliez sérieusement, vous me feriez outrage ; mais je sais que vous êtes taquine à vos heures.

— Oh ! non, Jacques, je ne badinais pas, mais vos paroles suffisent à me rassurer.

— Tenez, Angéline ! Ma première pensée a été pour vous, quand j'ai découvert cette mine qui me donnera la plus grande fortune encore possédée au Canada par un seul homme. Puisque, me disais-je, mon métier hasardeux sera une source d'inquiétudes continuelles pour elle, je le quitterai à la première occasion.

— Que vous êtes bon, Jacques ! et comme j'ai eu tort de m'arrêter à de pareilles pensées.

— Tout ce que je demande en retour, Angéline, est votre foi et votre amour.

— Vous savez, lui dit-elle, que mon cœur est vôtre; et je suis d'autant plus heureuse de vous en faire de nouveau l'aveu, qu'il vous était acquis avant la découverte de votre Eldorado; et toutes les richesses que vous pourrez acquérir ne pourront rien ajouter à mon amour pour vous.

— Il est vrai que la richesse n'est pas toujours garante du bonheur, Angéline; mais il est plus facile de répandre le bien autour de soi avec la fortune que sans elle.

— Mais vous courrez encore des dangers en exploitant cette mine située dans ce gouffre presqu'inaccessible, et la seule pensée de vous y voir retourner me fait frémir.

— Vous devez avoir un peu confiance en mon habileté de pilote des airs, dit Jacques un peu rudement.

— Vous savez, mon cher Jacques, que ma confiance vous est toute acquise. Je n'ai pas voulu vous faire de

peine. Tenez, vous voyez devant vous une brave petite fille, brave comme son beau capitaine, et qui priera bien Notre-Dame de la Garde pour vous.

— A la bonne heure ! Je vous retrouve encore une fois. Votre générosité est la seule récompense que j'attends de vous, et cela suffit à mon bonheur. Dans quelques jours, je vous quitterai pour Québec où je dois rendre compte de mes travaux et de mes dernières explorations. Quand je reviendrai au printemps, ma première visite sera pour celle qui m'a procuré les seuls moments de vrai bonheur depuis mon adolescence.

— Je ne vous dis pas adieu, mais au revoir, en attendant une lettre de vous à chaque courrier.

— Comptez sur moi, Angéline, et de votre côté il faudra que chaque cométique qui partira de la Rivière-au-Tonnerre m'apporte une lettre de ma fiancée ?

Jacques et Angéline arrivaient en ce moment près de la modeste demeure des Guillou où les attendait un bon dîner de morue fraîche qu'André Guillou avait été pêcher dans la matinée.

XVI

L'arpenteur Marcheterre, qui avait profité des bons soins d'Antoinette Dupuis au dispensaire, était suffisamment remis pour entreprendre le voyage à Québec en avion.

Par un beau matin de novembre, où la froide bise commençait à fouetter la figure, Jacques et son compagnon quittèrent la Rivière-au-Tonnerre, au milieu des acclamations de la foule qui s'était donné rendez-vous encore une fois sur la grève pour dire un dernier merci au capitaine.

Angéline assista au départ de son fiancé, et tout le monde était surpris du calme qu'elle manifesta, quand Jacques vint lui dire un dernier mot d'adieu.

Cinq heures après le départ de Jacques, Angéline recevait le télégramme suivant :

Québec, le 20 novembre 19....

MADEMOISELLE ANGÉLINE GUILLOU,
Rivière-au-Tonnerre.

Arrivé sain et sauf avec compagnon. Écris par premier courrier.

JACQUES.

Ce court message réjouit plus l'âme d'Angéline que l'annonce de la découverte de son trésor par Jacques. Elle le savait sain et sauf, cela suffisait à son bonheur présent, et elle se rendit immédiatement à l'église pour remercier Notre-Dame de la Garde du sauf-conduit qu'elle avait accordé à son fiancé et à son compagnon.

Quinze jours plus tard l'arpenteur Marcheterre convalescent, recevait la nouvelle que son guide était rendu à bon port en compagnie des deux aides qui étaient allés à sa rencontre. Le dernier bateau étant parti avant leur arrivée, ils durent se résigner à passer une partie de l'hiver à Natashquan en attendant qu'un brise-glace du gouvernement qui visitait la Côte une fois ou deux durant l'hiver vînt les chercher.

XVII

Jacques fit au ministère un rapport détaillé de ses opérations au cours de l'été, de même que du résultat de ses recherches au sujet des aviateurs supposés égarés dans ces forêts.

— Je suis d'autant plus aise de vous féliciter, lui dit le ministre, quand il alla lui raconter verbalement, à sa demande, le résultat de ses exploits, que j'avais très peu confiance dans l'entreprise. J'ai cédé aux sollicitations du

curé-missionnaire plutôt pour avoir la paix que par enthousiasme.

— Je vous assure que l'enthousiasme ne manquait pas de la part du curé.

— Mais où diable avait-il pêché cette idée? si je puis me servir d'une expression qui doit avoir cours sur la Côte.

— Je lui ai souvent posé la question, et j'ai toujours eu la même réponse : demandez à Notre-Dame de la Garde. Vous n'ignorez pas que les gens de la Côte ont une grande dévotion pour Notre-Dame de la Garde.

— Je sais,... je sais,... dit le ministre en taquinant un peu Jacques et j'ai appris... oh!... entre les branches, qu'une belle et charmante... jeune fille n'était pas étrangère à cette dévotion nouvelle? et j'ai appris... toujours entre les branches... que vous partagiez beaucoup... les idées de cette demoiselle.

— Vous savez, Monsieur le Ministre? alors je n'aurai pas la peine de vous l'apprendre.

— D'ailleurs, je ne pose pas de questions; mais je sais ce qui se passe un peu partout.

— Alors vous êtes un ministre avisé? répondit Jacques en souriant.

— Parfaitement, et pour vous en donner la preuve, je vous donne un congé avec plein salaire jusqu'au printemps prochain avec avancement.

— J'accepte le congé, Monsieur le Ministre! Quant à l'avancement je vous en remercie, car j'ai l'intention de travailler pour mon compte à l'avenir.

— Bravo, jeune homme! dit le ministre enthousiasmé. Je suis peiné de vous perdre; mais, ça me fait toujours plaisir, de voir un jeune homme capable de sortir du fonctionnarisme. Je ne vous pose pas de questions, capitaine; mais je sais que, quelle que soit la carrière que vous embrasserez, vous réussirez. Que Dieu vous garde, et bonne chance!

Encouragé par les paroles du ministre, Jacques partit incessamment pour New-York afin de donner la commande

de l'avion qu'il voulait acheter pour l'exploitation de sa mine ; mais il ne demeura pas longtemps dans la métropole américaine. La nostalgie de Québec eut tôt fait de le ramener dans la vieille capitale.

Québec, qui avait autrefois fasciné Jacques au cours de ses années d'études, ne lui procura pas cependant les douces sensations qu'il en attendait. Les soirées de jadis passées sur la terrasse Dufferin, où il écoutait la fanfare militaire, les après-midi de congé dépensés à contempler, même en hiver, cette nature unique au monde, qui dévoile toujours de nouvelles beautés dans ce panorama à perte de vue qui s'étend jusqu'aux frontières américaines, ne lui disaient plus rien. Les vieilles maisons historiques, vestiges de l'épopée française, qui faisaient naguère battre son cœur de patriote, étaient devenues muettes pour lui.

La rue Saint-Jean, qui faisait alors l'objet de ses délices, avec ses nombreux promeneurs à l'air joyeux, derniers vestiges de cette gaieté française, où les francs éclats de rire se mêlent encore aux chansons joyeuses, le laissaient froid ; car son esprit était sans cesse porté vers la Rivière-au-Tonnerre où il avait laissé le meilleur de son cœur.

Jamais le courrier de la Côte Nord ne partait sans contenir une lettre de Jacques à celle qu'il avait choisie entre mille pour être la compagne de sa vie. Il lui adressa le 10 janvier la charmante lettre suivante choisie, entre plusieurs parmi celles qu'Angéline recevait toujours avec joie :

Québec, le 10 janvier 19....

MADEMOISELLE ANGÉLINE GUILLOU,
Rivière-au-Tonnerre,
Côte Nord du Saint-Laurent.

MA CHÈRE FIANCÉE,

Deux mois qui m'ont paru deux années, se sont écoulés depuis que je vous ai quittée, par ce beau matin du 20 novembre, où l'air vif du golfe nous fouettait la figure comme pour nous stimuler et nous donner le courage de

la séparation, laquelle pour être temporaire, n'en est pas moins pénible à celui qui a donné son cœur.

Un désir fou m'a pris de louer un avion et d'aller vous causer la surprise d'une visite du Jour de l'An. Ça n'aurait pas été banal, n'est-ce pas? mais sur les conseils de mes amis, je me suis ravisé, vu les dangers causés par les brouillards et les tempêtes inévitables du mois de janvier.

J'ai moins regretté ma reculade, en voyant à mon réveil, le Jour de l'An, sévir une tempête de grésil et de neige. De la fenêtre de ma chambre, je voyais de gros flocons de givre se détacher des arbres sous l'action du vent, transportant, en tourbillonnant, une neige fine qui avait déjà façonné une falaise près des remparts où elle allait mourir.

Quel temps fait-il sur la Côte? me suis-je demandé. Vous voyez, ma pensée n'était pas loin de vous, car je ne pense jamais à la Côte sans penser à vous.

Les rapports météorologiques qui m'ont été transmis dans la journée, m'ont fait apprécier les conseils prudents de mes amis. Alors, je me suis transporté en esprit vers vous. Je vous ai vue entourée de votre respectable père et de vos frères et sœurs que je trouvais bien heureux de partager votre compagnie.

Pour consacrer plus entièrement ma journée à votre souvenir, vous en ferai-je l'aveu? j'ai été faire une visite à votre bonne Mère Saint-Pierre-d'Alcantara, au couvent de Sillery. Inutile de vous dire quel a été, après m'être introduit, le sujet de la conversation. Mon idée était-elle heureuse?

J'ai pensé que je serais plus près de vous dans ces murs privilégiés, qui ont eu le bonheur de vous abriter pendant cinq années. J'ai goûté quelques instants de vrai bonheur en donnant libre cours à mon imagination. Je voyais votre charmante silhouette ornant ces pièces où vous avez dû prendre vos ébats.

Mère Supérieure m'a conduit à la chapelle, où j'ai fait une courte prière à votre intention. Sera-t-elle efficace? J'ai lieu d'en douter, car, vous l'avouerai-je? J'ai eu de

petites distractions pendant que j'essayais pourtant de prier avec attention. Dans mes distractions, dont je n'ose m'excuser, je vous voyais entrer dans la chapelle, revêtue de votre costume de couvent et aussi belle que le matin que je vous ai quittée; mais peut-être un peu moins raisonnable, car les épreuves n'étaient pas encore venues mûrir votre caractère.

Je m'étonne moins à présent du bon souvenir que vous avez gardé de votre excellente Mère Supérieure, car je l'ai trouvée tout à fait charmante. Elle s'est tout de même permis une petite pointe de taquinerie à mon égard, me disant, tout en badinant, heureusement, que vous pourriez bien encore m'échapper, car j'ai, disait-elle, les premiers droits sur Angéline.

— J'ai « un tiens », lui dis-je, et un tiens vaut mieux que deux tu l'auras !

— Je l'avoue, dit-elle; mais, tenez, je suis un peu psychologue et prophète à mes heures, et vous ne vous scandaliserez pas si je vous dis que je vois en vous un Oblat de Marie-Immaculée et, dans Angéline, une Sœur de Charité.

— En effet, il y avait bien une soutane en perspective chez moi; mais je l'ai laissée à la guerre, lui répondis-je.

— Oui, mais si beaucoup de soutanes ont jonché le sol de France, la semence sera féconde, et la vôtre pourrait bien repousser.

— L'avenir est à Dieu, lui ai-je répondu, et j'espère être de retour à la Rivière-au-Tonnerre à temps pour vous donner tort.

— « L'homme s'agite et Dieu le mène ! » me dit-elle d'un ton prophétique, mais, ajouta-t-elle en riant, si vous venez me voir avec Madame Vigneault, vous serez encore les bienvenus.

Son esprit m'a charmé, mais son air pénétrant m'a laissé tout de même un peu troublé. J'ai promis d'aller la voir avant de retourner sur la Côte pour lui donner de vos nouvelles en attendant que vous lui écriviez vous-même.

Depuis le Jour de l'An j'ai erré un peu partout. Je visite des amis; je vais quelquefois au théâtre sans y trouver toutefois le charme de jadis; « j'arpente » la rue Saint-Jean, de la Côte de la Fabrique au Chemin Sainte-Foy, où je trouve toutes les figures sans expression et d'une insignifiance qui m'amuse parfois, tant le contraste me paraît singulier avec mes impressions passées.

J'attends avec impatience des nouvelles de l'hydravion que j'ai commandé à New-York. Il est tout probable que quand vous recevrez cette lettre, je serai à en surveiller les derniers détails dans la métropole américaine.

Aux premiers signes du printemps, comme l'hirondelle qui retourne à son nid, je prendrai mon vol vers la petite maison blanche, où je l'espère, je trouverai le même accueil et jouirai du même bonheur, déjà si lointain, si j'en juge par la lenteur que mettent les jours à s'effacer au calendrier.

A mon retour à la Rivière-au-Tonnerre, j'expédierai rondement les choses et, à l'automne, avec le siège additionnel que je fais ajouter, mon avion transportera vers la rive sud et autres lieux Monsieur et Madame Jacques Vigneault.

Comme je ferme cette lettre, le facteur m'apporte la vôtre du 20 décembre. J'y répondrai par le prochain courrier.

De votre fiancé qui vous aime bien tendrement.

JACQUES.

L'avenir brillait maintenant aux yeux de Jacques d'un éclat inusité. Il brûlait du désir de retourner sur la Côte, tant pour y revoir sa fiancée que pour exploiter au plus tôt son Eldorado, qui devait lui apporter une fortune le mettant au-dessus des soucis de la vie.

Cette fortune, se disait-il, va procurer le bonheur à celle que j'ai choisie comme compagne et me permettre de mettre à l'aise ma famille et celle d'Angéline; je pourrai ensuite consacrer une partie de mon avoir aux œuvres de charité qui m'ont le plus intéressé dans le passé.

C'est en faisant ces beaux rêves qu'il s'endormait le soir, dans sa modeste chambre d'hôtel, pour recommencer le lendemain les mêmes rêves d'avenir, quand, le 15 avril il reçut un télégramme lui annonçant que son hydravion était prêt à lui être livré. Il partit donc incessamment pour New-York.

XVIII

L'hiver fut comparativement doux sur la Côte, et l'absence de tempêtes violentes aida à la régularité de la poste. L'arrivée du courrier, qui était le seul événement bi-mensuel, était toujours attendue avec hâte.

Il n'y eut pas de maladies graves à la Rivière-au-Tonnerre, et la science d'Antoinette Dupuis suffit aux bénignes indispositions qui se présentèrent. En somme, l'hiver fut plutôt agréable.

L'amitié qui s'était un peu refroidie entre Angéline et la petite garde-malade, s'était cimentée de nouveau, grâce à la générosité d'Angéline qui s'intéressait beaucoup à l'œuvre du dispensaire, où elle rendait de nombreux services tout en s'instruisant.

Le bon curé qui visitait souvent le dispensaire disait en se frottant les mains :

— J'ai maintenant une élite dans ma paroisse, et il ne faudra pas laisser ces talents inactifs.

— Quels talents nous avez-vous donc découverts ? Monsieur le Curé, se décida à demander une bonne fois la garde-malade; car, à part celui de soigner les malheureux, je vous avoue être assez dépourvue.

— N'avez-vous jamais fait de théâtre au couvent de Sillery ?

— Oui ! répondit-elle avec enthousiasme, et j'aimais tant cela, quand nous donnions un concert de fin d'année; mais les perspectives de théâtre ne sont pas des plus brillantes à la Rivière-au-Tonnerre.

— Si,... si,... mais il y aurait peut-être moyen d'organiser quelque chose pour Pâques. Imaginez-vous la joie de la population ?

— J'ai, ici même, une pièce dans laquelle j'ai tenu un rôle; si vous la voulez je vous la passerai bien, Monsieur le Curé ?

— J'ai une autre idée. J'ai pensé que vous pourriez très bien jouer *Évangéline* que j'ai adaptée à la scène.

— Une création, alors ?

— Plus ou moins ! Ce n'est pas un chef-d'œuvre; mais je crois que ce sera acceptable.

— Très bien, alors, dit la garde-malade de plus en plus enthousiasmée. Vous avez dans Angéline un sujet tout trouvé pour remplir le rôle d'Évangéline.

Le vieux curé ne laissa pas trop percer la satisfaction qu'il éprouvait, en voyant son choix confirmé par celle dont il craignait un peu l'opposition.

— Une Évangéline châtain ? interrogea-t-il d'un air simulant l'étonnement.

— Elle n'en sera que plus belle, Monsieur le Curé, car il est entendu qu'il faut qu'une Évangéline le soit; et qui possède cette qualité à un plus haut degré qu'Angéline ?

— Oui, mais il ne faut pas le dire tout haut. Si le capitaine Vigneault vous entendait? dit-il en regardant Angéline.

— Oh ! Monsieur le Curé ! dit Angéline en rougissant. Jacques est bien loin et la beauté est quelquefois bien éphémère.

— Va pour l'Évangéline châtain, dit le curé. Puis s'adressant à Antoinette :

Et vous, quel rôle tiendrez-vous, Mademoiselle Dupuis ?

— Mais celui de Gabriel.

— Très bien,... très bien, toujours de mieux en mieux.

— Et les institutrices ? bon, nous verrons à cela plus tard. Dites donc, pourrez-vous préparer cela pour Pâques?

— Nous ferons notre possible, Monsieur le Curé, et, avec un peu de bonne volonté, je crois que nous réussirons.

Le bon vieux curé sortit en se frottant les mains de satisfaction.

XIX

Le père Ambroise Comeau, qui conservait toujours sa réputation de conteur émérite, était arrivé à la Rivière-au-Tonnerre un peu en retard dans sa tournée annuelle sur la Côte. Ce n'est que le 15 janvier qu'il alla frapper à la porte du presbytère pour demander au curé la permission de donner ses veillées de contes.

— Tu es en retard, cette année, Ambroise? fut la bienvenue que lui adressa le curé.

— Pas de ma faute, dit Ambroise s'appuyant sur sa canne. Les gens de Havre-Saint-Pierre n'ont pas voulu me laisser partir avant le Jour de l'An, car il y avait une petite fête de famille « chu » Thaddée Bouchard. Son père et sa mère célébraient leurs noces d'or, et il a bien fallu que je reste pour les enfants qui voulaient entendre mes contes.

— Nous t'avons cru parti pour l'autre monde, Ambroise.

— Ça pourrait bien arriver avant longtemps; mais en attendant je continue mon métier. J'ai été retardé aussi par manque de cométique. Quand on ne paye pas on n'est pas bien pressé de vous « amener », sans compter qu'il y a l'aveugle Chatigny qui donne des concerts de chants, comme moi je conte des contes, et, avec la concurrence, il faut faire attention à nos clients.

— Ne crains rien, Ambroise, dit le curé en riant. Il y a de la place sur la Côte pour tous les talents. La seule chose à laquelle nous nous objections, ce sont les marsouins; et s'ils réapparaissent ils n'ont qu'à se bien tenir, le capitaine Vigneault en aura soin. Où t'en vas-tu là, Ambroise?

— « J'croa bien que j'va aller chu » Pierre Guillou; c'est toujours par là que je commence.

— Eh bien, bonne chance, Ambroise.

Le père Ambroise Comeau alla donc frapper à la porte de Pierre Guillou.

— Entrez, le toit ne vous tombera pas sur la tête, entendit-il de l'intérieur.

— Bonjour, Monsieur Guillou, bonjour la compagnie !

— Tu es bien arrivé, Ambroise. Tu vas venir casser la croûte avec nous. Un couvert de plus, Angéline.

— Vous excuserez bien le menu, père Ambroise, nous n'attendions pas de visite aujourd'hui, dit Angéline en préparant le couvert supplémentaire.

— Nom d'un chien, Mademoiselle Angéline, on ne part jamais de « chu » Pierre Guillou le ventre creux. C'était comme ça du temps de la défunte, et je vois que la fille tient de la mère pour être « avenante ». Je ne dis pas cela pour vous flatter « Mamzelle » Angéline ; mais il y a des vérités qu'il faut bien dire, au risque de blesser la modestie.

— Vous savez encore tourner un compliment, père Ambroise, dit Louise, la cadette de la famille.

— Bien sûr !... bien sûr !... Quand même on vieillit, le cœur reste toujours jeune, ma petite.

— Prenez-vous de la soupe ? interrompit le père Guillou pour couper court aux compliments.

— Nous avons eu un beau concert dernièrement, père Ambroise, continua Louise. Un musicien aveugle a fait la Côte et nous a fort amusés avec ses chansons comiques et ses complaintes longues de trois aulnes. Je vous assure que c'était beau.

— Oui,... oui,... répondit lentement le père Comeau : c'est bien beau la musique ; mais la plus belle chanson ne vaut pas un beau conte.

— C'est vrai, dit le petit espiègle Thomas; moi, j'aime mieux entendre raconter l'histoire de la belle Évangéline que toutes les chansons de l'aveugle Chatigny.

— T'es « bian » fin mon Thomas, dit le père Ambroise, en sortant sa pipe. Je me trompe fort ou tu feras quelque chose de « bian, p'tête bian » un curé. J'ai de belles histoires toutes neuves, de sorciers, de revenants et que sais-je encore. Il y a entre autres mon histoire : *Rendez-moi mon Bonnet carré*, qui vous fait passer des frissons sur la peau et vous fait redresser les cheveux sur la tête.

— Est-ce ainsi que vous avez perdu vos cheveux, père Comeau ? dit le petit Thomas en se tenant les mains sur la figure.

Le vieux conteur ne fit pas voir qu'il avait entendu, car il n'aimait pas qu'on lui parlât de son système capillaire. Il marmotta quelques mots que personne ne comprit.

— Quand nous raconterez-vous l'histoire du *Bonnet carré ?* demanda Thomas.

— Après-demain soir. Ce soir je vous raconterai l'histoire de *Josette Sinotte ;* elle est moins longue et je suis pas mal fatigué ; c'est pas beau comme : *Rendez-moi mon Bonnet carré,* qui a été raconté par Philippe-Aubert de Gaspé, descendant d'une famille de nobles canadiens qui avaient échappé comme par miracle au massacre des Anglais quand ils s'emparèrent du Canada, ou plutôt quand le Pompadour vendit le Canada aux Anglais, comme on dit là-bas. J'dis pas ça pour dire du mal des Anglais ! Ils nous traitent assez bien quand on a assez de « jarnigoine » *(énergie),* pour se défendre. Ah ! si on avait seulement eu des fusils en Acadie, le grand dérangement n'aurait pas eu lieu ! mais... l'histoire de la belle Évangéline n'aurait pas été écrite non plus et vous savez, c'est toujours la plus belle de mes histoires.

— Oui ! oui ! firent tous les enfants, frappant des mains en signe d'approbation.

Après souper, quand le père Comeau eut puisé dans le sac à tabac en peau de marsouin de son hôte, il se mit en train de raconter l'histoire de *Josette Sinotte.* Il tira trois bonnes touches de sa pipe d'argile, lançant la fumée en l'air comme une cheminée d'usine, puis, mettant bien d'aplomb ses coudes sur ses genoux, il commença son récit.

HISTOIRE DE JOSETTE SINOTTE

— Il y « âvé une foa » dans les paroisses d'en-haut, bien plus haut que Québec, non loin de la grande ville de Montréal : ville si grande que toute la population de la

Côte pourrait s'abriter dans les maisons d'une seule de ses rues, mais qui, à l'époque dont je vous parle, n'était pas aussi populeuse qu'aujourd'hui, une femme qui s'appelait Josette Sinotte.

C'était dans les environs de Verchères. Vous connaissez tous Verchères, pour avoir lu dans l'histoire du Canada, comment la petite Madeleine de Verchères défendit le fort presque seule contre une bande d'Iroquois qui voulaient s'en emparer.

Or, c'était dans ce beau village qui borde le grand fleuve Saint-Laurent, que demeurait la « grand'noire » au Diable, sorcière terrible dont le nom véritable était Josette Sinotte. Son père, son grand-père, son arrière-grand-père et tous ses aïeux paternels étaient des meuniers. Les cultivateurs venaient de vingt milles à la ronde faire moudre leur grain chez les Sinotte.

De père en fils, ces meuniers malhonnêtes volaient les pauvres habitants qui étaient forcés d'aller à leur moulin à cause de la peur qu'ils inspiraient, ayant la réputation de jeter des sorts à tous ceux qui ne les favorisaient pas de leur clientèle.

Cette génération de « jeteux de sorts » avait fini par engendrer une vraie sorcière, dans la personne de la grand'noire au Diable, fille du dernier des Sinotte.

Toute cette génération malhonnête avait, depuis belle lurette, cessé toute pratique religieuse. C'est vous dire que la grand'noire n'avait pas été baptisée et qu'elle était par conséquent demeurée entre les griffes de Satan, dont elle était l'image vivante, et qui, lui, s'en servait pour terroriser les braves habitants et les punir de leur fidélité à l'Eglise catholique.

Pour dire le vrai, elle ressemblait beaucoup à son maître. D'une grandeur démesurée, elle marchait comme si elle eût été montée sur des échasses; ses pieds étaient si gros qu'elle était obligée de porter des souliers d'homme; encore fallait-il lui en faire sur commande le plus souvent. Elle en usait plusieurs paires par année, car elle marchait continuellement pour tourmenter les habitants; mais elle

ne les payait jamais, menaçant le marchand de lui faire perdre sa clientèle, en lui jetant ce qu'elle appelait « le sort de la fuite », s'il insistait pour se faire payer. Pour s'en débarrasser, on lui donnait ses chaussures et elle partait contente. Des cheveux plats, d'un noir d'ébène et jamais peignés, lui descendaient sur la figure; deux petits yeux noirs surmontés d'épais sourcils, un nez de perroquet très prononcé, la bouche d'une largeur démesurée, ornée de deux rangées de dents enchevêtrées les unes dans les autres, donnaient l'impression qu'elle était sortie de la cuisse de Satan; avec ça qu'elle « sacrait » comme deux charretiers quand les gamins l'agaçaient et qu'elle se mettait en colère.

Quand les femmes la voyaient venir dans le rang, elles commençaient à faire des signes de croix et à réciter leur chapelet, et mettaient un crucifix au-dessus de la porte pour l'empêcher d'entrer dans leur maison et y jeter ses terribles sorts.

Si elle entrait dans une maison où l'on n'avait pas pris la précaution de se munir contre ses sortilèges, tout le linge qu'il y avait de pendu dans les garde-robes se décrochait, se pliait de lui-même et allait se placer dans le coin le plus reculé de la maison; les chaises, le poêle, les tables, les armoires et la vaisselle dansaient comme des sorciers de l'Ile d'Orléans, qui sont pas « piqués des vers », comme vous savez ! Vous verrez ça quand je vous raconterai l'histoire de la Corriveau qui était pour le moins aussi méchante que la grand'noire, mais qui ne commença à exercer ses maléfices qu'après sa mort. Le linge qui était rangé dans les armoires se dépliait et s'éparpillait sur le plancher, se déchirait en faisant un vacarme, comme si le diable lui-même eût été là en personne.

Si les femmes étaient seules, elle en profitait pour se faire donner à manger, ainsi que des hardes et de la lingerie.

Elle avait le don de la métamorphose. Si un homme arrivait soudain dans la maison, elle se changeait en petit chat inoffensif et se blottissait dans un coin.

Elle pouvait aussi bien se changer en souris, si elle se sentait en danger, pourvu qu'il n'y eût pas de chats aux alentours. C'est alors qu'elle faisait des ravages terribles, si elle voulait se venger de quelqu'un; elle embauchait des milliers de souris par des paroles mielleuses et les conduisait dans les greniers, où tout le grain des pauvres habitants était mangé, à peine laissant l'écorce pour les animaux, si amaigris au printemps, qu'ils donnaient l'impression d'avoir été tourmentés tout l'hiver par les lutins.

Il lui arrivait aussi d'ensorceler les gens de la maison et les transformait en autant de diablotins : il fallait alors avoir recours au curé pour les délivrer.

Or, un jour elle avait ainsi affligé une brave famille d'habitants qui avait par négligence oublié de mettre un crucifix sur la porte pour l'empêcher d'entrer (on disait aussi, dans le temps, qu'un leur cousin des « Etats » l'avait provoquée en riant de ce qu'il appelait des superstitions). Toujours que les voisins, en entendant le vacarme infernal fait par les ensorcelés dans la maison, coururent chercher le curé.

Le bon vieux curé commençait à être habitué aux maléfices de la grand'noire et il avait une petite prière particulière très efficace, qu'il n'avait qu'à réciter une fois pour mettre le diable en fuite. Il la récita, mais sans effet.... Il n'y comprenait plus rien. Comme on le priait de se rendre sur les lieux avec instance, il se munit de son étole, prit son gros livre latin exprès pour chasser les démons et partit avec son bedeau.

— Ça va être dur, dit-il en partant.

— Y a pas de danger? que lui dit le bedeau.

— Non. Réponds aux prières que je ferai tout le long de la route.

— *Amen, amen,* répondait le bedeau à chaque invocation du curé.

Arrivé à la maison où la grand'noire était entrée, le curé s'arrêta et fit un grand signe de croix avec son crucifix, puis avec son étole. Les ensorcelés se mirent à crier

comme des déchaînés et à danser comme de vrais lutins; et, à la vue du curé, ils se blottirent dans un coin.

Ayant revêtu son étole, il récita de longues prières, puis commanda à Satan de sortir de ces personnes. Bientôt la paix régna sur la figure de ces pauvres gens qui vinrent se mettre à genoux devant le curé en signe de reconnaissance.

— Où est la grand'-noire ? interpella le curé

Le curé posa cette question, parce qu'il y avait une belle jeune fille de dix-huit ans que le diable n'avait pas encore quittée et qui était blottie dans un coin de la maison, faisant mille contorsions. Les prières du curé n'avaient pas réussi à exorciser Satan qui semblait avoir pris possession lui-même de la jeune fille.

— Il va falloir que la grand'noire vienne elle-même la délivrer, dit le curé ; car c'est un démon particulier qui n'obéit que par l'intermédiaire de celle qui lui a commandé de s'en emparer.

— Quelle direction a-t-elle prise ? dit le curé en s'essuyant le front.

— Elle est sortie comme un éclair de la maison, dit un voisin, et elle est partie dans la direction de Québec.

— Elle doit être partie pour l'Ile d'Orléans, marmotta le curé. Probablement pour raconter ses prouesses à l'âme de la Corriveau ; puis il ajouta :

Je vais la faire venir.

Vous savez, les enfants, dit Ambroise s'interrompant : les curés ont un petit « Philibert » pour faire venir le diable ! Il se mit donc en « demeure » de faire venir immédiatement à Verchères, l'ensorceleuse qui croyait bien échapper aux justes châtiments du Ciel en se sauvant. Mal lui en prit, car le curé commença immédiatement sa tâche.

— Josette Sinotte, je t'adjure au nom du Dieu Tout-Puissant de venir immédiatement à Verchères. Si tu es sur la terre ferme, cours ! Si tu es sur l'Ile avec tes pareils, traverse à la nage et rattrape ensuite le temps perdu, car il faut que tu sois ici à quatre heures de l'après-midi.

— Donnez-lui une petite chance, souffla le bedeau à l'oreille du curé....

— Tais-toi, lui répondit le curé. Serais-tu de la bande de Satan ?

Il était neuf heures du matin.... A quatre heures précises, on voit venir du côté de Contrecœur, courant comme un original et soufflant comme une baleine, la grand'noire qui n'en pouvait plus. Elle marchait tantôt sur ses grandes jambes, tantôt à quatre pattes; mais toujours à une allure vertigineuse.

Elle arriva enfin toute ruisselante de sueur. La poussière du chemin qu'elle soulevait avec ses grands pieds s'était collée à sa figure et en faisait un spectacle horrible à voir.

— « Quoisque » vous me voulez, vous, l'homme en jupon ? dit-elle au curé en s'essuyant le front.

— Josette Sinotte, reprit le curé d'une voix sévère, je t'adjure au nom du Dieu Tout-Puissant, de délivrer cette enfant des griffes du démon de tes délices !

La grand'noire frissonna de tout son corps, en faisant toutes les contorsions imaginables.

— Josette Sinotte, fille de Satan, je t'adjure pour la deuxième fois de délivrer cette enfant des griffes de ton démon favori.

Pour toute réponse, la grand'noire sortit un grand poignard de son corsage et le brandit devant le curé en le menaçant. Elle dansait, s'agitait et gesticulait comme une forcenée.

— Josette Sinotte, fille de tous les diables, je t'adjure pour la dernière fois de délivrer cette bonne enfant de tous les démons qui la tourmentent ! Si tu t'obstines, je vais aller chercher le Saint-Sacrement.

A ces paroles la grand'noire poussa un cri rauque, comme le gémissement d'une bête féroce. Un bruit terrible de chaînes et de fourches de fer s'entrechoquant se fit entendre dans la pièce où se trouvait la jeune fille. Les meubles se replacèrent dans la maison, les habits se raccrochèrent dans les garde-robes et le linge éparpillé sur le plancher se replaça dans les armoires.

La jeune fille tomba inerte sur le plancher, affaiblie par l'état où elle s'était trouvée pendant deux longs jours.

— Quant à toi, Josette Sinotte, fille de tous les diables, je t'ordonne de quitter ma paroisse et de n'y plus jamais remettre les pieds.

— Mais où irais-je, curé puissant, si je dois quitter le pays qui m'a vu naître ?

— Entre dans ce veau maigre qui est là, et n'en sors que quand le boucher daignera le tuer; mais comme il sera toujours maigre et maladif, tu cours la chance d'attendre longtemps ta délivrance; pendant ce temps-là, mes paroissiens auront la paix.

Josette Sinotte disparut comme par enchantement. Le veau maigre beugla bien un peu quand elle s'établit à demeure dans sa peau; puis il se mit à brouter l'herbe comme si rien d'anormal n'était arrivé.

Elle courut ainsi le loup-garou pendant quarante ans. Personne n'osait approcher de ce bœuf maigre qui attirait pourtant la pitié; mais tout le monde le savait en possession de la grand'noire. La goutte de sang qui l'aurait délivré, tardait toujours à venir; si bien qu'étant devenu vieux et marchant un jour sur la berge du canal Chambly où il s'était réfugié, il perdit l'équilibre en voulant y boire et se noya.

A l'endroit où il tomba, l'eau bouillonne toujours, comme si un être vivant était au fond de l'eau, quoiqu'on n'y trouvât jamais aucune trace du bœuf quand on vidait le canal au printemps.

On entend cependant encore des gémissements, surtout les soirs de tempête, dans les bois environnants. Josette Sinotte n'eut même pas l'honneur de la sépulture qu'on donne aux enfants, morts sans avoir reçu le baptême.

On a érigé une clôture de fer autour de l'endroit où le bœuf maigre s'est noyé, pour empêcher les gens de s'en approcher.

On craint toujours que l'âme damnée de Josette Sinotte revienne sur la terre, pour recommencer ses sortilèges

qui sont encore bien vifs dans la mémoire de tous les vieux habitants de Verchères et de Chambly.

Je tiens cette histoire de mon grand-père, qui, lui, la tenait de son grand-père. On dit que l'histoire est bien authentique, quoique le curé hoche la tête quand on lui demande si elle est véridique.

Tout le monde avait la chair de poule quand le père Ambroise eut fini son histoire macabre. Le bonhomme commençait son récit sur un ton doucereux, puis s'animait à mesure qu'il avançait. Il imitait la voix des différents personnages, gesticulait, riait, pleurait, suivant le tempérament de son personnage.

XX

Le lendemain soir, le père Comeau était prêt à recommencer ses récits.

— Que voulez-vous que je vous conte, dit-il aux enfants qui s'étaient rassemblés en grand nombre pour l'entendre.

— Contez-nous une histoire où il n'y a pas de diable dedans, dit le petit Thomas, qui se fit l'interprète des autres enfants.

— Si vous voulez, je vais vous raconter une histoire de chasse, ou un conte de Perrault : *Le Petit Poucet*, par exemple.

— Racontez-nous une histoire de chasse, dirent les enfants à l'unisson.

— C'est très bien; je vais vous raconter une histoire de chasse vraie, une histoire vécue par mon grand-père lui-même.

HISTOIRE DE CHASSE AU BISON

— Je dois vous dire, d'abord, que mon grand-père Comeau était l'homme le plus brave de la Côte et le meilleur chasseur de son temps. Il connaissait le Canada, depuis les montagnes Rocheuses qui se baignent dans

l'Océan Pacifique, jusqu'aux confins des Laurentides qui aboutissent à l'Atlantique. Pas un ruisseau, pas une rivière, pas un lac, ni une montagne, ni une vallée qu'il n'eût explorés.

Il connaissait toutes les tribus sauvages de l'est comme de l'ouest du Canada, de même que tous les animaux à fourrure du pays. Pour se mettre au courant de la vie des animaux sauvages, il avait passé de grandes semaines dans les bois ou dans les plaines de l'ouest à les observer; aussi était-il devenu un naturaliste célèbre. Vint un temps où il parlait aux bêtes féroces comme vous parlez à vos chiens de trait. Il n'y avait que les ourses-mères et les louves avec qui il ne faisait pas bon ménage. Les caribous, les orignaux et les chevreuils de nos forêts, de même que les bisons des plaines de l'ouest et les rennes des montagnes étaient ses amis.

Il était le guide recherché des millionnaires américains (qui n'étaient pas si nombreux qu'aujourd'hui), qu'il allait parfois chercher sur la rive sud au prix de mille difficultés. Nombreux sont les gens désemparés sur le golfe, qu'il a recueillis et sauvés du naufrage; aussi, quand un personnage de marque venait faire la pêche ou la chasse au Canada, c'était à mon grand-père qu'il s'adressait.

Or, un jour, un baron français, homme fort riche et amateur de chasse dans les grandes plaines ou les grandes forêts, était venu au Canada pour faire la chasse au bison et à l'ours blanc. Ces animaux peuplaient alors les grandes plaines sauvages du nord-ouest habitées seulement par les naturels du pays et quelques métis.

Le baron de la Grange se fit conduire dans son yacht particulier chez mon grand-père à Godbout, et le pria de le guider à travers les plaines de l'ouest. Ce bon vieux avait presque renoncé aux voyages lointains; sa famille commençait à grandir, et la sainte qu'était ma grand'mère éprouvait une telle inquiétude quand il partait pour ces longues randonnées, qui duraient parfois toute une année, qu'il avait décidé de ne plus s'éloigner. Le baron insista tellement et lui fit de si belles promesses, qu'il obtint le

consentement de ma grand'mère.... En récompense il lui laissa une forte somme d'argent qui la mit, ainsi que sa famille, à l'abri de la misère pour le temps de leur absence.

— C'est bien difficile, disait-elle, de refuser de rendre service à un homme si poli et si généreux, qui vous paye d'avance les services rendus.

Le baron leva l'ancre un beau matin avec mon grand-père et deux autres guides qu'on lui avait recommandés. On navigua jusqu'aux confins du Lac Supérieur où le yacht fut laissé. De là on suivit la frontière américaine jusqu'à Fort Garry (aujourd'hui Winnipeg), endroit que l'on atteignit après plusieurs semaines de marche.

Il fallut organiser une caravane pour partir à travers les grandes plaines où abondait le bison. Des Mexicains, commerçants de chevaux, établis dans les environs, vinrent offrir leurs bêtes aux chasseurs.

Quinze beaux chevaux des prairies, domptés pour la chasse au bison, furent achetés à prix d'or. Le baron paya rubis sur l'ongle.

Les yeux des Mexicains flamboyaient quand ils virent la bourse du baron s'ouvrir et en sortir les pièces d'or pour les payer. Comme il n'avait jamais assez de monde à son service, il accepta comme guides deux Mexicains qui s'offrirent spontanément à un prix ridicule.

Mon grand-père ne prisa pas trop ces recrues, qui avaient plutôt l'air de bandits que de commerçants de chevaux. Il se contenta de protester auprès du baron sans trop insister; mais promit cependant d'avoir l'œil ouvert sur ce qui pourrait se passer.

La caravane s'ébranla un beau matin, avec tentes, fusils, munitions, provisions, eau potable et tout le tremblement. Les chevaux étaient chargés à dos de provisions pour les hommes. Comme la prairie fournit l'herbe nécessaire à la nourriture des chevaux, on ne s'inquiéta pas de ce côté. Les chevaux furent placés trois de front. Les premiers montés par mon grand-père et les Mexicains, ouvrant la marche, et les autres, attachés

à la queue des premiers, portaient les fardeaux; le baron fermait la marche, monté sur un superbe cheval blanc.

Les guides mexicains devaient les conduire dans un endroit où, disaient-ils, le bison abondait. Comme ils étaient supposés bien connaître le pays, on leur donna carte blanche. Mon grand-père eut bien des doutes sur leurs assertions et manifesta ses craintes au baron; mais lui, homme bon et honnête, crut à l'honnêteté des Mexicains et pria mon grand-père de leur témoigner sa confiance; ajoutant que, si on se montrait bon pour eux, ils ne manqueraient pas de leur en témoigner de la gratitude.

On marchait toute la journée, et le soir on montait les tentes pour se mettre à l'abri et se reposer. Les gardes plantaient des piquets auxquels ils attachaient les chevaux après les avoir soulagés de leur fardeau. On repartait le lendemain pour toujours se diriger dans la direction de l'ouest. Mon grand-père aurait bien voulu obliquer plus au nord; mais les Mexicains prétendaient qu'ils s'acheminaient dans la bonne direction. Le baron ordonna de suivre la voie des Mexicains.

Ils étaient au dixième jour de cette marche forcée que leur faisaient faire les Mexicains, et ils ne voyaient pas encore de bisons. Ils campèrent comme d'habitude; mais mon grand-père devenait nerveux. Comme le baron était bien fatigué, il s'endormit profondément. Mon grand-père, cependant, ne dormait que d'un œil, écoutant le baron qui ronflait comme un tuyau d'orgue dans la tente voisine. Vers les trois heures du matin, il crut entendre à travers le ronflement du baron, le pas des chevaux qui s'éloignaient; prêtant l'oreille il entendit le hennissement de son propre cheval dans le lointain. Il sortit précipitamment de sa tente sans s'habiller et vit à travers la demi-obscurité de la nuit, les bandits mexicains qui dévalaient dans la prairie à une vitesse vertigineuse. Il réveilla immédiatement le baron, qui crut d'abord être victime d'un cauchemar; mais il dut bientôt se rendre à l'évidence qu'ils s'étaient fait jouer de la belle façon.

Voleurs de chevaux de profession, ces bandits s'étaient engagés comme guides pour mieux arriver à leurs fins.

Que faire dans cette plaine immense, sans provisions, sans eau potable et même sans argent ? car ils avaient tout emporté à l'exception de trois bouteilles de vin et la carabine de mon grand-père qu'il tenait toujours près de lui, même quand il dormait.

Le baron se lamentait et maudissait les mécréants qui s'étaient ainsi joués de lui.

— Je leur aurais bien donné les chevaux après notre excursion de chasse, disait-il. Pourquoi voler un homme honnête qui les avait pourtant bien payés ?

— Oui, répondit mon grand-père ; mais ils auront la chance de les revendre plusieurs fois avant que nous puissions les rejoindre.

— Comment courir à pied après ces bandits, eux qui se sauvent avec nos chevaux ?

Mon grand-père était figé de colère comme s'il eût été cloué au sol.

— J'aurais bien dû prendre vos soupçons en plus sérieuse considération !

— Savez-vous, baron, que je me reproche de ne pas avoir été assez vigilant ?

— C'est moi qui suis responsable, objecta le baron. Vous avez fait votre devoir et je vous en remercie.

— Il n'y a pas de temps à perdre, dit mon grand-père se ranimant tout en s'habillant.

— Mais comment courir à pied après ces habiles cavaliers, qui connaissent la prairie sur le bout de leurs doigts ? Autant vaut nous résigner à mourir tout de suite, continua le baron, que de s'épuiser en courses inutiles. Le temps est à la pluie; cela nous procurera de l'eau en abondance et nous essaierons de nous tenir en vie avec du blé sauvage et les trois bouteilles de vin que ces messieurs les bandits, ah ! les mécréants ! ont eu la condescendance de nous laisser, et nous retournerons à Fort Garry à petites journées.

— Faites ce que vous voudrez, répondit mon grand-père; quant à moi je pars incessamment à la poursuite des bandits.

— Vous perdez la raison, Comeau. Comment poursuivre à pied des gens à cheval ?

— Je connais cette crapule, baron, et, si vous me le permettez, je les rattraperai demain matin au point du jour.

— Expliquez-vous, alors !

— D'abord ce sont des paresseux. L'effort qu'ils ont fait depuis dix jours pour nous suivre, la nuit blanche qu'ils ont passée à préparer leur coup les auront terrassés et je parie que, se croyant hors de notre atteinte, ils se reposent non loin d'ici, peut-être ne sont-ils pas plus qu'à cinquante milles de nous.

— Cinquante milles ? ça fait bien cent kilomètres, et vous n'êtes pas un orignal, parbleu !

— Courir, ça me connaît; je puis parcourir cette distance dans ma journée et ma nuit, et les rejoindre au point du jour.

— Oui, pour vous faire prendre en joue et me laisser seul dans cette solitude.

— Baron, je n'ai pas de temps à perdre, attendez-moi ici; force m'est de vous désobéir pour sauver votre vie et la mienne.

— Eh bien ! prenez-en la responsabilité, Comeau ! je vous attendrai; apportez toujours le vin qui nous reste ?

— Je ne prendrai que de l'eau et une « mâchée » de gomme d'épinette, répondit mon grand-père en mettant son fusil sur son épaule.

— Mais c'est un lion ! même à soixante ans ! marmotta le baron entre ses dents.

— Si je ne suis pas de retour dans deux jours, dit mon grand-père en serrant la main du baron, recommandez votre âme à Dieu et faites une prière pour le repos de la mienne.

— Souffrez au moins que je vous accompagne, Comeau, dit le baron avec un air de découragement en même temps que d'admiration.

— Inutile ! J'ai repris ma liberté et tout ce que je vous demande, c'est d'avoir confiance.

Mon grand-père partit au pas, puis se mit bientôt à « trottiner ».

— Il est souple comme un lièvre, murmura tout haut le baron. Peut-être a-t-il raison ? Il faut tout de même qu'il ait les jarrets solides, le bonhomme.

En « trottinant » il changeait souvent sa carabine d'épaule, comme pour se reposer, et s'arrêtait de temps en temps pour s'orienter et scruter les alentours, pour voir s'il ne verrait pas de traces des bandits.

Les chevaux, dans leur course folle à travers la prairie, avaient laissé les traces de leurs sabots ; de sorte que le pourchasseur n'eut pas de peine à suivre leur piste. En examinant la piste des chevaux, il constata que la longueur des pas diminuait et que, par conséquent, ils avaient commencé à ralentir leur course après avoir gravi une petite élévation qui les dérobait à la vue. Il fallait redoubler de prudence pour les poursuivre en rase campagne. Il ralentit donc lui-même sa course et marchait avec la plus grande précaution, gravissant les plus légères élévations à quatre pattes pour ne pas donner l'éveil.

La nuit était déjà depuis longtemps tombée sur l'immense plaine, quand il aperçut, dans le lointain, une lumière qui lui parut d'abord une étoile perçant à travers le ciel gris ; mais, s'étant arrêté, il eut tôt fait de constater que ce ne pouvait bien être autre chose qu'un feu de bivouac. Son affaire était bonne, les bandits étaient bien là mais il fallait se méfier des sentinelles qui pourraient être placées en avant-garde entre l'endroit où il se trouvait et le campement.

Il redoubla donc de prudence. D'ailleurs la longueur de la nuit à cette époque de l'année lui permit de se rendre à portée de carabine du campement avant le jour. Il évita tout bruit et soufflait même avec précaution pour n'être pas deviné en ces lieux, où le moindre bruit peut être entendu de loin dans cette solitude immense.

Quand il fut à portée de carabine, il se coucha dans l'herbe sauvage qu'il ramena avec précaution au-dessus de sa tête afin de se camoufler parfaitement, et il attendit le jour.

Au lever du soleil, il vit un des bandits sortir de sa tente, puis scruter l'horizon avec sa lunette, la promenant en tous sens et prêtant attentivement l'oreille pour savoir si rien ne pouvait troubler leur quiétude ; puis il alla s'asseoir près du feu que l'autre bandit, qui était sorti à son tour, était à raviver. Tous deux tenaient leur carabine d'une main pendant qu'ils vaquaient aux soins du déjeuner.

Mon grand-père qui avait l'estomac rendu dans les talons, huma de loin la bouillotte, mais ne bougea pas.

Quand leur déjeuner fut prêt, les deux bandits s'assirent dos à dos, tenant leur carabine sur leurs genoux, mangeant une bouchée et se retournant pour épier tout mouvement douteux.

Mon grand-père n'avait jamais manqué un coup de fusil ; mais il n'avait jamais tiré sur du gibier humain. Le cœur faillit lui manquer quand, pressant la détente de sa carabine, le premier bandit qui lui faisait face tomba à la renverse. Prompt comme l'éclair, l'autre bandit s'était retourné de son côté pour faire feu, mais il l'abattit à son tour avant qu'il pût faire un seul mouvement et l'envoya rejoindre son compagnon dans le pays des bandits éternels. Il s'approcha d'eux avec la plus grande précaution et constata que le premier avait été atteint au cerveau et le second au cœur. Il s'agenouilla et récita une prière pour le repos de leur âme, puis les enterra. Il planta leurs carabines en forme de croix et, avec son couteau, grava sur la crosse :

CI-GISENT

DEUX BANDITS !

R. I. P.

Le soir du même jour, mon grand-père rentrait au camp du baron de la Grange avec les chevaux et toutes les provisions.

Le baron, homme de grand cœur et honnête, pleurait comme un enfant en embrassant mon grand-père, qui lui raconta en détail comment il s'était débarrassé des Mexicains.

— On ne paie pas un homme comme vous à prix d'or, Comeau, mais gardez la bourse pour vous et tout ce que vous dépenserez vous sera remis à mon retour en France. La plus grande preuve de mon admiration pour vous, c'est que je vous porterai toujours dans mon cœur.

— Quant à moi, répondit mon grand-père, j'ai la mort de ces deux hommes sur la conscience et j'irai me rapporter aux autorités aussitôt après notre retour. En attendant, je me remets à votre service, baron.

Ils purent continuer leur excursion de chasse et le baron s'arrêta en passant pour prier pour le repos de l'âme des bandits. Ils obliquèrent cependant vers le nord où ils trouvèrent du bison en abondance et revinrent le printemps suivant avec toutes les peaux que les chevaux purent transporter.

— Et votre grand-père a-t-il été pendu pour avoir tué les bandits ? demanda le petit Thomas qui était toujours le premier à poser des questions au père Ambroise.

— Non, non, Thomas. Le magistrat à qui il est allé faire son aveu lui a dit que, dans son cas, il était à corps défendant, et que la loi ne lui ferait subir aucune peine pour avoir débarrassé le Canada de ces bandits mexicains.

Le soir suivant, le père Ambroise leur raconta l'histoire du *Bonnet carré* qui a été rapportée dans les *Anciens Canadiens* par Philippe-Aubert de Gaspé.

XXI

Entre temps, les jeunes filles du bourg n'étaient pas restées inactives et avaient poussé avec entrain la préparation du concert que le curé leur avait demandé.

Jacques était tenu au courant de ce qui se passait à la Rivière-au-Tonnerre, car Angéline ne manquait jamais de lui écrire par chaque courrier. Elle répondit en ces termes à sa lettre du 10 janvier :

Rivière-au-Tonnerre, le 1er février 19....

MONSIEUR LE CAPITAINE JACQUES VIGNEAULT,
Québec, P. Q.

MON CHER FIANCÉ,

Si vos lettres me causent toujours un bien vif plaisir, celle du 10 écoulé m'a été plus sensible que les autres.

Quelle délicate idée vous avez eue de rendre visite à cette bonne Mère Saint-Pierre-d'Alcantara, à l'occasion du Jour de l'An. Il y avait peut-être un peu d'égoïsme dans votre motif, qui n'est pas de nature à me déplaire, puisque c'est aussi un peu pour moi que vous visitiez mon cher *Alma Mater* auquel je reste attachée, pour y avoir laissé tant de mon cœur.

Est-ce télépathie ? J'ai pensé à ma bonne Mère Supérieure et à vous en même temps, à l'occasion de la nouvelle année.

Après le dîner en famille, auquel mon père avait convié Monsieur le Curé, nous avons naturellement parlé de vous. Ce dernier me taquina comme il le fait souvent à votre sujet, en me demandant ce que pouvait bien faire en ce Jour de l'An mon beau capitaine, perdu là-bas dans Québec ? Je lui ai répondu, tout en badinant, que vous deviez être allé au couvent de Sillery rendre visite à Mère Supérieure.

Je ne croyais pas avoir si bien deviné. Imaginez-vous quel air de triomphe j'ai pris pour annoncer à Monsieur le Curé combien justes avaient été mes prévisions.

Je ne doute pas que les moments que vous avez passés avec elle aient été des plus charmants, car elle ne doit pas être moins intéressante qu'il y a trois ans.

Je constate qu'elle prophétise toujours à mon égard. Heureusement qu'elle avoue se tromper parfois, car la

prophétie qu'elle s'est permis de faire ne semble pas, pour le moment du moins, parmi celles qui doivent se réaliser à brève échéance.

Vous savez tout de même comme je suis impressionnable ? Inutile par conséquent de vous dire que, malgré que je ne veuille pas y croire, j'étais si habituée d'accepter toutes les idées de cette bonne Mère, que j'ai eu quelques jours de mélancolie après la lecture de votre lettre.

Vous l'avouerai-je ? je crains toujours que l'entreprise hasardeuse de l'exploitation de votre découverte n'entraîne quelque malheur; mais je suis si pessimiste depuis qu'un premier malheur est venu me frapper, que vous pourrez bien mettre cela au compte de mes nerfs qui sont un peu fatigués.

Le temps se passe relativement bien, cet hiver. Nous sommes à préparer, à la demande de Monsieur le Curé, une soirée récréative, dont Mademoiselle Dupuis et moi-même avons la charge. Nous représenterons *Évangéline*, de Longfellow, que Monsieur le Curé a traduit et adapté à la scène.

La représentation aura lieu probablement le lundi de Pâques. J'aurais aimé retarder le concert jusqu'à votre retour; mais Monsieur le Curé tient à cette date, et naturellement nous n'osons le contrarier.

Mademoiselle Dupuis et moi sommes en très bons termes. Elle semble avoir tout oublié. Comme vous connaissez son intelligence, vous n'en serez pas surpris.

Inutile de vous dire que votre retour est attendu avec impatience par votre petite fiancée, et la population du bourg reverra avec joie le grand oiseau blanc, qui créa une si vive commotion lors de son premier amerrissage ici.

Les commères sont bien inquiètes à notre sujet, et leurs commentaires, dont je reçois les échos, m'amusent beaucoup. Nous aurons beaucoup de choses à dire quand le printemps tant désiré vous ramènera au pays.

Veuillez, en attendant, mon cher fiancé, accepter les sentiments de mon affection la plus tendre.

Votre petite fiancée,

ANGÉLINE.

XXII

A Pâques, le prône contenait l'annonce d'un concert donné par les amateurs de la localité, dans la maison d'école qui serait transformée, pour la circonstance, en salle de spectacle.

A l'heure fixée, la salle était remplie à déborder, quoique les enfants ne fussent pas admis à la représentation. C'était la première fois qu'un tel événement se produisait dans la paroisse; aussi, peut-on se faire une idée de l'intérêt qu'il suscita.

Angéline et la garde-malade, qui avaient une certaine expérience de la scène, remplirent leurs rôles à la perfection. Angéline versa de vraies larmes dans la scène de sa séparation de son fiancé et à la mort de son vieux père. Elle eut des accents pathétiques, quand elle retrouva son Gabriel sur son lit de mort dans l'hôpital où elle s'était faite Sœnr de Charité.

Les applaudissements ne furent pas ménagés aux amateurs et le curé tout joyeux jubilait du succès remporté par ses paroissiennes.

— Si le capitaine Vigneault était ici présent, dit-il à Angéline, je lui permettrais pour une fois de vous embrasser.

— Qu'à cela ne tienne ! répondit une voix du fond de la salle.

Jacques s'avança pour donner la main au bon curé tout ébahi qui crut voir un fantôme.

— C'en est encore une bonne au compte du capitaine Vigneault, s'exclama le curé. Il me paiera celle-là, ajouta-t-il en riant.

Angéline était tout émue quand Jacques s'avança vers elle pour la féliciter et lui offrir son bras.

— Votre bonne Mère Supérieure avait prédit juste, vous avez fait ce soir une excellente Sœur de Charité. Quant au Père Oblat, il se présente à vous sans soutane.

— Attendez que j'enlève ma livrée de Sœur de Charité; et puisque je retrouve mon Gabriel, Monsieur le Curé, nous attendons le renouvellement de votre permission ?

Les villageois qui n'avaient pas eu connaissance de l'arrivée de Jacques n'en pouvaient croire leurs yeux; et, comme ils étaient restés sous l'effet des histoires de revenants du père Comeau, ils crurent voir un esprit; mais il les rassura en leur démontrant qu'il était bien là en chair et en os, en donnant un chaste baiser sur le beau et large front d'Angéline.

TROISIÈME PARTIE

I

La commotion causée par l'arrivée sensationnelle du capitaine Vigneault ne s'éteignit pas de sitôt, et on brûlait du désir de lui poser des questions à chaque fois qu'on le rencontrait. On le savait peu communicatif et pince-sans-rire à ses heures, de sorte que c'était à qui ferait parler les autres malgré leur anxiété et leur curiosité.

On désigna Archélas Meunier comme porte-parole.

— Tu as la réputation de n'avoir pas froid aux yeux, et avec ça que tu sais te tirer d'affaire, quand il s'agit de blaguer; tu vas aller, tout en faisant semblant de rien, questionner le capitaine, dit un curieux, toujours avide de tout connaître.

Enhardi par cette marque de confiance, Meunier prit un air sérieux et s'approcha du capitaine comme il sortait du presbytère.

— Dites-donc, capitaine, « voula »-vous nous dire de « voussée » que vous êtes tombé ? Personne ne vous a vu arriver, et pas l'ombre d'un aéroplane aux alentours. Vous « étâ » peut-être « bian » tombé du ciel.

— Non, Archélas, répondit vivement le capitaine d'un air moqueur; je suis tombé de la lune, comme Cyrano.

— Cyrano ? Cyrano ? connaissons pas ! Fait-y froid ? là-haut ?

— Le dernier lunatique, qui était mon cuisinier par surcroît, a été gelé à mort le jour de mon départ; c'est pourquoi je suis parti.

— Vous deviez être en pleine lune pour qu'il fasse si froid, capitaine?

— La lune chez elle ne fait pas de quartiers.

— J'voyons bian ça, puisqu'elle gèle ses habitants? Y a-t-il longtemps que vous avez quitté la lune?

— Je ne sais, le calendrier n'a pas encore été inventé chez notre voisine.

— Attrape, Archélas, dit un villageois qui se tordait de rire aux réponses du capitaine.

— Si vous étiez un pauvre homme comme nous, capitaine, j'vous donnerions cinquante sous pour le savoir; mais un homme comme vous on achète pas ça pour si peu.

— Écoute, Archélas, lui dit le capitaine en riant : Es-tu bon rameur?

— Regardez, dit-il d'un air fier, en montrant ses biceps au capitaine.

— Très bien, comme tu es un bon garçon et que tu aimes à tout savoir, tu vas me conduire à la Rivière-Saint-Jean en barque où j'ai laissé mon aéroplane, et je te ramènerai par les airs.

— Brave capitaine, ce n'est pas surprenant qu'on vous aime! Archélas Meunier! le petit Archélas! comme sa mère m'appelait, qui va monter en aéroplane!

— Je vais d'abord t'expliquer comment je suis ici. J'avais appris par Mademoiselle Guillou, qu'un concert serait donné à la Rivière-au-Tonnerre, le lundi de Pâques; mon aéroplane neuf, que tu verras à la Rivière-Saint-Jean, me fut livré le matin de ce jour-là. Quoi de mieux à faire, me dis-je, que de me rendre à la Rivière-au-Tonnerre? Et je suis parti comme ça, sans tambour ni trompette, et me voilà!

— Venez-vous encore pour les marsouins? questionna Archélas, enhardi par les confidences du capitaine.

— Je te le dirai plus tard, si tu sais bien garder le secret que je viens de te confier, car je me suis déguisé en

pêcheur pour me rendre ici, et je désire ne rien dévoiler à personne jusqu'à notre retour.

II

Rien n'a transpiré des colloques intimes entre Jacques et sa fiancée après son retour; mais l'apparence de bonheur qui se dégageait de la personne d'Angéline n'était pas de nature à porter au pessimisme. Elle croissait toujours en grâce et en beauté, à mesure que le temps donnait à son apparence cette perfection qui ne s'acquiert qu'au plein développement de la femme.

De son côté, l'air presque prospère du nouveau propriétaire de mine d'or n'enlevait rien au charme du vaillant capitaine, qui se préparait, avec une ardeur fébrile, à la poursuite de sa découverte.

Ces deux âmes d'élite, faites l'une pour l'autre, unies par une amitié pure et sincère, devaient-elles jamais boire à la coupe de la douleur? Issus tous les deux de familles humbles, forts de santé et de courage, élevés dans la crainte de Dieu et munis d'une instruction que bien des fils de famille ne possèdent pas, une brillante fortune en perspective, devaient nécessairement procurer aux futurs époux la paix et le bonheur d'ici-bas.

Le soleil qui éclairait l'avenir de ces bons jeunes amoureux n'empêcha pas celui du bon Dieu de faire son œuvre en fondant la neige des montagnes. Le bruit de la chute, causé par le grossissement de la rivière qui refoulait les glaces dans le golfe, annonçait que le printemps attendu avec impatience était enfin arrivé.

L'activité des pêcheurs témoignait qu'ils n'étaient pas pour perdre le fruit des premières pêches. Déjà les plus entreprenants avaient pris quelques morues, et rien n'indiquait que les marsouins feraient leur apparition.

La population, inquiète cependant, se demandait ce que pouvait bien venir faire sitôt dans la saison, le capitaine Vigneault. Les jeunes consultaient les sages du village;

mais personne ne pouvait résoudre le problème. Le père Doiron qui prétendait lire dans les astres et avait l'habitude de prédire la température était harcelé de questions.

— Vous qui avez coutume d'expliquer les mystères, père Doiron, disait un jour un jeune homme du village, pourriez-vous nous dire ce que vient faire, cette année, le capitaine? Y a pas plus de marsouins que sur la main et tout semble aller bien.

— Mon petit, j'pouvions « bian » expliquer les petits mystères de la température; mais j'avions pas la clef de celui-ci.

— « Pensa »-vous qu'il soit venu exprès pour voir sa blonde, père Doiron?

— J'pensions ce que j'pouvions, mais j'croyons que s'il « étâ » venu pour voir sa blonde, il « aurâ » attendu le premier bateau?

— Je l'avions! Il est venu pour les Français perdus l'automne dernier.

— Va lui demander; quant à moi, je ne ferai pas comme Archélas, pour me faire répondre qu'il vient de la lune.

— Il en « avâ » eu pour son argent tout de même; car il a fait un beau tour en aéroplane.

— Le temps seul nous le dira, mon petit; et, en attendant, tenez-vous tranquilles; vous serez aussi riches à l'automne.

III

Les premiers jours de mai furent témoins des derniers préparatifs de Jacques, qui brûlait du désir de revoir l'endroit fascinateur où l'attendait une fortune.

Son grand avion blanc, qu'il avait baptisé du nom de l'*Angelus*, lors de sa bénédiction par le curé, le lendemain de son arrivée, prit son vol vers le Labrador par un beau matin ensoleillé, où tout présageait une journée sans nuage. S'étant arrêté à Natashquan pour y refaire son

plein d'essence, il n'atteignit le but de son voyage que le lendemain dans le cours de l'avant-midi.

Quelle ne fut pas sa stupéfaction de voir une échelle de corde suspendue au rocher. Son premier soin fut de mettre sa mitrailleuse en état de fonctionner. Il attendit, une heure, deux heures, la main sur la détente de sa mitrailleuse sans rien apercevoir d'un être vivant dans les alentours.

— Peut-être me suis-je fait illusion? se dit-il. Il saisit sa lunette et scruta attentivement les alentours. Il crut, à un certain moment, avoir saisi un léger mouvement de personne derrière un rocher; mais toute trace était invisible.

— Ce n'est pas ici que je vais commencer à avoir peur, dit-il, se parlant toujours à lui-même.

Au moyen d'un canot de toile dont il s'était muni, il partit pour la grève. A peine se fut-il éloigné de dix pieds de son aéroplane qu'une balle vint percer son canot. Il retraita immédiatement vers son avion et se mit en état de défense. Ayant enfin repéré la cachette de son antagoniste il l'arrosa de mitrailles.

Comme la lutte était inégale, il vit sortir de derrière un rocher un sauvage blessé qui demandait grâce.

— Es-tu seul? lui demanda Jacques d'une voix autoritaire.

— Moi seul, moi demande pardon au grand capitaine blanc.

— Où as-tu su que j'étais capitaine, mauvais sauvage?

— Moi Sewi Sawa, moi guide de l'arpenteur Marcheterre.

— Et comment as-tu pris connaissance de cet endroit?

— Moi, vu capitaine sortir de l'or dans petits sacs, moi aime l'or aussi!

— Mais tu n'as pas besoin de me tuer, il y en a assez pour les deux!

— Moi, plus besoin d'or, moi mourir blessé. Toi demander pardon à la robe noire pour moi et m'enterrer ici.

En disant ces mots le sauvage eut une hémorragie et expira sur-le-champ.

— Beau commencement, murmura Jacques entre ses dents, tout en rendant les derniers hommages d'un chrétien à un autre chrétien qui a succombé dans un combat inégal.

Ce contretemps retarda un peu le capitaine dans ses opérations. Il eut même l'idée de rebrousser chemin et de ne pas poursuivre plus loin ses travaux; mais, s'étant bientôt remis de ses émotions, il continua sa tâche.

Ayant trouvé à Gethsémani, petit poste de pêcheur, une grotte naturelle dont personne ne connaissait apparemment l'existence, il y transportait, le soir, le fruit du travail de sa journée.

Il revint le samedi soir à la Rivière-au-Tonnerre pour y passer le dimanche.

La pâleur du visage de Jacques causa bien un peu d'inquiétude à sa fiancée; mais elle n'osa pas le questionner, toute heureuse de le voir sain et sauf.

Jacques ne raconta son aventure qu'au curé, qui l'encouragea à poursuivre son travail.

— Ce n'est qu'un accident après tout dont vous n'êtes pas responsable! Vous n'étiez pas pour vous faire tuer sans vous défendre? Ne troublez pas votre conscience. D'ailleurs, d'après ce que vous m'avez raconté, ce sauvage s'est repenti et le bon Dieu lui aura certainement pardonné.

IV

Jacques continua ainsi ses voyages pendant les mois de mai, juin, juillet et août, et à amasser l'or dans la cave des Guillou.

Angéline avait souvent supplié Jacques de discontinuer ses voyages.

— Vous avez assez d'or pour acheter la Côte, lui dit-elle un jour. Pourquoi vous exposer ainsi inutilement?

— Je vous demande encore un mois de grâce et je vous promets ensuite de me consacrer entièrement à vous.

— Je crains quelque malheur, Jacques; non pas que je n'aie pas confiance en votre habileté, mais les pressentiments des femmes ne sont pas à dédaigner.

— Plaise à Dieu, que les vôtres le soient, répondit Jacques en badinant. Le 23 septembre vous sera-t-il agréable pour notre mariage ?

— Jacques ! ne jouez pas avec le feu, plus d'un s'y est brûlé !

— Le seul feu que je craigne, est le feu de l'enfer. De celui-là Dieu m'en garde !

— Qu'il vous garde aussi des dangers, puisque vous ne voulez pas suivre mes conseils. Je vais prier pour vous avec plus d'ardeur.

— Avec cela, ma chère fiancée, je ne crains rien.

Les pressentiments d'Angéline étaient cependant justes, car le premier samedi de septembre ne vit pas revenir le grand oiseau blanc que tout le monde considérait maintenant comme faisant partie de la vie quotidienne.

Deux jours, deux semaines et deux mois s'écoulèrent sans que Jacques donnât signe de vie. On organisa des battues partout à travers la forêt mais sans résultat pratique.

Angéline eut beau prodiguer l'or que son fiancé lui avait confié, toutes richesses furent inutiles.

Elle alla finalement confier ses peines au curé qui lui avait toujours témoigné une attention spéciale.

— Tous les sauvages ne sont pas encore partis pour la chasse ? dit le curé.

— Non, mais je crois qu'ils sont sur le point de partir, car les patrouilleurs m'ont rapporté qu'ils étaient tous rendus à Natashquan, leur point de ralliement.

— Je vais prévenir immédiatement le Père missionnaire. J'envoie incessamment un télégramme pour les avertir d'avoir à rapporter toute information qu'ils pourraient recueillir.

— Offrez aussi une récompense, Monsieur le Curé, le montant importe peu.

— C'est bien, en effet, le meilleur moyen d'obtenir des renseignements, car leur sympathie pour les blancs n'est

pas très grande depuis que la disette de la morue a contraint ceux-ci à envahir leur territoire de chasse.

— Il ne faut pas les blâmer, Monsieur le Curé, car c'était bien à eux ce pays avant que la persécution ait obligé les Acadiens à se réfugier ici, pour y faire la pêche.

— En effet, ma fille; mais ils sont si grands enfants? je crains même que, si vous leur offrez une récompense, ils ne vous rapportent des histoires fantaisistes, soit pour la satisfaction de vous faire plaisir ou pour avoir votre or.

-- Mais, nous exigerons des preuves! Leurs histoires ne serviraient-elles qu'à raviver mon courage, j'en serais encore heureuse; car si vous saviez comme il en faut peu à une âme brisée comme la mienne, pour lui donner un nouveau souffle de vie. Tenez, à chaque fois que les patrouilles reviennent, j'ai toujours un rayon d'espoir et cela me fait du bien et me donne le courage de continuer mes recherches.

— Je vous comprends, mon enfant, et je partage votre douleur. Vous auriez bien été la digne épouse du brave capitaine disparu. Ah! à propos? c'est demain, le 23, que vous deviez vous marier?

— Oui, Monsieur le Curé, et le sublime sacrifice s'offre à la place du bonheur suprême auquel j'aspirais.

Votre âme de chrétienne, Angéline, triomphera de cette épreuve; mettez encore une fois votre confiance en Notre-Dame de la Garde!

— Je l'ai assez priée, mon Père, pour en avoir épuisé tout mon vocabulaire, et je ne lui demanderai qu'une chose : qu'elle soit Notre-Dame de la Recouvrance.

— Dieu vous garde! lui dit le bon curé en prenant congé d'elle.

Angéline sortit du presbytère plus résignée et, après une visite au petit sanctuaire blanc qui aurait dû le lendemain ouvrir ses portes pour son mariage avec Jacques, elle alla rendre visite à Antoinette Dupuis qui, à son tour essaya de la consoler de son mieux.

V

La disparition du capitaine Vigneault, les jours courts et sombres d'octobre, donnaient à la Côte un aspect mélancolique. Tous ceux qui avaient bénéficié des exploits du disparu partageaient cette tristesse.

Angéline, cependant, qui semblait faire preuve d'un courage extérieur, du moins, remontait celui des autres. Elle communiait tous les matins et faisait brûler des cierges constamment en face de la statue de Notre-Dame de la Garde.

L'ardeur de ses prières retrempait son courage, sans cependant lui procurer un faible rayon d'espoir. Souvent, en se rendant à l'église pour prier, elle s'arrêtait soudain, scrutant longtemps l'horizon, immobile comme une statue, puis reprenait lentement sa marche vers la petite église.

Le sourire gracieux de cette figure de madone finit par disparaître complètement. A force de pleurer, ses yeux se creusèrent, sans cependant perdre cette expression de candeur enfantine et de suave bonté qui la rendaient si attrayante ; la pâleur de ses joues ne faisait qu'ajouter à cette beauté déjà si ravissante.

Que d'heures, dans la journée, elle passait appuyée à la fenêtre de sa modeste chambre, espérant toujours voir apparaître le grand oiseau blanc de son fiancé. La petite Agathe pour qui elle avait une affection particulière, à cause de ses belles qualités de cœur, la suivait partout dans la maison.

Un jour qu'Angéline scrutait ainsi l'horizon, de même que le firmament, la petite Agathe lui demanda :

— Pourquoi pleures-tu toujours en regardant le ciel ?

— Pour deux raisons ma chérie : d'abord, parce que s'il est mort il doit être là-haut, et que, s'il revient, c'est de là encore que je l'attends.

— Pourquoi aussi l'as-tu laissé partir, car je l'aimais bien Jacques, moi aussi.

— Parce que je l'aimais et que je ne voulais pas le contrarier.

— Comme ça, c'est bien fort l'amour? Et, quand tu dis que tu m'aimes, c'est comme pour Jacques?

— Je t'aime beaucoup, ma petite sœur chérie; mais il ne faut pas toujours comparer les choses. Donne-moi un baiser et sois tranquille.

— Pauvre grande sœur, répliqua Agathe en s'éloignant, je vais aller prier le petit Jésus pour elle.

En effet, se disait-elle souvent à elle-même : j'aurais bien dû insister davantage, quand un pressentiment me disait qu'un malheur l'attendait. Jacques qui l'aimait sincèrement ne lui aurait pas refusé cette faveur : l'enthousiasme de son fiancé lui avait cependant interdit cette hardiesse. Elle s'était résignée sans rien dire, et déjà elle commençait à gravir ce calvaire qui la conduirait peut-être au tombeau.

VI

Le curé, voyant les progrès rapides que faisait la maladie d'Angéline, fit mander son père au presbytère, pour l'avertir de la gravité de la situation.

— Ça me fait beaucoup de peine, mon cher Pierre, lui dit le curé familièrement; mais ta fille est bien malade!

— Je le sais, Monsieur le Curé; mais que voulez-vous que j'y fasse? Il me semble que je ne suis pas né pour la chance. J'ai peiné pendant des années pour amasser une modeste aisance et laisser ma femme à l'abri de la misère, et voilà que c'est elle qui part la première.

— Preuve que ce n'est pas l'argent qui fait le bonheur, Pierre.

— Vous avez raison, Monsieur le Curé; notre cave est remplie d'or, et où est le bonheur? Ma fille s'en va, comme vous dites, et que me réserve l'avenir? J'avais pourtant fait bien des sacrifices pour son instruction et voilà que cette instruction lui procure toute cette peine.

— Il ne faut pas prendre les choses comme ça, Pierre ; c'est une épreuve, et la vie en est remplie.

— Angéline me le disait encore hier ; tenez, papa, disait-elle, je préfèrerais ne jamais avoir reçu d'instruction et être restée comme les autres jeunes filles de la Côte. Jacques ne m'aurait pas remarquée et je n'éprouverais pas aujourd'hui cette peine amère.

— Il y a peut-être du vrai là-dedans ; mais connais-tu les desseins du bon Dieu ?

— Je ne suis qu'un pauvre ignorant, moi ! Que voulez-vous que je comprenne à toutes ces épreuves que je semble n'avoir pas méritées ; car j'ai mené une bonne vie, travaillé comme deux hommes.

— Tout le monde le sait, mon brave Pierre. Les sacrifices que tu as faits n'auront pas été vains et l'avenir te le dira.

— Nous sommes bien chanceux de vous avoir tout de même, Monsieur le Curé. Vos paroles m'ont fait du bien et, comme toujours, je suivrai vos conseils.

— Je m'attendais à cela de toi, Pierre. Si le besoin d'un médecin se fait sentir je t'avertirai à temps. D'ailleurs, mademoiselle Dupuis qui devait quitter le dispensaire à l'automne est décidée á rester pour ne pas quitter Angéline.

— Je vous dois encore cette faveur, Monsieur le Curé, car je vous assure que ça me rend un fameux service. Je la récompenserai, vous savez.

Pierre Guillou sortit du presbytère avec un courage retrempé et s'en retourna d'un pas alerte, pour un homme de son âge.

VII

Noël et le Jour de l'An n'apportèrent pas avec eux la gaieté coutumière. Le père Ambroise Comeau qui était revenu à la date habituelle pour reprendre sa série de contes, fut prié de remettre à plus tard ses récits, car personne n'était disposé à l'écouter.

Par un beau matin de janvier, où une froide bise fouettait la figure, Angéline se rendit à l'église malgré une indisposition. A son retour de la table sainte, elle s'affaissa tout à coup. On la transporta chez elle, où elle dut s'aliter.

La fièvre commença à la miner et elle devint bientôt inconsciente. Antoinette Dupuis déclara sa science épuisée et, après consultation avec son père et le curé, on décida de faire mander le médecin des Sept-Iles.

Ce n'était pas une mince affaire que de faire soixante-treize milles pour aller chercher le médecin et en faire autant pour le reconduire ; ce qui faisait une distance totale de deux cent quatre-vingt-douze milles à parcourir, dans un pays où il n'y a pas de chemin. De plus, les attelages de chiens étaient rares dans le bourg ; les uns étaient occupés au transport de la poste, pendant que les autres étaient partis pour les bois.

— Il y a bien André Picard, dit le curé, qui a un fameux bon attelage ; mais sa femme est en couche et très malade. Il a même songé à aller chercher le médecin pour elle : mais n'a pas osé la quitter.

Il y avait à Mingan, situé à dix milles de la Rivière-au-Tonnerre, un attelage de chiens fameux et un non moins habile conducteur dans la personne de Mathieu Fafard, sorti victorieux l'année précédente de tous les concours, au carnaval de Québec. Son chien de tête *(leader)*, qui répondait au nom de Fidèle, jouissait d'une grande renommée et nombreux sont les actes d'intelligence que l'on mettait à son crédit.

— Vite, au bureau du télégraphe, dit le curé à Pierre Guillou.

Il rédigea à la hâte un télégramme, auquel Fafard répondit immédiatement qu'il acceptait la tâche et qu'il partirait incessamment pour la Rivière-au-Tonnerre. La tempête de neige qui faisait rage sur la Côte ne mit pas d'obstacle au départ de Fafard, qui aimait les entreprises hasardeuses.

Les cométiques de la poste étaient deux semaines en retard, à cause de la glace qui avait retardé l'arrivée du courrier à Godbout, de sorte que les perspectives du voyage

n'étaient pas des plus alléchantes ; mais cela n'intimida pas Fafard qui en avait vu bien d'autres.

Le télégraphe entre les Sept-Iles et la Rivière-au-Tonnerre était désorganisé par la tempête, et il fut impossible de communiquer avec le médecin. Force fut donc à Fafard de partir à tout hasard.

Comme si Fidèle eût eu l'intuition de ce qu'on attendait de lui, il semblait impatient de partir. Ses yeux pleins d'intelligence avaient l'air de dire à ceux qui venaient lui faire des caresses d'admiration : fiez-vous à moi ! son jappement intermittent témoignait aussi de son impatience de partir.

Quand tous les préparatifs furent complétés, Fafard qui se tenait debout à l'arrière de son cométique, cria :

— En avant, Fidèle !

D'un bond, il secoua les autres chiens qui étaient couchés dans la neige molle et tous partirent alertement à travers le petit sentier qui conduit à la forêt, disparaissant parfois complètement sous la neige, émergeant un peu plus loin, et reprenant ensuite leur course folle à travers les tourbillons de « poudrerie », jusqu'à ce que, ayant atteint la forêt, une température plus calme les favorisât.

Fidèle s'arrêtait de temps à autre, pour repérer sa route, puis reprenait son allure endiablée ; si bien qu'étant parti à deux heures sonnantes, ils avaient vingt-deux milles de parcourus à six heures, ayant atteint la Rivière-aux-Graines, où ils campèrent pour la nuit.

VIII

Il était à peine quatre heures du matin, que Fidèle commençait à aboyer, sautant autour de son maître, tirant sur sa couverture avec ses dents pour l'éveiller. L'instinct de Fidèle lui disait que la tempête allait encore augmenter et que son maître n'avait pas de temps à perdre.

Fafard qui était habitué à ces actes d'intelligence de la part de son chien de file, comprit qu'il fallait faire diligence. Il se leva aussitôt et se mit en route, après s'être réconforté d'une bonne tasse de café qui avait mijoté toute la nuit sur le feu qu'il avait fait avant de se coucher.

Fidèle fut si ardent à la tâche que, le soir, cinquante-trois milles avaient été parcourus, par une tempête comme on en voit très peu souvent, même sur la Côte. Ils avaient enfin atteint les Sept-Iles quand la tempête redoubla de violence. Fidèle qui n'avait pas volé son repas quotidien, se régala de ce que son maître put lui donner de meilleur.

La violence de la tempête empêcha Fafard de se remettre immédiatement en route, et le départ fut retardé de deux jours. La tranquillité de Fidèle indiquait d'ailleurs qu'il était plus prudent d'attendre.

Au matin du troisième jour, Fidèle commença à aboyer et à montrer des signes d'anxiété, sans toutefois témoigner de l'enthousiasme à partir.

Fafard était un peu inquiet de l'attitude de son chien ; mais comme il n'y avait pas de temps à perdre, il résolut quand même de se mettre en route. Une journée compte pour beaucoup dans un cas comme celui-ci, se disait-il, et il ne voulait pas porter la responsabilité d'être en retard.

Ayant informé le médecin de l'état fiévreux de la malade et des circonstances qui entouraient cette maladie grave, l'homme de l'art en conclut qu'il n'y avait pas de temps à perdre. Cet homme courageux et habitué aux misères de la Côte, ne se fit pas prier pour se mettre en route. Il étendit une peau d'orignal sur le cométique, puis se couvrit de la superbe peau d'un ours qu'il avait lui-même tué à la chasse.

Fafard, debout sur l'arrière du cométique, commanda ses chiens. Fidèle prit le chemin de la Rivière-Moisie avec toute son ardeur coutumière, et y alla avec tant d'entrain, qu'on crut qu'il ambitionnait de parcourir toute la distance des soixante-treize milles qui les séparaient de la Rivière-au-Tonnerre, d'un seul trait.

Moisie fut atteint dans une heure, grâce aux chemins de voitures qui existent à un des rares endroits de la Côte, et il fallut ensuite prendre le sentier des montagnes. La tempête rendait la route difficile; mais Fidèle gardait toujours son allure endiablée. Un chien commença à manifester de la fatigue; on le détela pour le placer sur le cométique afin de le faire reposer, et on continua la route.

Quand ils arrivèrent à la baie Moisie, afin de raccourcir la route de sept milles, Fafard décida de prendre le chemin de la baie sur les « battures », où la glace, semblait-il, était bien prise.

Arrivé à la bifurcation des sentiers, Fafard imprima un mouvement de droite au cométique et commanda à Fidèle de passer du même côté. Celui-ci s'arrêta net et s'assit sur ses pattes de derrière, regardant son maître comme s'il refusait d'obéir, et il se mit à aboyer en signe de danger.

Fafard était fort intrigué et ne savait trop que faire.

— C'est un caprice de chien, se dit-il; après tout, c'est moi qui suis le maître !

Puis regardant sur la glace il vit le cométique de la poste qui s'y était engagé.

— A droite, Fidèle ! dit Fafard en faisant claquer son fouet, qui signifiait qu'il fallait obéir ou en goûter.

Fidèle partit à la suite des chiens de la poste, mais aboyait continuellement et se tenait à trois cents pieds du cométique précédent, n'avançant qu'à petits pas. Le médecin dormait profondément, ayant passé une partie de la nuit précédente près d'un malade.

Ils étaient déjà engagés assez loin sur la glace, quand le vent tourna soudain au nord. Fafard s'en aperçut, mais ne dit trop rien, songeant cependant aux hésitations de son intelligent animal à s'aventurer sur la glace, quand tout à coup un craquement sinistre se fit entendre. La glace secouée par le vent s'était détachée du rivage, emportant le cométique de la poste. Vif comme l'éclair, Fidèle rebroussa chemin et eut tout juste le temps de franchir une crevasse qui les eût séparés de la terre ferme, où ils auraient été irrémédiablement perdus, n'eût été la

dextérité avec laquelle l'animal avait franchi l'obstacle, entraînant chiens et cométique après lui.

Comme il était humainement impossible de secourir les pauvres malheureux qui s'en allaient à la dérive, Fafard les regarda longtemps, la mort dans l'âme, et rebroussa chemin sans que le médecin s'éveillât, inconscient du danger qu'il avait couru. Fafard prit son chien par le cou et pleura quelques instants le malheur des pauvres désemparés, pendant que l'intelligent animal manifestait, par des signes de contentement, sa joie d'avoir assuré le salut de son maître.

Cette mégarde ayant retardé les voyageurs, ils durent coucher en chemin. Fafard prodigua maintes caresses à son chien qui les avait sauvés d'une mort certaine, et le médecin ne fut pas insensible à l'intelligence de l'animal, car il faillit vider son sac de provisions pour le donner à Fidèle, qui avait l'air de comprendre le pourquoi de cette manifestation et se tenait fièrement campé sur ses deux pattes de devant en face de son maître, pendant que les autres chiens dormaient profondément après s'être repus de leur morue sèche.

IX

Dès l'aube, les voyageurs se remettaient en route et, à neuf heures et demie du matin, ils étaient en face de la résidence des Guillou.

Le médecin se hâta de pénétrer auprès de la malade qu'il trouva dans un état très critique. Elle n'avait pas repris connaissance durant les sept jours qui s'étaient écoulés entre le départ du cométique et l'arrivée du médecin.

Le bon curé qui craignait qu'elle ne mourût d'un moment à l'autre, lui avait administré les derniers sacrements par mesure de prudence.

La garde-malade ne l'avait pas quittée un instant, excepté pour faire des visites d'urgence aux malades.

Au moyen de la glace qu'elle lui appliquait, elle avait réussi à modérer la fièvre et à lui conserver la vie jusqu'à l'arrivée de l'homme de l'art.

Le médecin lui administra immédiatement des stimulants qui la ranimèrent et resta auprès d'elle jusqu'à ce que tout danger fût disparu.

— Je crois que tout danger est passé, dit-il enfin à la garde-malade et au curé qui étaient dans la chambre avec lui.

— J'ai eu bien peur qu'elle me passât entre les mains, docteur, et il était temps que vous arriviez, car je n'aurais pu tenir plus longtemps.

— Vous avez été bien courageuse et je vous en félicite. Je vous laisse une prescription que vous pourrez remplir au dispensaire, je crois ?

Antoinette examina l'ordonnance puis répondit au médecin :

— J'ai tout ce qu'il me faut, merci.

— Suivez bien mes instructions et, dans deux semaines, il devra se produire un mieux sensible.

Au bout de quelques jours, en effet, la fièvre quitta la malade; mais sa convalescence fut longue et pénible. Le reste de l'hiver lui suffit à peine pour se remettre sur pied.

Au printemps, elle profita d'une belle journée pour faire une visite à l'église et remercier Dieu de lui avoir conservé une vie, dont elle aurait cependant fait volontiers le sacrifice pour sauver celle de son fiancé.

Ayant perdu son cher fiancé, que lui restait-il pour l'intéresser à la vie ? Son père, déjà courbé sous le poids des années et des épreuves, n'en avait pas pour longtemps à vivre. Quant à ses frères et sœurs ils devaient fatalement essaimer comme toutes les familles. Déjà ses frères étaient mariés et en charge de familles; mais elle ne se laissa pas aller au découragement. Cette âme bien trempée était faite pour l'épreuve, et Dieu sait si elle en avait sa part, qu'elle acceptait désormais avec courage.

Le curé, qui n'avait pas perdu de vue sa pupille, s'évertua à trouver quelque chose pour la distraire. Il l'aida de ses

conseils et lui fit envisager l'avenir avec confiance. Il lui donnait de faibles espérances de revoir Jacques, tout en la préparant à la résignation.

— Ce n'est pas le premier qui se soit égaré dans les forêts du Labrador, disait-il; quelques-uns en sont revenus, si d'autres y ont laissé leurs os. Comme il faut toujours avoir confiance en la Providence, il vous est encore permis d'espérer sans cependant vous faire illusion.

— Je n'en ai plus, Monsieur le Curé. Je vous remercie de vos bonnes paroles, je suis maintenant résignée.

— Les garde-chasse ne sont pas encore de retour ; peut-être auront-ils des nouvelles à nous communiquer.

— Peut-être? répondit mélancoliquement Angéline, en poussant un long soupir, mais d'un air qui ne reposait pas sur l'espérance.

Le curé la quitta, la laissant seule avec ses pensées. Les paroles mi-pessimistes, mi-optimistes du curé, la préparaient graduellement au grand sacrifice qu'elle devrait faire éventuellement, quand tout espoir serait perdu.

X

Chaque année, au retour de la chasse, le Père missionnaire prêche une retraite aux sauvages dans leur réserve de Musquarro.

Après le premier sermon, le Père invita les sauvages à lui communiquer toute information qu'ils auraient pu recueillir au cours de leurs excursions de chasse pendant l'hiver, et qui pourraient contribuer à retrouver l'aviateur perdu.

Chacun venait à son tour raconter les histoires les plus fantaisistes, qu'ils inventaient de toutes pièces, et dont la fin contredisait souvent le commencement.

Un seul se tenait à l'écart, tenant précieusement sous son habit un objet quelconque. Son attitude intrigua le Père qui finit par lui demander :

— Que caches-tu là ainsi sous ton habit?

Le sauvage se contenta de montrer ses grandes dents blanches et de sourire.

— Mais, est-ce de l'eau-de-vie que tu tiens là si précieusement?

— Non, Père, pas eau-de-vie. Moi dire à Père tout seul.

Quand les autres sauvages furent partis, il sortit de sous son habit l'objet qu'il tenait si précieusement, et le missionnaire reconnut que c'était une partie de l'hélice d'un avion. Le Père l'ayant pris dans ses mains, constata qu'elle portait les initiales J. V. Il n'y avait plus de doute possible! Il se trouvait bien en face de l'hélice de l'hydravion du capitaine Vigneault.

— Où as-tu trouvé cet objet? questionna le missionnaire.

— Près de la grande chute qui pleure.

— Est-ce tout ce que tu as trouvé? continua le missionnaire.

Le sauvage sortit un autre objet qu'il montra au Père.

— Moi, trouvé cette horloge.

L'ayant montrée au missionnaire, celui-ci constata que c'était une boussole. Il n'y avait donc plus de doute possible. Il envoya ces pièces à conviction par le premier bateau au curé de la Rivière-au-Tonnerre avec tous les détails que lui avait fournis le sauvage, ajoutant que, d'après son humble opinion, on retrouverait l'avion avec le corps de l'aviateur dans les environs de la chute; car il n'avait pas dû périr loin du lieu où ces objets avaient été trouvés.

Ce ne fut pas sans une profonde émotion, que le brave curé de la Rivière-au-Tonnerre reçut ces pièces révélatrices du triste sort arrivé à celui qu'il avait appris à considérer, non seulement comme un sauveur, mais comme un ami.

Comment pourrait-il annoncer la triste nouvelle à Angéline? Il se mit en prière, afin d'avoir le courage de remplir son pénible devoir avec assez de délicatesse pour ne pas trop affecter cette pauvre jeune fille de nature si sensible.

Angéline dissimula son émotion, malgré la douleur intense qu'elle ressentait en elle-même, au récit que lui fit le curé des circonstances qui avaient dû entourer la mort de son fiancé.

Toutes les hypothèses étaient acceptées, mais personne ne put expliquer comment ces objets avaient été trouvés par le sauvage. Avait-il été tué par lui, comme l'avait tenté Sewi-Sawa, ou bien son histoire était-elle bien véritable?

Les autorités furent averties, mais l'enquête ne dévoila rien qui pût jeter la moindre lueur d'espérance de retrouver Jacques.

Le curé était tout surpris du courage de sa protégée.

— Je ne m'attendais pas à vous trouver si raisonnable, Angéline! lui dit tout simplement le curé, un peu embarrassé par son attitude calme.

— Mes yeux ont tant pleuré, que la source des larmes doit être tarie, Monsieur le Curé; j'ai bu le calice jusqu'à la lie, il ne me reste plus qu'à gravir mon calvaire à l'exemple de mon Sauveur et je ne demande qu'une chose, c'est d'espérer revoir Jacques au ciel.

— Ah! pour cela je le veux bien; mais il n'y a pas de « presse », et vous pourrez encore rendre de grands services quand votre santé sera rétablie.

— Voulez-vous me remettre ces objets, Monsieur le Curé? En les recevant de votre main, je consomme en quelque sorte mes épousailles, car c'est un peu de lui-même que je recevrai de vos mains, comme j'en aurais reçu l'époux que je m'étais choisi. Un peu de sa belle âme doit avoir laissé son empreinte sur l'hélice de son avion, qui l'avait si souvent transporté à travers l'espace. Ces objets me sont plus précieux que l'or accumulé dans notre cave et dont je ne sais maintenant trop que faire.

— En effet, cette fortune ne vous appartient pas?

— Alors guidez-moi, Monsieur le Curé?

— Il faudra en avertir son père, car il doit aussi ignorer le triste sort arrivé à son fils; sans quoi, il aurait certainement donné de ses nouvelles.

— Je vous laisse la tâche ingrate d'avertir ses parents. Je n'aurais pas le courage de le faire moi-même !

Quand Jacques Vigneault père reçut cette nouvelle, il n'en put croire ses yeux. D'abord il ignorait la disparition de son fils. L'absence de nouvelles de sa part lui avait bien causé quelque inquiétude ; mais, apathique de sa nature, il n'avait pas attaché une grande importance à ce long silence ; d'ailleurs ne lui avait-il pas dit de ne jamais s'inquiéter de lui, que son métier lui interdisait quelquefois d'écrire ? Au Jour de l'An, sa femme avait bien manifesté quelque inquiétude, mais il l'avait rassurée et on attendait toujours des nouvelles de l'absent.

XI

Le premier bateau qui partit de Québec après la réception de la lettre du curé portait Jacques Vigneault père. En arrivant à la Rivière-au-Tonnerre, il se présenta chez le curé qui l'accompagna chez les Guillou.

Une grosse larme coula des yeux d'Angéline, quand le curé lui présenta le père de Jacques.

— J'avais espéré vous connaître dans des circonstances plus heureuses, Monsieur Vigneault.

— Je vous comprends ma... ma... fille, dit en hésitant, et le cœur gonflé, le vieux pêcheur de la Baie des Chaleurs. Je suppose que vous avez des détails sur la mort de... mon... de notre Jacques.

— Voici toute la preuve que nous avons de sa mort, dit Angéline en lui montrant l'hélice et la boussole.

Pour toute réponse, le vieux pêcheur baisa amoureusement les précieux souvenirs qu'on lui présentait, puis les remit à Angéline.

L'âme de Jacques était si présente dans tous ces souvenirs, que la question primordiale, celle de la fortune du disparu allait être oubliée si le curé n'avait lui-même abordé la question, croyant à une certaine gêne de la part du père Vigneault.

Après lui avoir montré l'amoncellement de petits sacs d'or dans la cave, Angéline lui révéla, qu'à part cela, il y avait dans la grotte de Gethsémani une valeur au moins égale à la première.

— Comme mon fils vous avait choisie pour être son épouse, je vous abandonne la moitié de cette fortune, dit le père Vigneault.

— Sur les conseils du curé, elle accepta ce don, quoiqu'elle ne sût quoi faire d'une somme aussi colossale.

— Vous emploierez cette fortune à faire du bien sur la Côte.

— Un rayon de bonheur passa dans les yeux d'Angéline.

— Je fonderai des dispensaires, dit-elle, et je sauverai la vie des autres comme la mienne a été sauvée.

Un acte en bonne et due forme fut signé devant témoins et Jacques Vigneault retourna chez lui apportant sur le même bateau l'or de son fils.

Pierre Guillou partit incessamment avec ses fils pour la grotte de Gethsémani, où il trouva intact le précieux dépôt laissé par Jacques. Il chargea trois barques de pêcheurs à leur pleine capacité du précieux métal qu'il transporta chez lui.

XII

Une fois ces événements passés, la santé d'Angéline commença à s'améliorer. Elle occupait les loisirs de sa convalescence au dispensaire, s'intéressant toujours de plus en plus à son travail. Elle manifesta un jour à Antoinette Dupuis le désir de suivre un cours de garde-malade avec son aide.

Antoinette Dupuis, qui devait retourner à Québec l'automne précédent et n'avait retardé son départ qu'à cause de la maladie d'Angéline, ne demandait pas mieux que d'initier son amie à ses travaux, en attendant qu'elle puisse suivre un cours régulier.

Sa fortune lui permit d'attacher un médecin au dispensaire, et plusieurs jeunes filles suivirent un cours régulier sous sa direction. Elle acheta ce qui manquait à l'institution et fit montre d'un dévouement à toute épreuve. La tempête n'était jamais assez forte pour l'empêcher d'aller au secours des malades, si loin fussent-ils.

Sa santé n'en était que meilleure et elle sentait revenir ses forces d'autrefois ; ses joues se colorèrent de nouveau et, à part la mélancolie dont ses yeux gardaient la trace ineffaçable, toute apparence de maladie disparut, et sa beauté se manifesta de nouveau.

Antoinette Dupuis quitta la Rivière-au-Tonnerre au milieu du regret universel, et Angéline se chargea de sa succession. Ayant maintenant une mission à remplir, la vie lui semblait moins amère. Elle pourrait demeurer sur la Côte, son cher pays qu'elle aimait d'un amour véritable, et se dévouer pour cette brave population, à laquelle elle était attachée par les fibres les plus intimes de son être. Elle n'avait pas renoncé à la vie religieuse; mais elle résolut de rester dans son village tout en cherchant sa voie.

XIII

La nouvelle de la découverte de cette mine d'or, qui avait apporté à Jacques une .telle fortune, se répandit dans tout le Canada et aux Etats-Unis, et une armée de « prospecteurs », chercheurs d'or, se rua sur la Côte le printemps suivant.

Comme beaucoup de ces aventuriers se rendaient sur la Côte, sans les préparatifs nécessaires pour voyager dans cette forêt infinie, où aucune habitation ne pouvait leur donner asile, plusieurs revenaient malades et demandaient refuge au dispensaire, soit de la Rivière-au-Tonnerre, soit de la Rivière-Saint-Jean.

Les deux dispensaires furent agrandis aux frais d'Angéline, qui y voyait un moyen efficace de soulager la misère

de ces chercheurs d'or, en qui elle revoyait un peu de son cher Jacques.

— Ah! comme il aurait été heureux, disait-elle souvent, de trouver asile dans un endroit aussi confortable.

Les deux dispensaires étant venus à déborder, Angéline en fonda de nouveaux un peu partout et on eut recours au gouvernement pour avoir des gardes-malades supplémentaires; mais l'appel du gouvernement pour les gardes-malades étant demeuré presque sans résultat, les dispensaires végétaient, faute de personnes compétentes pour en prendre charge. Le médecin avait beau se multiplier, il ne pouvait suffire à sa tâche.

Tout en travaillant, Angéline suivait un cours régulier de gardes-malades, et elle fut bientôt en état de graduer. Plusieurs jeunes filles de la Côte se joignirent à elle et en peu de temps une petite communauté unie par les liens de fraternelle charité, faisait l'admiration des habitants.

— Pourquoi n'adopteriez-vous pas le costume religieux? leur suggéra un jour le curé.

— Nous serions ridicules, Monsieur le Curé, répondirent-elles presque à l'unisson.

— Pas tant que cela, mes enfants. Mais vous pourriez au moins accepter une règle de vie religieuse ?

— La règle nous va mieux que l'habit, Monsieur le Curé, répondit Angéline, au nom de ses compagnes. Pour porter l'habit il faudra d'abord s'en rendre digne !

— Vous avez raison, mes enfants, vous avez raison.

Les petites Sœurs vivant en communauté modifièrent graduellement leur habit, qui fut bientôt transformé en habit religieux, sans que la transition leur fût trop sensible.

Le vieux curé qui achevait son pèlerinage sur cette terre d'exil, où la persécution du « petit Père Combes » l'avait jeté, voyait sa longue carrière couronnée par ce qui avait été le rêve de sa vie de missionnaire au Canada : fonder une communauté de Sœurs pour le soin des malades.

Angéline, de son côté, méditait souvent sur la prédiction de sa bonne Mère Supérieure de Sillery, lui disant qu'elle ferait une Sœur de Charité; mais son humilité

l'empêchait d'en parler au curé, qui, lui, voyait grandir son œuvre et attendait que le fruit fût mûr pour le cueillir.

Un jour qu'il visitait le dispensaire, au cours de ses très rares sorties, il dit à brûle-pourpoint à Angéline :

— Mère directrice, je vous salue et vous apporte la bénédiction de Monseigneur, pour votre œuvre.

L'émotion fit monter le rouge au front d'Angéline et elle répondit bien humblement :

— Je suis bien reconnaissante à Monseigneur pour sa bienveillance; mais je me demande en quoi j'ai pu mériter cette faveur. Je vous prie de reporter le mérite de notre œuvre sur mes compagnes, sans lesquelles j'aurais été bien impuissante à faire tant de bien.

— Ce n'est pas tout, dit le bon curé, qui pleurait de joie, en lui annonçant cette nouvelle; Monseigneur veut bien, si vous y consentez, demander l'autorisation à Rome de vous ériger en communauté régulière.

— Nous sommes pourtant bien indignes d'une telle marque de confiance, ne put que balbutier Angéline.

— Et sous quelle protection mettrons-nous votre communauté, Révérende Mère ?

— Que Notre-Dame de la Garde nous protège ! si telle est la volonté du bon Dieu.

— Vous tombez absolument d'accord avec Monseigneur, qui a bien voulu m'en parler encore hier; ce qui prouve le côté providentiel de la chose. Si la réponse de Rome à la demande du Vicaire Apostolique est favorable, il a bien voulu fixer la cérémonie de l'investiture au 15 août, fête de l'Assomption, et, par surcroît, fête des Acadiens. C'est un hommage que nous devons à la Reine du Ciel pour les faveurs insignes qu'elle a toujours prodiguées à ce petit peuple béni, vers lequel la Providence m'a dirigé pour y laisser le meilleur de ma vie et de mon cœur.

— Je vous demande encore quelques jours de réflexion et de prières avec mes Sœurs, Monsieur le Curé. Quant à moi, je donne ma vie et ma fortune pour le soulagement de la misère dans ce cher pays que je n'aurai plus désormais à quitter !

XIV

La confirmation de la communauté fut envoyée de Rome par le premier courrier après la réception de la demande, et les préparatifs nécessaires furent commencés pour la cérémonie d'investiture.

Les habitants de Havre-Saint-Pierre firent dignement les choses à l'arrivée du décret, créant la nouvelle communauté de Notre-Dame-de-la-Garde. La fête de l'Assomption revêtit cette année-là une solennité extraordinaire quand le Cardinal-Archevêque de Québec fit son entrée solennelle dans leur église. Malgré son grand âge, il présida à toute cette imposante cérémonie et voulut bien aussi faire le sermon de circonstance. Il prit pour texte les paroles de l'Evangile de saint Matthieu : « Si tu veux être parfait, il ne te manque qu'une chose. Va ! vends ce que tu possèdes sans réserve et donne-le aux pauvres. Tu auras un trésor dans le ciel. Puis viens et suis-moi. »

Le texte ne pouvait être mieux choisi pour rappeler l'abnégation de Mère Saint-Vincent-de-Paul, qui venait de tout sacrifier : sa vie et sa fortune, pour soulager la misère sur la Côte. Le vénérable Cardinal loua hautement l'œuvre entreprise sur cette terre de désolation, qu'il visitait pour la première fois.

Au banquet qui lui fut offert le soir, auquel la famille Guillou avait été conviée avec les notables de la Côte, le vénérable Archevêque ouvrit tout grand son cœur de Père des fidèles :

Je me sens un peu, dit-il, comme Notre-Seigneur avec ses apôtres; car comme eux vous êtes tous des pêcheurs. Vous avez pour honneur et privilège de compter celui sur lequel Jésus fonda son Église comme un des vôtres; tant il est vrai que Dieu se sert souvent des tout petits pour faire de grandes choses : témoin la fondation de cette nouvelle communauté qui soulagera désormais vos douleurs, sur cette terre que vous aimez, parce que vous y êtes

nés, que vous l'avez arrosée de vos sueurs et que vous y mourrez. Restez attachés à cette terre inhospitalière et désolée, mais que vous chérissez quand même, car elle est votre petite patrie qu'on aime souvent plus que la grande, parce que les liens qui vous y attachent sont plus intimes.

C'est la main de Dieu qui a conduit vos ancêtres ici après le « grand dérangement »; et vous avez répondu à son attente, parce que vous descendez de cette race valeureuse de Francs qui ne meurt pas, en dépit des persécutions.

Il rendit un tribut d'hommages particuliers à la famille Guillou qu'il compara aux familles patriarcales d'autrefois.

Le souvenir de cette fête est resté gravé profondément dans la mémoire des habitants de la Côte-Nord et de ceux de Havre-Saint-Pierre en particulier.

XV

La communauté des Sœurs de Notre-Dame-de-la-Garde prospéra, grâce au dévouement des nouvelles religieuses, mais aussi à cause des ressources abondantes que leur procurait l'inépuisable trésor de la fondatrice, mis en commun pour le bénéfice de l'œuvre.

Des demandes affluèrent de partout sur la Côte pour la fondation de missions. On dut parer aux plus pressantes sollicitations d'abord, mais dans la suite quatorze maisons furent établies, à mesure que se faisait le recrutement de la communauté.

Des âmes d'élite vinrent de toutes les parties du pays se joindre aux fondatrices et, bientôt, la communauté atteignit son plein développement.

Mère Saint-Vincent-de-Paul faisait une visite bisannuelle à chaque mission, où on la voyait toujours arriver comme la messagère du Seigneur.

Elle n'avait rien perdu de sa remarquable beauté sous l'habit religieux. L'empreinte de la douleur qui se reflétait dans la mélancolie de ses yeux, ajoutait encore au charme qui se dégageait de sa personne. Elle portait son âme sur sa figure, comme le faisaient remarquer tous ceux qui bénéficiaient de sa présence.

Le bon ancien curé de la Rivière-au-Tonnerre, devenu le chapelain de la communauté, disait souvent à ses petites Sœurs :

— Le bon Dieu peut maintenant venir me chercher. J'ai accompli ma mission et n'attends plus que le mot d'ordre de mon Juge : « Viens, bon et fidèle serviteur, viens recevoir la récompense que je t'ai préparée depuis le commencement du monde. » Il s'éteignit doucement à l'âge de quatre-vingt-quatorze ans, entouré des petites Sœurs; son corps repose maintenant dans la crypte de la modeste église blanche de sa paroisse, où il avait manifesté le désir de dormir son dernier sommeil.

XVI

Un matin du mois de novembre où une tempête furieuse faisait rage, de nombreux naufragés, que la vague avait rejetés sans secours sur le rivage, vinrent demander asile à l'hospice de Notre-Dame-de-la-Garde, à Havre-Saint-Pierre. Mère Saint-Vincent-de-Paul se multipliait afin d'hospitaliser tous ces malheureux désemparés, que la Providence lui envoyait, disait-elle.

La Sœur portière arriva précipitamment vers elle pour lui dire :

— Mère, un jeune homme portant une longue barbe, habillé de riches fourrures, demande à vous parler.

— Est-ce un blanc ou un sauvage? répondit Mère Saint-Vincent-de-Paul, sans se retourner.

— C'est un blanc, Mère! Les sauvages n'ont pas de barbe, comme vous savez.

— En effet, ma Sœur, vous me rappelez une chose que j'avais oubliée.

— Ce jeune homme a une allure étrange et il insiste pour vous voir seule.

— Lui avez-vous demandé son nom ?

— Oui, mais il n'a pas voulu me le dire.

— C'est étrange ! Quelle apparence a-t-il ?

— Il est brun, grand de taille, port droit à la militaire, voix très douce, mais en même temps autoritaire.

Toutes les couleurs de l'arc-en-ciel passèrent sur la figure de Mère Saint-Vincent-de-Paul.

— Se pourrait-il que ce fût lui, grand Dieu ? murmura-t-elle tout bas.

— Dois-je éconduire le jeune homme ? dit la petite Sœur voyant l'émotion que ressentait sa supérieure.

— Non ! Il ne faut jamais éconduire personne, fût-ce un sauvage. L'apparence de celui-ci, d'après la description que vous en faites (un habit de fourrures ne renferme pas nécessairement un sauvage), doit avoir quelque chose de particulier à me dire. J'irai seule au parloir.

— Mais, Mère.

— Il n'y a aucun danger ! D'ailleurs tenez-vous prête à répondre, si j'appelle.

Pressentant un événement extraordinaire, Mère Saint-Vincent-de-Paul tressaillait de tous ses membres, quand elle posa sa main tremblante sur la clenche de la porte du modeste parloir de l'hospice. Elle recula un instant sentant que tout son sang se retirait au cœur. Elle déclencha enfin la porte, qui sembla s'ouvrir d'elle-même.

Pâle comme la mort, le jeune homme se tenait debout en proie aux mêmes émotions, quand la porte s'ouvrit.

Quand leurs yeux se rencontrèrent, ils restèrent figés comme deux statues.

Les yeux remplis de larmes, Jacques s'avança vers elle et, prenant la main qu'elle lui offrit inconsciemment, la baisa avec respect. Un long silence suivit ce premier geste.

— Suis-je bien éveillée, ou suis-je victime d'une hallucination ? Est-ce l'âme de Jacques Vigneault, mort depuis

trois ans, qui m'apparaît? demanda Sœur Saint-Vincent-de-Paul à demi-inconsciente.

— Vous n'êtes victime d'aucune hallucination, ma Sœur. Je suis ici en chair et en os. Celui que vous croyiez irrémédiablement perdu est ici bien vivant et vous demande pardon d'être venu troubler votre quiétude, mais....

— Je vous en aurais voulu, Jacques, de n'être pas venu me voir après votre résurrection ; car, pour moi, vous êtes bien ressuscité d'entre les morts. Depuis trois ans que je prie pour le repos de votre âme!

— Vos prières n'ont pas été vaines, car au lieu de sauver mon âme, vous avez sauvé ma vie.

— Voici, dit-elle, le dernier souvenir qui me restait de vous, en lui montrant l'hélice de son aéroplane qu'une petite Sœur avait enchâssée en l'honneur du plus grand bienfaiteur de la communauté. Elle lui raconta en détail comment elle était venue en possession de ce précieux objet et ajouta : Je brûle du désir de vous entendre raconter comment vous avez échappé à la mort.

— Mon histoire est longue, Mère, dit Jacques, dont la voix tremblait d'émotion, et il vous faudra peut-être un peu de patience pour m'écouter jusqu'au bout.

— Parlez, capitaine! Tout ce que vous pourrez me raconter à votre sujet ne pourra que m'intéresser, dit la religieuse en lui désignant un siège.

— Eh bien! voici, dit Jacques en s'asseyant, le récit de mon aventure. Comme vous le savez, j'ai quitté la Rivière-au-Tonnerre dans mon avion, le matin du premier lundi de septembre, pour me rendre à la chute mystérieuse. Pendant quatre jours tout alla bien, quand, le soir du cinquième, après avoir travaillé toute la journée et chargé autant du précieux métal que mon hydravion pouvait porter, je partis pour la grotte de Gethsémani pour y déposer mon fardeau. Une fausse manœuvre me précipita dans une touffe de grands sapins au sortir de la chute que je survolais pour m'orienter. Je réussis cependant, avec une hélice avariée, à amerrir dans un petit lac situé à proximité de la chute. Je réparai l'hélice tant bien que mal,

et jetai la partie qui a été trouvée à l'eau. Quand je vins pour prendre mon vol vers la Rivière-au-Tonnerre, je m'aperçus que j'avais perdu ma boussole.

— La boussole a aussi été retrouvée, interrompit Mère Saint-Vincent-de-Paul. Je vous raconterai plus tard aussi comment elle est restée en possession de Monsieur le Curé.

— Comment faire pour m'orienter, dans un brouillard qui recouvrait la forêt comme un épais rideau? Étant en retard d'une journée et craignant de vous causer de l'inquiétude....

— Pardon, dit Mère Saint-Vincent-de-Paul, en portant son mouchoir à ses yeux; mais continuez, et oubliez que le cœur d'Angéline Guillou bat encore sous la livrée de la Sœur de Charité.

Un long silence suivit cette interruption, puis Jacques continua :

— Je partis à tout hasard, me disant que mon instinct me guiderait. Je m'élevai très haut dans les airs au point de ressentir les morşures du froid contre lequel je ne m'étais pas prémuni. Je planai à l'aventure tout en surveillant mon réservoir à essence qui baissait rapidement. Soudain, le nuage se dissipa et je pus tranquillement m'approcher de la terre, cherchant une nappe d'eau propice à l'amerrissage. Une petite mer s'ouvrait devant moi m'invitant à m'y laisser glisser. Je vis par le soleil couchant, après avoir consulté ma montre, que je m'étais passablement écarté de ma route; mais où étais-je? Dieu le sait! La baie était à l'abri du vent et, comme le soir tombait, je cherchai un abri sur terre pour y passer la nuit et me réconforter, car je n'avais pas mangé depuis le soir précédent. J'allumai un feu pour me réchauffer, et me mis en train d'apprêter une perdrix que j'avais tuée la veille à la chute. Je goûtai à l'eau et constatai qu'elle était salée; alors j'y plongeai mes pommes de terre que je mis sur le feu.

J'entendais bien le bruissement des branches à travers le crépitement de mon feu, mais je mis cela au compte du vent. Tout à coup, je me vis entouré d'une bande de

sauvages qui se mirent à danser autour de moi, me faisant force révérences; puis, enlevant leur couvre-chef à plumes, ils se jetaient à plat ventre.

Ils renouvelèrent plusieurs fois cette danse ronde qui commençait un peu à m'intriguer; mais je me dis que ce devait être leur manière de dire bonjour. Je fis signe au chef que j'avais faim et de vouloir bien suspendre leur séance pour quelques minutes, pendant que je prendrais mon souper, non sans avoir invité le chef à le partager. Celui-ci se contenta de jeter un regard de dédain sur ma perdrix et mes pommes de terre et me fit signe de les suivre.

— Ça doit être des cannibales, me dis-je, s'ils font la grimace sur la perdrix, mon sort en est jeté.

Je suivis la bande jusqu'à leur village et là, on m'installa sur un trône où on m'apporta toutes sortes de victuailles, composées surtout de chair de bêtes sauvages, qu'on me pria de vouloir bien accepter.

— Ils veulent m'engraisser avant de me manger, me dis-je.

Le chef alla quérir un habit de fourrure de la plus grande richesse, que vous voyez, et me fit signe de m'en revêtir. Quand je m'en fus paré, il commença à me débiter une harangue en langue esquimaude. Pour n'être pas en reste de politesse, je fis ma réponse en français, mais personne n'y comprit goutte, pas plus que je n'avais compris la harangue du chef.

Après la cérémonie, on m'offrit le plus beau wigwam du village où un bon lit de plumes d'outardes m'attendait. On plaça une sentinelle à ma porte et tout retomba dans le plus morne silence. Je me perdis en conjectures sur la signification de cette réception, mais force me fut d'attendre les événements.

Si j'avais pu m'informer où j'étais, j'aurais pu faire une tentative d'évasion; mais peut-être aussi que les balles auraient percé mon avion à la première tentative. Je me laissai donc aller au sommeil tout en recommandant mon âme à Dieu, s'il m'arrivait malheur pendant la nuit.

Je fus éveillé le lendemain matin par toute la tribu, qui vint me présenter les armes. J'acceptai tous ces honneurs, sans mot dire, mais je n'étais pas plus avancé. Je me décidai donc d'apprendre leur langue. Au bout de six mois j'étais maître de leur idiome. Je conversais avec la facilité d'un naturel, au grand étonnement de mes admirateurs. C'est alors que le chef m'expliqua la signification de la réception qu'il m'avait faite. M'ayant entendu planer une partie de la journée dans le brouillard sans me voir et tout à coup descendre à la mer, ils crurent que j'étais le Grand-Esprit, ce qu'ils continuèrent de croire malgré mes dénégations, et me retinrent prisonnier, attendant toujours de moi des prodiges. Si un des leurs venait à mourir, c'était moi qui devais présider la cérémonie et envoyer l'âme du défunt dans le pays des chasses éternelles. Un nouveau garçon venait-il à faire son entrée dans le monde, on m'invitait à la fête. J'en profitai pour baptiser tous les enfants qui naquirent durant mon séjour dans la tribu. Chose étrange, personne ne toucha à mon avion jusqu'à ce que je fus sur le point de partir. Alors ils le mirent en pièces et se distribuèrent les morceaux entre eux.

Je fus toujours traité avec les plus grands égards et je profitai de leurs bonnes dispositions pour essayer de les évangéliser. Je me laissai persuader, pour la forme, que j'étais le Grand-Esprit et que j'étais venu sur la terre pour voir mes enfants qui n'avaient jamais entendu parler de moi. Ils parurent très satisfaits quand j'avouai enfin ce qu'ils croyaient dur comme roche. Je leur promis de leur envoyer une Robe Noire pour les évangéliser.

Il y a trois mois, on se décida de me laisser partir pour aller chercher la Robe Noire; mais je ne pus faire démarrer mon avion. Les batteries étaient épuisées et l'essence s'était évaporée. C'est alors qu'ils le mirent en pièces.

Je ne savais trop comment quitter ces landes sauvages qui me retenaient depuis trois ans, quand, un jour, j'aperçus dans le lointain un petit bateau frêteur qui vint ancrer à quelques verges du village. Je fis des signes de

détresse et on vint à mon secours, pour venir ensuite faire naufrage près de Baie Johan-Beets après deux mois de navigation.

Je ne m'attendais pas aux événements qui se sont succédés depuis mon départ; mais j'avais décidé de consacrer ma fortune à l'évangélisation des sauvages.

A ces paroles, Mère Saint-Vincent-de-Paul eut un mouvement de contrariété que Jacques saisit immédiatement.

— Soyez tranquille, Mère. Depuis mon arrivée ici, j'ai entendu raconter le récit de votre histoire; de votre inquiétude à mon sujet,... votre maladie,... les angoisses de vos proches... et le dévouement de Mademoiselle Dupuis.

Jacques s'arrêta et pleura longtemps pour se soulager des sanglots qui l'étreignaient.

— J'avais aussi promis de donner la moitié de ma fortune aux pauvres. Comment aurais-je pu en disposer mieux que vous ne l'avez fait vous-même ? Je ratifie tout ce que vous avez fait comme dernier acte de ma vie civile. Vous m'avez donné l'exemple, Mère ! et ce sera encore un des grands bonheurs de ma vie de marcher sur vos traces, avec l'espérance de vous rencontrer dans un monde meilleur. Après avoir visité ma famille, j'entrerai chez les Oblats de Marie Immaculée pour me dévouer désormais à l'évangélisation des sauvages.

Ces dernières paroles, qui tombaient dans le cœur de Mère Saint-Vincent-de-Paul comme une rosée bienfaisante après une journée de chaleur, étaient dites avec tant de bonté, que la douce figure de la religieuse s'illumina de ce sourire mélancolique qui fascinait tous ceux qui avaient le bonheur de l'approcher, et elle dit tout simplement :

— Jacques ! je vous remercie d'être venu. Merci aussi pour mes pauvres, merci pour votre générosité à mon égard, merci pour ces chers sauvages qui recevront l'évangélisation de votre bouche. Si Dieu ne permet pas que nous nous revoyions sur cette terre, je vous dis : Au revoir ! au Ciel !

Jacques baisa cette main qu'il avait naguère obtenue du père Guillou, et que Mère Saint-Vincent-de-Paul lui présentait pour la dernière fois.

La porte de l'hospice des Petites Sœurs de Notre-Dame-de-la-Garde se referma sur le futur Père Vigneault. Il écouta grincer, avec un serrement de cœur, la clef dans la serrure, la porte qui désormais ne s'ouvrirait plus pour lui.

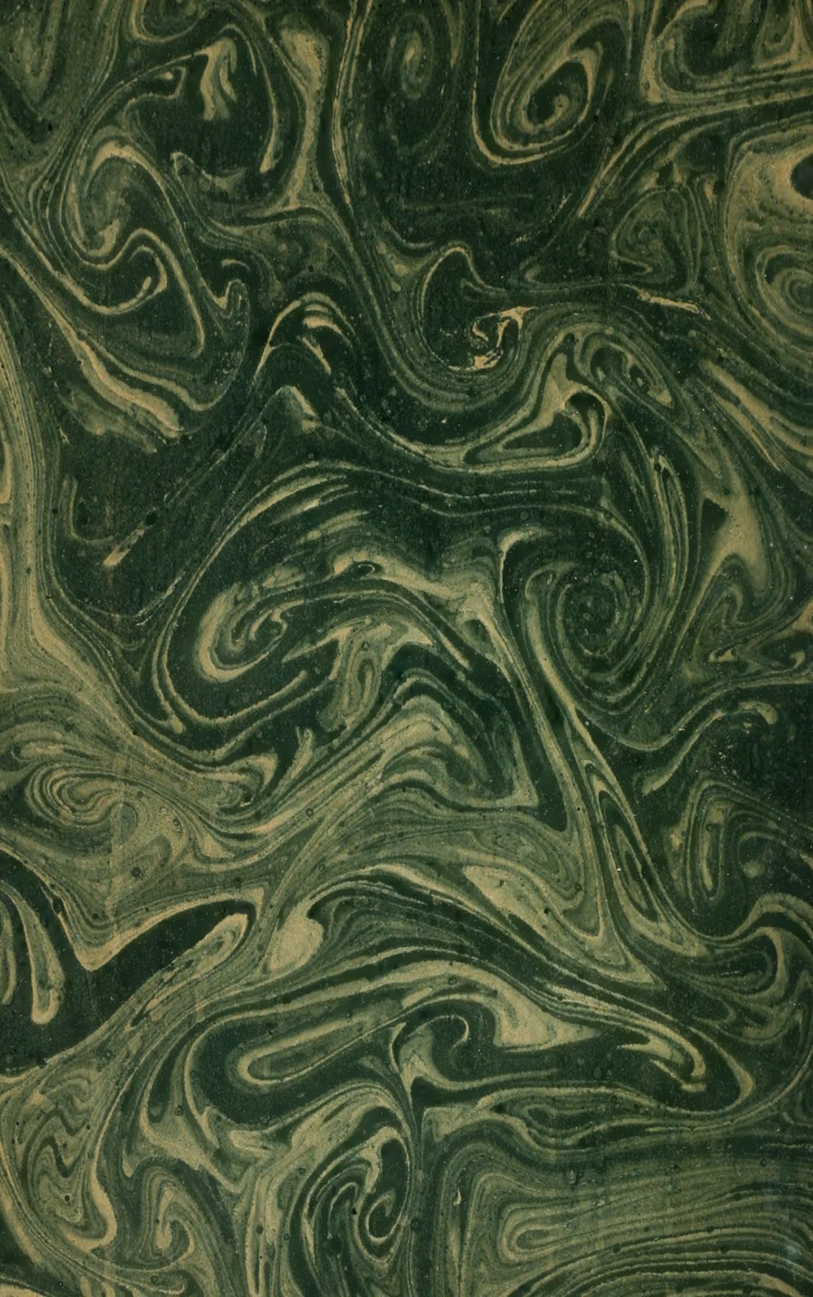
Mère Saint-Vincent-de-Paul s'achemina tout émue vers la chapelle où elle alla confier les sentiments intimes de son cœur au Dieu du Tabernacle, qui en a toujours jalousement gardé le secret.

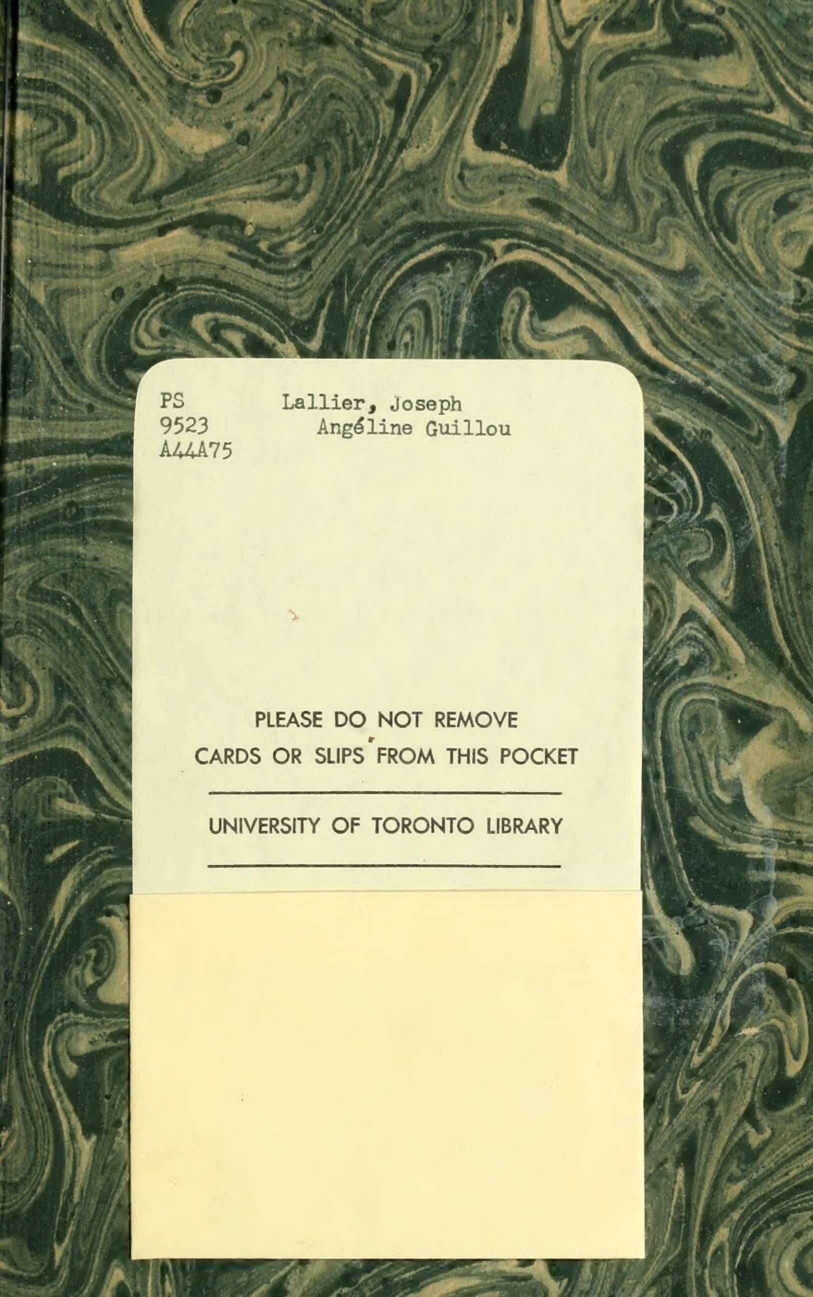
L'HOMME S'AGITE ET DIEU LE MÈNE !

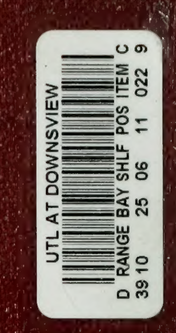




AVIGNON, MAISON AUBANEL PÈRE




PS
9523
A44A75
Lallier, Joseph
Angéline Guillou
PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET
UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY


UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 10 25 06 11 022 9